PC 2117
.F75
Copy 1

LIBRARY OF CONGRESS.

Chap. PC 2117 Copyright No.

Shelf F75

UNITED STATES OF AMERICA.

NAPOLÉON

EXTRACTS

FROM

HENRI MARTIN, VICTOR DURUY, *MÉMORIAL DE SAINTE-HÉLÈNE*, THIERS
CHATEAUBRIAND, EDGAR QUINET
MADAME DE RÉMUSAT

WITH A NARRATIVE BY THE EDITOR

EDITED BY

ALCÉE FORTIER, D.Lt.

PROFESSOR OF ROMANCE LANGUAGES IN TULANE UNIVERSITY OF LOUISIANA

JAN 16 1897

67090-B2-1

BOSTON, U.S.A., AND LONDON
GINN & COMPANY, PUBLISHERS
The Athenæum Press
1896

PC2117
.F75

Copyright, 1896
By ALCÉE FORTIER

ALL RIGHTS RESERVED

12-32286

CONTENTS.

	PAGE
La Jeunesse de Napoléon	1
Toulon (Henri Martin, *Histoire de France Populaire*)	2
Le 13 Vendémiaire (5 octobre 1795) (V. Duruy, *Histoire de France*)	5
Campagne d'Italie	6
Arcole (*Mémorial de Sainte-Hélène*)	6
Léoben	23
Expédition d'Égypte	24
Le Consulat	25
Quel est le véritable vainqueur de Marengo? (Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*)	26
Retour de Marengo (Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*)	28
1800–1805	31
Austerlitz (Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*)	32
Iéna (Henri Martin, *Histoire de France Populaire*)	63
1806–1812	76
Lützen, Bautzen, et Dresde (Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*)	78
Leipsick (Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*)	80
Campagne de France, 1814 (Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*)	82
Retour de l'Ile d'Elbe	84
Waterloo (Victor Hugo, *Les Misérables*)	85
Après Waterloo	103
Napoléon à Sainte-Hélène (Edgar Quinet, *Histoire de la Campagne de 1815*)	103
Mort de Napoléon (Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*)	105
Portrait de Napoléon (*Mémoires de Madame de Rémusat*)	114
Notes	125

PREFACE.

THE great interest taken in the Napoleonic epoch in America and in Europe has led the editor of this work to believe that a book giving briefly the complete career of Napoleon might be useful to students in our schools and colleges. Extracts were taken from authors whose style is admirable. Napoleon is allowed to speak in his own behalf (Mémorial de Sainte-Hélène), then selections are given from writers favorable to him, such as Duruy, Victor Hugo, and Thiers, and from writers rather hostile to him, but admiring his genius, such as Henri Martin, Chateaubriand, Edgar Quinet, and Madame de Rémusat. The student is thus enabled to form his own opinion of one of the most extraordinary men that ever lived.

The editor has linked together the extracts given by a brief narrative, and he hopes that his *Napoléon* will prove acceptable to students of French and French history.

The Notes are almost entirely historical, and are intended to be a supplement to the text.

The editor wishes to express his thanks to Prof. F. W. Freeborn, of the Boston Latin School, for his kind assistance in reading the proofs.

ALCÉE FORTIER.

NEW ORLEANS, LA., June 12, 1896.

NAPOLÉON.

LA JEUNESSE DE NAPOLÉON.

Le 15 mai 1768 Choiseul fit un traité définitif avec Gênes, par lequel la Corse fut ajoutée aux domaines de Louis XV. Le patriote Paoli avait fait connaître cette île que, bientôt, Napoléon devait rendre si célèbre. Vers le commencement du XVII^e^ siècle une famille patricienne, originaire de Sarzana, en Toscagne, vint s'établir en Corse. Les Buonaparte avaient exercé la profession d'avocat pendant plusieurs générations, et telle était la profession de Charles Buonaparte qui, en 1764, à l'âge de dix-huit ans, épousa Letizia Ramolino, âgée de quinze ans. Ils eurent treize enfants, dont cinq moururent en bas âge. Napoléon, leur quatrième enfant, naquit à Ajaccio, le 15 août 1769 ; il avait un frère aîné, Joseph, né le 7 janvier 1768. Les autres enfants furent trois fils : Lucien, Louis, Jérôme, et trois filles : Élisa, appelée d'abord Marianne, Pauline, Caroline. Le père de Napoléon servit environ une année dans l'armée de Paoli, qui, après avoir résisté aux Génois, résistait maintenant aux Français et combattait pour l'indépendance de la Corse. Charles Buonaparte était un homme médiocre et sans grande énergie ; il se soumit aux généraux français, fut député de la noblesse de Corse en 1779 et mourut en 1785. Il fut un bon père et, n'ayant point de fortune, il voulut faire élever ses fils en France aux frais du roi. Ce fut en qualité de boursier que Napoléon entra le 23 avril 1779 à l'école militaire de Brienne. C'était un

enfant sauvage ; il se mêla peu aux jeux de ses camarades et étudia principalement la géographie, l'histoire et les mathématiques. En 1784 il passa à l'école militaire de Paris, et en août 1785 il entra avec le grade de lieutenant dans le régiment d'artillerie de La Fère.

Pendant plusieurs années Buonaparte, comme il s'appelait encore, tâcha de jouer un rôle dans son île natale et fut plutôt Corse que Français. Il s'occupa de littérature, écrivit une histoire de la Corse et plusieurs pamphlets ou discours politiques, dont deux, "Lettre à Buttafuoco" et "le Souper de Beaucaire" attirèrent l'attention sur lui. On y voit déjà ce style bref, concis et imagé par lequel il devait, plus tard, enflammer l'imagination de ses soldats dans ses brûlantes proclamations. Il alla plusieurs fois en Corse, de 1785 à 1793, et prit part à une malheureuse expédition contre l'île de Sardaigne. Ce fut à Toulon, livré aux Anglais, que commença la merveilleuse carrière de Napoléon.

TOULON.

(Henri Martin, *Histoire de France Populaire.*)

Il y avait, dans l'artillerie assiégeante, un capitaine d'artillerie de vingt-quatre ans, né en Corse, d'une famille d'origine toscane. Il s'appelait Napoléon Buonaparte. De ce nom italien, on a fait en français Bonaparte.

C'était un petit homme maigre et nerveux, au large front, au visage pâle, à la physionomie pensive et sombre, avec de grands traits à la romaine et un regard d'aigle.

Élevé en France, à l'école militaire de Brienne, il était récemment retourné en Corse, et avait essayé en vain de s'opposer à un mouvement séparatiste que dirigeait l'ancien chef des insurrections corses contre Gênes, puis contre la France, le fameux Paoli, soutenu par les Anglais. La Corse, qui avait accueilli avec enthousiasme la Révolution

de 89, s'était, depuis, rejetée dans la réaction par l'influence du vieux parti de Paoli et par celle du clergé. Elle se sépara momentarément de la République française (mai 1792). Le jeune Bonaparte, proscrit par le parti séparatiste, revint en France. Il se fit remarquer pour la première fois à la reprise d'Avignon par le général Carteaux sur les insurgés marseillais.

Durant l'automne, comme il passait par le camp de Carteaux pour aller rejoindre le corps d'armée qui faisait la guerre contre les Piémontais dans les montagnes de Nice, un des représentants en mission au siège de Toulon, Salicetti, Corse comme lui, fut frappé de son intelligence et de ses connaissances militaires, et le fit mettre en réquisition pour le service du siège. Robespierre jeune, à son tour, s'intéressa vivement à lui, et on lui donna bientôt la direction effective de l'artillerie, malgré l'infériorité de son grade.

L'attaque de Toulon semblait une entreprise prodigieusement difficile pour une armée de terre qu'aucune force maritime ne secondait. Toulon est protégé du côté de la terre par le vaste amphithéâtre des rochers du Faron et des Pommets et par trois petites rivières. Du côté de la mer, il est au fond d'une double rade, la petite et la grande, l'intérieure et l'extérieure, qui communiquent par un goulet ouvert entre deux promontoires. L'ennemi avait construit des forts sur les rochers du côté de la terre. Quant au deux promontoires qui commandent les deux rades, celui qui touche à la ville est défendu par le fort Lamalgue. L'ennemi avait établi sur l'autre, appelé le promontoire de l'Éguillette, un camp retranché que les Anglais nommaient le Petit Gibraltar, laissant ainsi voir clairement leur dessein de faire de Toulon un second Gibraltar.

Bonaparte étudia profondément les défenses de la place et la situation de l'ennemi. Il saisit nettement le point décisif ; il comprit que le sort de Toulon dépendait de la

flotte anglaise. Il vit que cette position au fond de la double rade, qui semblait faire la force de Toulon, faisait en réalité sa faiblesse, et que, si les assiégeants s'emparaient du promontoire de l'Éguillette, la flotte anglaise serait prise au piège dans la petite rade ; qu'il lui faudrait s'enfuir au plus vite, sous peine d'être coulée par nos batteries. Le point décisif de l'attaque était donc le promontoire de l'Éguillette.

Bonaparte envoya un plan au comité de salut public. Carnot en fut frappé, comme il l'avait été du mémoire de Hoche sur la guerre par masses. Il adopta la pensée de Bonaparte et refondit son plan avec un autre qu'avait envoyé le général en chef Dugommier.

Les grandes opérations commencèrent. On feignit d'abord de porter l'attaque sur le fort de Malbousquet, qui couvrait Toulon sur la route d'Ollioules. L'ennemi prit le change, fit une grande sortie de ce côté, fut repoussé avec perte par Dugommier et par Bonaparte, et le général anglais O'Hara fut fait prisonnier (30 novembre).

Notre artillerie battit dès lors vigoureusement le Petit Gibraltar et les autres ouvrages du promontoire de l'Éguillette. On attendit pour tenter l'assaut un renfort de quelques bataillons d'élite. Dans la nuit du 16 au 17 décembre, par une pluie torrentielle, les colonnes républicaines marchèrent droit à la grande redoute du Petit Gibraltar.

Trois représentants du peuple, Robespierre jeune, Salicetti, Ricord, s'avançaient, sabre en main, en tête des bataillons. "Allons! dit le vieux général Dugommier à l'un de ses lieutenants, Victor (depuis le maréchal duc de Bellune), il faut prendre la redoute, ou sinon . . ." Il se passa la main sur le cou.

On la prit. Des centaines de braves jonchèrent les fossés de leurs corps. Les autres escaladèrent le rempart. Deux mille hommes qui défendaient la redoute furent tués

ou pris. Trois mille soldats, qui occupaient les autres ouvrages du promontoire, tentèrent au point du jour un retour offensif, appuyés par le canon de la flotte ennemie. Ils furent rejetés vers la mer et se rembarquèrent la nuit d'après.

Toulon était à nous !

Les Anglais décidèrent aussitôt l'évacuation et l'imposèrent à leurs alliés.

LE 13 VENDÉMIAIRE (5 OCTOBRE 1795).

(V. DURUY, *Histoire de France.*)

BONAPARTE, nommé en récompense général de brigade, alla commander l'artillerie de l'armée d'Italie. La journée du 9 thermidor arrêta sa fortune. Il fut mis en disponibilité ; le 13 vendémiaire l'en fit sortir avec éclat. Depuis le 9 thermidor, la Révolution avait si bien remonté la pente qu'elle avait descendue, que les royalistes espéraient une restauration prochaine. Ils comptaient de nombreux partisans dans plusieurs sections de la garde nationale de Paris, et ils venaient de gagner Pichegru par la promesse d'un million comptant et de 200,000 livres de rente. Ils croyaient que les prochaines élections leur donneraient la majorité et qu'ils pourraient ainsi faire légalement une contre-révolution. Mais la Convention décida que les membres du nouveau Corps législatif seraient pris, pour les deux tiers, parmi les conventionnels, de sorte que les royalistes ne pouvaient plus y faire qu'une minorité impuissante. Ils soulevèrent alors les sections de la garde nationale, et, au nombre de 40,000 marchèrent sur les Tuileries, où la Convention siégeait. Barras, chargé de la défendre, prit pour lieutenant un jeune général que ses éclatants services

devant Toulon avaient mis en lumière, mais qui, après le 9 thermidor, avait été destitué, Napoléon Bonaparte. On n'avait que 6000 à 7000 soldats. En quelques heures Bonaparte fit des Tuileries un camp retranché ; les sectionnaires, reçus par un feu violent de mitraille sur le pont Royal et dans la rue Saint-Honoré, devant l'église Saint-Roch, furent, en un instant, rompus, mis en fuite, laissant 500 des leurs sur le carreau ; le reste fut, les jours suivants, désarmé. Le 4 brumaire (26 octobre 1795), la Convention déclara sa session terminée.

CAMPAGNE D'ITALIE.

Peu après le 13 vendémiaire Bonaparte fut nommé général de l'armée de l'intérieur. Il épousa en 1796 la bonne et gracieuse Joséphine, veuve du vicomte de Beauharnais, et reçut le commandement de l'armée d'Italie. La première campagne de Bonaparte comme général en chef fut une des plus belles de sa prodigieuse carrière. Il tomba sur les Piémontais avec la rapidité de la foudre et les vainquit à Millesimo et à Mondovi. Il battit les Autrichiens à Montenotte, à Dego, à Lodi, à Lonato, à Castiglione, à Roveredo, à Bassano, et il enferma Wurmser dans Mantoue par la victoire de Saint George.

Le prodige de cette campagne de 1796 fut la bataille d'Arcole. Lisons le récit qu'en fit Napoléon lui-même à son fidèle Las Cases.

ARCOLE.

(Mémorial de Sainte-Hélène.)

Bon état de l'armée française ; l'opinion des peuples d'Italie appelle ses succès. — Le général français s'était flatté longtemps de recevoir de nouveaux renforts. Il avait fortement

représenté au Directoire, ou que les armées du Nord devaient repasser le Rhin, ou qu'il fallait qu'on lui envoyât cinquante mille hommes. On lui fit des promesses qu'on ne réalisa pas ; et tous les secours qu'on lui donna se réduisirent à quatre régiments, détachés de la Vendée ; l'esprit de cette province s'était amélioré. Ces régiments, composant environ huit mille hommes, arrivèrent successivement dans un intervalle de deux mois. Ils furent d'un grand secours ; compensèrent les pertes éprouvées les mois précédents, et maintinrent l'armée active à son nombre habituel de trente mille combattants. Les lettres du Tyrol, du Frioul, de Venise, de Rome, ne cessaient de parler des grands préparatifs qui se faisaient contre les Français ; mais cette fois l'esprit plus prononcé des peuples, et d'autres circonstances, donnaient une toute autre physionomie à l'Italie et aux affaires. Ce n'était plus comme avant Lonato et Castiglione. Les prodiges accomplis par les Français, les nombreuses défaites éprouvées par les Autrichiens, avaient tourné l'opinion. Alors les trois quarts de l'Italie pensaient qu'il était impossible que les Français pussent conserver leur conquête. Aujourd'hui les trois quarts de cette même Italie ne croyaient pas qu'il fût au pouvoir des Autrichiens de jamais la leur arracher. On fit sonner bien haut l'arrivée des quatre régiments venant de France. Leur mouvement se fit par bataillons, ce qui composa douze colonnes. On prit toutes les mesures pour que le pays et une partie de l'armée crussent qu'on s'était renforcé de douze régiments.

On croyait que les vivres manquaient dans Mantoue, et que cette place tomberait infailliblement avant que l'armée autrichienne pût recommencer la lutte, de sorte que nos troupes entendaient parler des préparatifs de l'Autriche avec confiance : elles semblaient sûres de la victoire. L'armée était bien nourrie, bien payée, bien vêtue ; son

artillerie était nombreuse et bien attelée ; sa cavalerie faible en nombre, à la vérité, mais ne manquant de rien et en aussi bon état que possible. La population de tous les pays occupés par nos armées, faisait à présent cause commune avec nous. Elle appelait nos succès de tous ses vœux. La disposition des pays au delà du Pô était telle, qu'ils pouvaient même suffire à contenir les levées que le cardinal secrétaire-d'état de Rome appelait l'armée du Pape.

Combat de la Brenta. — Vaubois évacue le Tyrol en désordre. — Au commencement de novembre, le quartier-général de l'armée autrichienne était à Conégliano, et de nombreux postes garnissaient la rive gauche de la Piave. Dans le Tyrol, des corps opposés à chacun des nôtres se formaient sur la ligne de Lavisio ; partout l'ennemi se montrait en force. Le projet d'Alvinzi n'était pas douteux ; il ne voulait pas, comme Wurmser, attaquer par le Tyrol ; il craignait de s'engager dans les montagnes. Il attribuait à l'intelligence du soldat français, à sa plus grande dextérité, les succès de Lonato et de Castiglione. Il résolut donc de faire sa principale attaque par la plaine, et d'arriver sur l'Adige par le Véronais, le Vicentain et le Padouan. Le deux novembre, ce général jeta deux ponts sur la Piave, et se porta sur Bassano avec quarante-neuf à cinquante mille hommes. Masséna, en observation, contint toutes ses colonnes, l'obligea de déployer toutes ses forces, gagna quelques jours, et se replia sur Vicence, où il fut joint par le général français, qui amenait avec lui la division Augereau, une brigade de Mantoue, et se trouvait dès lors avoir sous sa main vingt à vingt-deux mille hommes. Le projet de Napoléon était de battre Alvinzi, et de se porter ensuite sur Trente, par un mouvement inverse à celui qu'il avait fait il y avait peu de temps, et de prendre à dos l'armée qui opérait dans le Tyrol. Alvinzi, qui avait passé la Brenta,

fut attaqué le cinq, et culbuté. Toutes ses divisions furent jetées au delà de cette rivière.

Mais Vaubois, qui était aux mains avec l'ennemi, depuis le deux novembre, n'avait pu se maintenir ni à Trente, ni dans aucune position intermédiaire. Sa division ne disputant plus le terrain, revenait en désordre sur Vérone. Tout paraissait faire craindre que la position de la Corona et du Montebaldo ne pourrait arrêter l'ennemi. On craignait pour le siège de Mantoue. Le général en chef fut donc obligé de rétrograder sur Vérone, et d'y arriver assez à temps pour rallier Vaubois, et assurer les positions de Montebaldo et de Rivoli. Il passa la revue de la division Vaubois sur le plateau de Rivoli. " Soldats, leur dit-il d'un ton sévère, je ne suis pas content de vous. Vous n'avez marqué ni discipline, ni constance. Vous avez cédé au premier échec. Aucune position n'a pu vous rallier. Il en était dans votre retraite qui étaient inexpugnables. Soldats du 85^{e} et du 39^{e}, vous n'êtes pas des soldats français. Que l'on me donne ces drapeaux, et que l'on écrive dessus : Ils ne sont plus de l'armée d'Italie ! " Un morne silence régnait dans tous les rangs; la consternation était peinte sur toutes les figures. Des sanglots se font entendre ; de grosses larmes coulent de tous les yeux, et l'on voit ces vieux soldats, dans leur émotion, déranger leurs armes pour essuyer leurs pleurs. Le général en chef fut obligé de leur adresser quelques paroles de consolation. " Général, lui criaient-ils, mets-nous à l'avant-garde, et tu verras si nous sommes de l'armée d'Italie ! ! ! " Effectivement, ces régiments qui avaient été le plus grondés, furent mis à l'avant-garde, et s'y couvrirent de gloire.

Bataille de Caldiero, douze Novembre. — Les opérations d'Alvinzi se trouvèrent couronnées des plus heureux succès : déjà il était maître de tout le Tyrol et de tout le pays entre la Brenta et l'Adige ; mais le plus difficile lui restait encore

à faire ; c'était de passer l'Adige de vive force, devant l'armée française. Le chemin de Vérone à Vicence longe l'Adige pendant trois lieues, et ne quitte la direction du fleuve qu'à Ronco, où il tourne perpendiculairement à gauche pour se diriger sur Vicence ; à Villa-Nova, la petite rivière de l'Alpon coupe la grande route, et se jette, après avoir traversé Arcole, dans l'Adige, entre Ronco et Albaredo. Sur la gauche de Villa-Nova se trouvent des hauteurs offrant de très belles positions, connues sous le nom de Caldiero. En occupant ces positions, on garde une partie de l'Adige, on couvre Vérone, et l'on se trouve en mesure de tomber sur les derrières de l'ennemi, si celui-ci se dirigeait sur le Bas-Adige.

Le général français eut à peine assuré la défense de Montebaldo, et raffermi les troupes de Vaubois, qu'il voulut occuper Caldiero comme donnant plus de chances à la défensive, et plus d'énergie à son attitude. Il déboucha le onze de Vérone, la brigade de Verdier en tête, culbuta l'avant-garde ennemie, et parvint bientôt aux pieds de Caldiero ; mais Alvinzi lui-même avait occupé cette position, qui est bonne également contre Vérone. Le douze, à la pointe du jour, on vit toute son armée couronner ces hauteurs, qu'il avait couvertes de formidables batteries. Le terrain reconnu, Masséna dut attaquer la hauteur, et forcer la droite de l'ennemi ; cette hauteur enlevée, et l'ennemi la gardait mal, la bataille se trouvait décidée. Le général Launay marcha avec sa demi-brigade et s'empara de la hauteur ; mais il ne put s'y maintenir, et fut fait prisonnier. Cependant la pluie tombait par torrents, le chemin devint bientôt impraticable pour notre artillerie, pendant que nous étions écrasés par celle de l'ennemi. Nous avions trop de désavantage à gravir contre un ennemi en position. L'attaque fut contremandée, et l'on se contenta de soutenir la bataille tout le reste du jour. Comme la pluie dura toute

la journée et celle du lendemain, le général français prit le parti de retourner au camp de Vérone.

Les pertes dans cette affaire avaient été égales, cependant l'ennemi s'attribua avec raison la victoire, ses avant-postes s'approchèrent de Saint-Michel, et la situation des Français devint critique.

Murmures et sentiments divers qui agitent l'armée française. — Vaubois, battu en Tyrol, avait fait des pertes considérables ; il n'avait plus que six mille hommes. Les deux autres divisions, après s'être vaillamment battues sur la Brenta, s'étaient vues en retraite sur Vérone, ayant manqué leur opération sur Caldiero. Le sentiment des forces de l'ennemi était dans toutes les têtes. Les soldats de Vaubois, pour justifier leur retraite dans le Tyrol, disaient s'y être battus un contre trois. Les soldats mêmes demeurés sous les yeux de Napoléon, trouvaient les ennemis trop nombreux. Les deux divisions, après leurs pertes, ne comptaient pas plus de treize mille hommes sous les armes.

L'ennemi avait perdu aussi sans doute, mais il avait eu l'avantage ; il avait acquis le sentiment de sa supériorité, il avait pu compter à son aise le petit nombre des Français ; aussi ne doutait-il déjà plus de la délivrance de Mantoue, ni de la conquête de l'Italie. Il avait fait ramasser une grande quantité d'échelles, et en faisait faire beaucoup d'autres, voulant enlever Vérone d'assaut. A Mantoue la garnison s'était réveillée ; elle faisait de fréquentes sorties, qui harcelaient sans cesse les assiégeants ; et les troupes se trouvaient trop faibles pour contenir une si forte garnison. Tous les jours on était instruit que quelque nouveau secours arrivait à l'ennemi : nous ne pouvions en espérer aucun ! Enfin les agents de l'Autriche, ceux de Venise et du Pape faisaient sonner très haut les avantages obtenus par Alvinzi, et sa supériorité sur nous. Nous n'étions plus en position de prendre l'offensive nulle part : d'un côté la position de

Caldiero, que nous n'avions pu enlever; de l'autre, les gorges du Tyrol, qui venaient d'être le théâtre de la défaite de Vaubois. Mais eussions-nous occupé des positions qui eussent permis d'entreprendre sur Alvinzi, il avait trop de supériorité par le nombre. Tout interdisait pour l'instant toute offensive; il fallait donc laisser l'initiative à l'ennemi, et attendre froidement ce qu'il voudrait entreprendre. La saison était extrêmement mauvaise, la pluie tombait par torrents, et tous les mouvements se faisaient dans la boue. L'affaire de Caldiero, celle du Tyrol, avaient sensiblement baissé le moral de l'armée. On avait bien encore le sentiment de la supériorité sur l'ennemi à nombre égal, mais on ne croyait pas pouvoir lui résister, dans l'infériorité où l'on se trouvait. Un grand nombre de braves avaient été blessés deux et trois fois à différentes batailles, depuis l'entrée en Italie. La mauvaise humeur s'en mêlait. " Nous ne pouvons pas seuls, disaient-ils, remplir la tâche de tous, l'armée d'Alvinzi qui se trouve ici, est celle devant laquelle les armées du Rhin et de Sambre-et-Meuse se sont retirées; et elles sont oisives dans ce moment; pourquoi est-ce à nous à remplir leur tâche? On ne nous envoie aucun secours; si nous sommes battus, nous regagnerons les Alpes, en fuyards et sans honneur. Si au contraire nous sommes vainqueurs, à quoi aboutira cette nouvelle victoire; on nous opposera une autre armée semblable à celle d'Alvinzi, comme Alvinzi lui-même a succédé à Wurmser; et, dans cette lutte constamment inégale, il faudra bien que nous finissions par être écrasés." Napoléon faisait répondre: " Nous n'avons plus qu'un effort à faire, et l'Italie est à nous. Alvinzi est sans doute plus nombreux que nous; mais la moitié de ses troupes sont de véritables recrues; et lui battu, Mantoue succombe; nous demeurons maîtres de l'Italie, nous voyons finir nos travaux, car non seulement l'Italie, mais encore la paix générale sont dans Mantoue.

Vous voulez aller sur les Alpes, vous n'en êtes plus capables. De la vie dure et fatigante de ces stériles rochers, vous avez bien pu venir conquérir les délices de la Lombardie ; mais des bivouacs riants et fleuris de l'Italie, vous ne vous élèveriez plus aux rigueurs de ces âpres sommets, vous ne supporteriez plus longtemps, sans murmurer, les neiges ni les glaces des Alpes. Des secours nous sont arrivés ; nous en attendons encore ; beaucoup sont en route. Que ceux qui ne veulent plus se battre, qui sont assez riches, ne nous parlent pas de l'avenir. Battez Alvinzi, et je vous réponds du reste !!! " Ces paroles, répétées par tout ce qu'il y avait de cœurs généreux, relevaient les âmes, et faisaient passer successivement à des sentiments opposés. Ainsi, tantôt l'armée, dans son découragement, eût voulu se retirer ; tantôt, remplie d'enthousiasme, elle parlait de courir aux armes.

Lorsque l'on apprit à Brescia, Bergame, Milan, Crémone, Lodi, Pavie, Bologne, que l'armée avait essuyé un échec, les blessés, les malades sortirent des hôpitaux encore mal guéris, et vinrent se ranger dans les rangs, la blessure encore sanglante. Ce spectacle était touchant, et remplit l'armée des plus vives émotions.

Marche de nuit de l'armée sur Ronco ; elle y passe l'Adige sur un pont de bateaux. — Enfin le quatorze novembre, à la nuit tombante, le camp de Vérone prit les armes. Les colonnes se mettent en marche dans le plus grand silence : on traverse la ville, et l'on vient se former sur la rive droite. L'heure à laquelle on part, la direction, qui est celle de la retraite, le silence qu'on garde, contre l'habitude constante d'apprendre, par l'ordre du jour, qu'on va se battre ; la situation des affaires, tout enfin ne laisse aucun doute qu'on se retire. Ce premier pas de retraite, qui entraîne nécessairement la levée du siège de Mantoue, présage la perte de toute l'Italie. Ceux des habitants qui plaçaient dans nos

victoires l'espoir de leurs nouvelles destinées, suivent inquiets, et le cœur serré, les mouvements de cette armée qui emporte toutes leurs espérances.

Cependant l'armée, au lieu de suivre la route de Peschiera, prend tout à coup à gauche, et longe l'Adige : on arrive avant le jour à Ronco. Andréossy achevait d'y jeter un pont ; et l'armée, aux premiers rayons du soleil, se voit avec étonnement, par un simple à gauche, sur l'autre rive. Alors les officiers et les soldats, qui du temps qu'ils poursuivaient Wurmser, avaient traversé ces lieux, commencèrent à deviner l'intention du général. Ils voient que ne pouvant enlever Caldiero, il le tourne. Qu'avec douze mille hommes, ne pouvant rien en plaine contre quarante-cinq mille, il les attire sur de simples chaussées, dans de vastes marais, où le nombre ne sera plus rien, mais où le courage des têtes de colonne sera tout. Alors l'espoir de la victoire ranime tous les cœurs, et chacun promet de se surpasser, pour seconder un plan si beau et si hardi.

Kilmaine était resté dans Vérone avec quinze cents hommes de toutes armes, les portes étroitement fermées, les communications sévèrement interdites. L'ennemi ignorait parfaitement notre mouvement.

Le pont de Ronco fut jeté sur la droite de l'Alpon, à peu près à un quart de lieue de son embouchure. S'il l'eût été sur la rive gauche, du côté d'Albaredo, on se fût trouvé en plaine, tandis qu'on voulait se placer dans des marais, où le nombre demeurait sans effet. D'un autre côté on craignait qu'Alvinzi, instruit, ne marchât subitement à Vérone, et ne s'en emparât ; ce qui eût obligé le corps de Rivoli de se retirer à Peschiera, et eût compromis celui de Ronco. Il fallut donc se placer sur la rive droite de l'Alpon, de manière à pouvoir tomber sur les derrières de l'ennemi qui attaquerait Vérone, et par là soutenir cette place par la rive gauche, ce que l'on n'eût pu faire si l'on eût jeté le pont

sur la rive gauche de l'Alpon, parce que l'ennemi aurait pu aborder la rive droite de cette rivière, et, sous cette protection, enlever Vérone. Cette double raison avait donc déterminé le placement du pont. Or, trois chaussées partaient de Ronco, où ce pont avait été jeté ; et toutes étaient environnées de marais. La première se dirige sur Vérone en remontant l'Adige ; la deuxième conduit à Villa-Nova, et passe devant Arcole, qui a un pont à une lieue et demie de l'Adige, sur la petite rivière de l'Alpon. La troisième descend l'Adige, et va sur Albaredo.

Bataille d'Arcole, première journée, quinze Novembre. — Trois colonnes se dirigèrent sur ces trois chaussées. L'une, à gauche, remonta l'Adige jusqu'à l'extrémité des marais ; de là l'on communiquait sans obstacle avec Vérone : ce point était des plus importants. Par là plus de craintes de voir l'ennemi attaquer Vérone, puisqu'on se fût trouvé sur ses derrières. La colonne de droite prit vers Albaredo, et occupa jusqu'à l'Alpon. Celle du centre se porta sur Arcole, où nos tirailleurs parvinrent jusqu'au pont sans être aperçus. Il était cinq heures du matin, et l'ennemi ignorait tout. Les premiers coups de fusils se tirèrent sur le pont d'Arcole, où deux bataillons de Croates, avec deux pièces de canon, bivouaquaient comme corps d'observation, pour garder les derrières de l'armée où étaient tous les parcs, et surveiller les partis que la garnison de Legnago aurait pu jeter dans la campagne. Cette place n'était qu'à trois lieues : l'ennemi avait eu la négligence de ne pas pousser des postes jusqu'à l'Adige ; il regardait cet espace comme des marais impraticables. L'intervalle d'Arcole à l'Adige n'était point gardé ; on s'était contenté d'ordonner des patrouilles de housards, qui, trois fois par jour, parcouraient les digues et éclairaient l'Adige. La route de Ronco à Arcole rencontre l'Alpon à deux milles, et de là remonte pendant un mille la rive droite de ce petit ruisseau, jus-

qu'au pont, qui tourne perpendiculairement à droite, et entre dans le village d'Arcole. Des Croates étaient bivouaqués, la droite appuyée au village, et la gauche vers l'embouchure. Par ce bivouac ils avaient devant leur front la digue, dont ils n'étaient séparés que par le ruisseau; tirant devant eux, ils prirent en flanc la colonne dont la tête était sur Arcole. Il fallut se replier en toute hâte jusqu'au point de la chaussée, qui ne prêtait plus son flanc à la rive gauche. On instruisit Alvinzi que quelques coups de fusils avaient été tirés au pont d'Arcole; il y fit peu d'attention. Cependant à la pointe du jour on put observer de Caldiéro et des clochers voisins, le mouvement des Français. D'ailleurs les reconnaissances des housards, qui tous les matins longeaient l'Adige pour s'assurer des événements de la nuit, furent reçus à coups de fusils de toutes les digues, et poursuivis par la cavalerie française. Alvinzi acquit donc de tout côté la certitude que les Français avaient passé l'Adige, et se trouvaient en force sur toutes les digues. Il lui parut insensé d'imaginer qu'on pût jeter ainsi toute une armée dans des marais impraticables. Il pensa plutôt que c'était un détachement posté de ce côté pour l'inquiéter, lorsqu'on l'attaquerait en force du côté de Vérone. Cependant ses reconnaissances du côté de Vérone lui ayant rapporté que tout était tranquille, Alvinzi crut important de rejeter ces troupes françaises au delà de l'Adige, pour tranquilliser ses derrières. Il dirigea une division sur la digue d'Arcole, et une autre vers la digue qui longe l'Adige, avec ordre de tomber tête baissée sur ce qu'elles rencontreraient, et de tout jeter dans la rivière. Vers les neuf heures du matin, ces deux divisions attaquèrent en effet vivement. Masséna, qui était chargé de la digue de gauche, ayant laissé engager l'ennemi, courut sur lui au pas de charge, l'enfonça, lui causa beaucoup de perte, et lui fit un grand nombre de prisonniers. On en fit autant sur la digue d'Arcole: on

attendit que l'ennemi eût dépassé le coude du pont. On l'attaqua au pas de charge ; on le mit en déroute, et on lui fit beaucoup de prisonniers. Il devenait de la plus haute importance de s'emparer d'Arcole, puisque de là on débouchait sur les derrières de l'ennemi, et qu'on pouvait s'y établir avant que l'ennemi pût être formé. Mais ce pont d'Arcole, par sa situation, résistait à toutes nos attaques. Napoléon essaya un dernier effort de sa personne : il saisit un drapeau, s'élança vers le pont, et l'y plaça. La colonne qu'il conduisait l'avait à moitié franchi, lorsque le feu de flanc fit manquer l'attaque. Les grenadiers de la tête abandonnés par la queue, hésitent, ils sont entraînés dans la fuite, mais ils ne veulent pas se dessaisir de leur général ; ils le prennent par le bras, le cheveux, les habits, et l'entraînent dans leur fuite, au milieu des morts, des mourants et de la fumée. Le général en chef est précipité dans un marais ; il y enfonce jusqu'à la moitié du corps ; il est au milieu des ennemis ; mais les Français s'aperçoivent que leur général n'est point avec eux. Un cri se fait entendre : " Soldats, en avant pour sauver le général." Les braves reviennent aussitôt au pas de course sur l'ennemi, le repoussent jusqu'au delà du pont, et Napoléon est sauvé. Cette journée fut celle du dévouement militaire. Le général Lannes était accouru de Milan ; il avait été blessé à Governolo ; il était encore souffrant dans ce moment : il se plaça entre l'ennemi et Napoléon, le couvrit de son corps et reçut trois blessures, ne voulant jamais le quitter. Muiron, aide-de-camp du général en chef, fut tué couvrant de son corps son général. . . . Mort héroïque et touchante ! . . . Belliard, Vignoles, furent blessés en ramenant les troupes en avant. Le brave général Robert y fut tué.

On fit jeter un pont à l'embouchure de l'Alpon, afin de prendre Arcole à revers ; mais pendant ce temps, Alvinzi, instruit du véritable état des choses, et concevant les plus

vives alarmes sur le danger de sa position, avait abandonné Caldiéro, défait ses batteries, et fait repasser l'Alpon à tous ses parcs, ses bagages et ses réserves. Les Français, du haut du clocher de Ronco, virent avec douleur cette proie leur échapper ; et c'est alors, et dans les mouvements précipités de l'ennemi, qu'on put juger toute l'étendue et les conséquences du plan du général français. Chacun vit quels auraient pu être les résultats d'une combinaison si profonde et si hardie : l'armée ennemie échappait à sa destruction. Ce ne fut que vers les quatre heures, que le général Guyeux put marcher sur Arcole par la rive gauche de l'Alpon. Le village fut enlevé sans coup férir ; mais alors il n'y avait plus rien d'utile; il était six heures trop tard ; l'ennemi s'était mis en position naturelle. Arcole n'était plus qu'un poste intermédiaire entre le front des deux armées. Le matin, ce village était sur les derrières de l'ennemi.

Toutefois de grands résultats avaient couronné cette journée : Caldiéro était évacué, et Vérone ne courait plus de dangers. Deux divisions d'Alvinzi avaient été défaites avec des pertes considérables. De nombreuses colonnes de prisonniers et grand nombre de trophées qui défilèrent au travers du camp, remplirent d'enthousiasme les soldats et les officiers, et chacun reprit la confiance et le sentiment de la victoire.

Seconde journée, seize Novembre. — Cependant Davidowich avec son corps du Tyrol, avait attaqué, dès la veille, les hauteurs de Rivoli. Il en avait chassé Vaubois, et l'avait contraint de se retirer sur Castel-Novo. Déjà les coureurs ennemis paraissent aux portes de Vérone. Kilmaine, débarrassé d'Alvinzi et de toutes craintes sur la rive gauche, par l'évacuation de Caldiéro, avait dirigé toute son attention sur la rive droite ; mais il était à craindre que si l'ennemi marchait vigoureusement sur Castel-Novo, il ne forçât Vaubois,

n'arrivât à Mantoue, ne surprît l'armée assiégeante, ne se joignît à la garnison, ne coupât la retraite au quartier-général et à l'armée qui était à Ronco. Il fallait donc être, à la pointe du jour, en mesure de soutenir Vaubois, protéger Mantoue et ses communications, et battre Davidowich, s'il s'était avancé dans la journée. Il était nécessaire, pour la réussite de ce projet, de calculer les heures. Il se résolut donc, dans l'incertitude de ce qui se serait passé dans la journée, de supposer que tout avait été mal du côté de Vaubois. Il fit évacuer Arcole, qui avait coûté tant de sang; replia toute son armée sur la rive droite de l'Adige, ne laissant sur la rive gauche qu'une brigade et quelques pièces de canon. Il ordonna, dans cette position, qu'on fît la soupe, en attendant ce qui se serait passé du côté de Vaubois, pendant cette journée. Si l'ennemi avait marché sur Castel-Novo, il fallait lever le pont de l'Adige, disparaître de devant Alvinzi, se trouver à dix heures derrière Vaubois à Castel-Novo, et culbuter l'ennemi sur Rivoli. On avait laissé à Arcole des bivouacs allumés, ainsi que des piquets de grand'garde, pour qu'Alvinzi ne s'aperçût de rien. A quatre heures après minuit, l'on battit pour prendre les armes, afin d'être prêt à marcher. Mais dans le même moment, on apprit que Vaubois était encore en position à moitié chemin de Rivoli à Castel-Novo, et qu'il garantissait de tenir toute la journée. Davidowich était le même général qui avait commandé une des divisions que Wurmser avait fait déboucher par la Chiesa : il se souvenait des résultats ; il n'avait garde de se compromettre. Cependant vers trois heures du matin, Alvinzi, instruit de la marche rétrograde des Français, fit occuper Arcole sur-le-champ, dirigea au jour deux colonnes sur les digues de l'Adige et d'Arcole pour marcher sur nous. La fusillade s'engagea à deux cents toises de notre pont ; les troupes le repassèrent au pas de charge, tombèrent sur l'ennemi, le rompirent, le

poursuivirent vivement jusqu'aux débouchés des marais qu'ils remplirent de leurs morts. Des drapeaux, du canon et des prisonniers furent les trophées de cette journée, où deux nouvelles divisions d'Alvinzi furent défaites.

Sur le soir, le général français, par les mêmes motifs et les mêmes combinaisons, fit le même mouvement que la veille. Il concentra toutes ses troupes sur la rive droite de l'Adige, ne laissant qu'une avant-garde sur la rive gauche.

Troisième journée, dix-sept Novembre. — Cependant Alvinzi, induit en erreur par un espion qui assurait que le général français avait repassé l'Adige, marché sur Mantoue, et n'avait laissé qu'une arrière-garde à Ronco, déboucha à la pointe du jour, avec l'intention d'enlever le pont de Ronco. Un moment avant le jour, on apprit que rien n'avait bougé du côté de Vaubois, que Davidowich n'avait point fait de mouvements. On revint sur l'autre bord de l'Adige. Les têtes de nos colonnes se rencontrèrent à moitié des digues avec deux autres divisions d'Alvinzi. Il se livra un combat opiniâtre, nos troupes furent alternativement en avant et en arrière. Pendant un moment, les balles arrivaient sur le pont. La 75^{e} avait été rompue ; le général en chef plaça la 32^{e} en embuscade, ventre à terre dans un petit bois de saules, le long de la digue d'Arcole. Cette demi-brigade se releva, fit une décharge, marcha à la baïonnette, et culbuta dans les marais une colonne ennemie, épaisse de toute sa longueur ; c'étaient trois mille Croates ; et ils y périrent tous. Masséna, sur la gauche, éprouvait des vicissitudes ; mais il marcha à la tête de sa division, son chapeau au bout de son épée, en signe de drapeau, et fit un horrible carnage de la division qui lui était opposée.

Après midi, le général français jugea qu'enfin le moment d'en finir était venu. Car si Vaubois avait été battu le jour encore par Davidowich, il serait obligé de se porter, la nuit prochaine, à son secours et à celui de Mantoue. Dès lors

Alvinzi se porterait sur Vérone, il recueillerait l'honneur et les résultats de la victoire; tant d'avantages remportés dans trois journées seraient perdus. Il fit compter soigneusement le nombre des prisonniers, récapitula les pertes de l'ennemi; il conclut qu'il s'était affaibli dans ces trois jours de plus de vingt mille hommes, qu'ainsi désormais ses forces en bataille ne seraient pas beaucoup plus d'un tiers au-dessus des nôtres. Il donna ordre de sortir des marais et d'aller attaquer l'ennemi en plaine.

Les circonstances de ces trois journées avaient tellement changé le moral des deux armées, que la victoire nous était assurée. L'armée passa le pont jeté à l'embouchure de l'Alpon. Elliot, aide-de-camp du général en chef, chargé d'en construire un second, y fut tué. A deux heures après midi, l'armée française était en bataille, sa gauche à Arcole et sa droite dans la direction de Porto-Lignano; elle avait en face l'ennemi, dont la droite s'appuyait sur l'Alpon, et la gauche à des marais. L'ennemi était à cheval sur la route de Montébello. L'adjudant Lorcet était parti de Lignano avec six à sept cents hommes, quatre pièces de canon et deux cents chevaux, pour tourner les marais auxquels l'ennemi appuyait sa gauche.

Vers les trois heures, au moment où ce détachement de la garnison de Lignano se portait sur l'ennemi, que la canonnade était vive sur toute la ligne, et que les tirailleurs en étaient aux mains, le général français ordonna au chef d'escadron Hercule de se porter, avec cinquante guides, et quatre ou cinq trompettes, au travers des roseaux, et de charger sur l'extrémité de la gauche de l'ennemi, au même moment que la garnison de Lignano commencerait à la canonner par derrière; ce qu'il exécuta avec intelligence, et contribua beaucoup au succès de la journée. L'ennemi fut culbuté partout; sa ligne fut rompue, il laissa beaucoup de prisonniers. Alvinzi avait échelonné sept à huit mille

hommes sur ses derrières, pour assurer sa retraite, et pour escorter ses parcs ; et par là sa ligne de bataille ne se trouva pas plus forte que la nôtre. Il fut mené battant tout le reste de la soirée. Toute la nuit il continua sa retraite sur Vicence. Notre cavalerie le poursuivit au delà de Montébello.

Arrivé à Villa-Nova, Napoléon s'arrêta pour avoir les rapports de la poursuite de l'ennemi, et de la contenance que faisait son arrière-garde. Il entra dans le couvent de Saint-Boniface ; l'église avait servi d'ambulance. Il y trouva quatre ou cinq cents blessés, la plus grande partie morts ; il en sortait une odeur de cadavre, il recula d'horreur ! Il s'entendit appeler par son nom : deux malheureux soldats français blessés, étaient depuis trois jours au milieu des morts, sans avoir mangé ; ils n'avaient point été pansés, ils désespéraient d'eux-mêmes ; mais ils furent rappelés à la vie par la vue de leur général : tous les secours leur furent prodigués.

Le général français visita les hauteurs de Caldiéro, et se remit en marche vers Vérone. A mi-chemin, il rencontra un officier d'état-major autrichien, que Davidowich envoyait à Alvinzi. Ce jeune homme se croyait au milieu des siens. D'après ses dépêches, il y avait trois jours que les deux armées ne s'étaient communiquées. Davidowich ignorait tout.

L'armée française rentre triomphante dans Vérone par la rive gauche. — Napoléon entra triomphant dans Vérone, par la porte de Venise, trois jours après en être sorti mystérieusement par la porte de Milan. On se peindrait difficilement l'étonnement et l'enthousiasme des habitants ; nos ennemis même les plus déclarés ne purent rester froids, et joignirent leurs hommages à ceux de nos amis. Le général français passe sur la rive droite de l'Adige, et court sur Davidowich qui était encore à Rivoli. Il est chassé de poste en poste

et poursuivi l'épée dans les reins jusqu'à Roveredo. De ses soixante à soixante-dix mille hommes, on calcule qu'Alvinzi en perdit de trente à trente-cinq mille dans ces affaires, et que ce fut l'élite de ses troupes.

Cependant de si grands résultats ne s'étaient pas obtenus sans pertes, et l'armée avait plus que jamais besoin de repos. Le général français ne jugea pas devoir reprendre le Tyrol, et s'étendre jusqu'à Trente. Il se contenta de faire occuper Montébello, la Corona, les gorges de la Chiusa et de l'Adige. Alvinzi se rallia à Bassano, et Davidowich à Trente. Cependant on devait croire qu'on obtiendrait bientôt Mantoue, avant que le général autrichien ne pût recevoir une nouvelle armée. Les fréquentes sorties de Wurmser, pour obtenir quelques vivres, le grand nombre de déserteurs qui étaient maigres, et depuis un mois à la demi-ration, le dénûment de ses hôpitaux et le grand nombre de ses malades, tout dut donner l'espoir d'une prompte reddition.

LÉOBEN.

La victoire d'Arcole fut suivie de celle de Rivoli, et jamais le génie du capitaine ne s'éleva plus haut que dans ces deux combats du commencement de sa carrière. Wurmser est obligé de livrer Mantoue, et l'archiduc Charles, digne rival de Bonaparte, lui résiste en vain. Le vainqueur s'avance jusqu'à Léoben, et, sur la cime du Simmering, l'avant-garde de l'armée française aperçoit les clochers de Vienne, à 25 lieues de distance. La cour d'Autriche ratifie à Campo-Formio, le 17 octobre 1797, les préliminaires de Léoben, et Bonaparte signe un glorieux traité

EXPÉDITION D'ÉGYPTE.

A son retour à Paris, après la signature du traité de Campo-Formio, Bonaparte fut reçu avec de grands honneurs par le Directoire et avec enthousiasme par le peuple. Il parut, cependant, peu en public, assista régulièrement aux séances de l'Institut, dont il était membre, et se mit en quête d'un nouveau champ pour ses exploits. Il n'avait pas l'âge légal pour être élu un des cinq Directeurs, et il ne pouvait encore songer à renverser le Directoire. Il tourna donc les yeux vers l'Orient et résolut de faire la conquête de l'Égypte et d'attaquer les Anglais dans les Indes. Il partit de Toulon le 19 mai 1798, échappa à la flotte anglaise, obtint la reddition de Malte du grand-maître de l'ordre et arriva en vue d'Alexandrie le 1er juillet. Il s'empara de cette ville, marcha sur le Caire par la route du désert et gagna sur les Mamelucks la brillante victoire des Pyramides. C'est alors qu'il dit à son armée ces paroles grandioses : " Soldats, quarante siècles vous regardent." Il respecta les croyances religieuses et les coutumes des mahométans et installa au Caire son Institut d'Égypte, composé de savants qui devaient étudier l'histoire et la topographie de l'Égypte. Thiers, dans son *Histoire de la Révolution*, a dit à ce sujet : " Si la fortune devait nous enlever un jour cette belle contrée, du moins elle ne pouvait nous enlever les conquêtes que la science allait y faire."

Peu après son arrivée au Caire, Bonaparte apprit que sa flotte avait été détruite dans la rade d'Aboukir par l'amiral anglais Nelson. Ce désastre ne le découragea pas et il partit pour attaquer les Turcs en Syrie, et de là se rendre aux Indes. Il rencontra les musulmans à Nazareth, et au mont Thabor il écrasa leur armée. Cependant il ne put prendre Saint-Jean d'Acre, défendu par Sidney Smith, et il dut retourner en Égypte, où il détruisit, sur la presqu'île

d'Aboukir, une grande armée de janissaires. Ayant reçu de mauvaises nouvelles de France il se décida à abandonner son armée, et partit le 22 août 1799, emmenant presque tous ses meilleurs généraux. Il laissa le commandement de l'Égypte à Kléber, qui fut bientôt assassiné par un fanatique musulman, et la conquête par les Français fut perdue.

Quoique la conquête de l'Égypte par Bonaparte ne fût pas permanente, le vainqueur des Pyramides et du mont Thabor revint en France avec une grande gloire. L'imagination était frappée par ces exploits accomplis dans le pays aux *quarante siècles*, et la France accueillit comme un sauveur le général de trente ans, dont le génie était sans égal dans les temps modernes. On était las du Directoire, aussi Bonaparte eut-il peu de peine à le renverser au 18 brumaire (9 novembre 1799).

LE CONSULAT.

Au Directoire composé de cinq Directeurs succéda le Consulat. Il y eut trois consuls, mais Bonaparte, le Premier Consul, eut en réalité tout le pouvoir. Il fit preuve d'un génie comme administrateur aussi grand que comme militaire. Il réforma les finances, pacifia la Vendée, rétablit l'ordre partout et fit ériger ce monument plus durable que ses victoires, le Code Napoléon. Il parut désirer la paix, mais ne l'obtint ni de l'Angleterre, ni de l'Autriche. Il se prépara alors à la guerre avec une activité extraordinaire et combina un plan grandiose pour la prochaine campagne. Il plaça Moreau sur le Rhin et chargea Masséna d'arrêter à Gênes une armée autrichienne, tandis que lui traverserait les Alpes et écraserait Mélas dans les plaines de la Lombardie. Il n'y eut jamais de plan exécuté avec une pareille vigueur. Traverser les Alpes au Grand Saint-Bernard, passer le fort de Bard, surmonter tous les obstacles,

vaincre à Marengo, le 14 juin 1800, tout ceci fut fait en quatre semaines. Le Premier Consul en 1800 surpassait même les exploits du général Bonaparte en 1796.

QUEL EST LE VÉRITABLE VAINQUEUR DE MARENGO?

(THIERS, *Histoire du Consulat et de l'Empire.*)

QUELQUES détracteurs ont prétendu attribuer au général Kellermann le gain de la bataille de Marengo, et tous les résultats que cette bataille mémorable entraîna dans la suite. Pourquoi donc, s'il faut dépouiller de cette gloire le général Bonaparte, ne pas l'attribuer à cette noble victime de la plus heureuse inspiration, à ce Desaix qui, devinant avant de les avoir reçus, les ordres de son chef, vint lui apporter la victoire, et sa vie? Pourquoi ne pas l'attribuer aussi à cet intrépide défenseur de Gênes, qui, en retenant les Autrichiens sur l'Apennin, donna au général Bonaparte le temps de descendre les Alpes, et les lui livra presque à moitié détruits? A ce dire, les généraux Kellermann, Desaix, Masséna, seraient tous les véritables vainqueurs de Marengo, tous, excepté le général Bonaparte! Mais en ce monde le cri des peuples a toujours décerné la gloire, et le cri des peuples a proclamé vainqueur de Marengo, celui qui, découvrant avec le coup d'œil du génie le parti qu'on pouvait tirer des Hautes-Alpes pour déboucher sur les derrières des Autrichiens, avait trompé, trois mois de suite, leur vigilance ; avait créé une armée qui n'existait pas, rendu cette création incroyable pour toute l'Europe, traversé le Saint-Bernard sans route frayée, paru à l'improviste au milieu de l'Italie confondue d'étonnement, enveloppé avec un art merveilleux son adversaire infortuné, et lui avait gagné une bataille décisive, perdue le matin, regagnée le soir, et certainement regagnée le lendemain, si elle ne l'avait été le

jour même : car, outre les six mille hommes de Desaix, dix mille hommes accourus du Tessin, dix mille postés sur le bas Pô, présentaient le moyen infaillible de détruire l'armée ennemie. Qu'on suppose, en effet, les Autrichiens, vainqueurs le 14 juin, s'engageant dans le défilé de la Stradella, trouvant à Plaisance les généraux Duhesme et Loison avec dix mille hommes pour leur disputer le passage du Pô, et ayant en queue le général Bonaparte, renforcé des généraux Desaix et Moncey : qu'auraient fait les Autrichiens dans ce coupe-gorge, arrêtés par un fleuve bien défendu, et poursuivis par une armée supérieure en nombre ? Ils auraient succombé plus désastreusement encore que dans les champs de la Bromida. Le vrai vainqueur de Marengo est donc celui qui maîtrisa la fortune par ces combinaisons, profondes, admirables, sans égales dans l'histoire des grands capitaines.

Du reste, il fut bien servi par ses lieutenants, et il n'est besoin de sacrifier aucune gloire pour édifier la sienne. Masséna, par une défense de Gênes héroïque, Desaix, par la plus heureuse détermination, Lannes, par une incomparable fermeté dans la plaine de Marengo, Kellermann, par une belle charge de cavalerie, concoururent à son triomphe. Il les récompensa tous de la manière la plus éclatante ; et quant à Desaix, il paya sa mort des plus nobles regrets. Le Premier Consul ordonna des honneurs magnifiques pour l'homme qui venait de rendre à la France un si grand service ; il eut même le soin de recueillir sa famille militaire, et prit auprès de lui ses deux aides-de-camp, restés sans emploi par la mort de leur général : c'étaient les colonels Rapp et Savary.

RETOUR DE MARENGO.

(THIERS.)

TOUT cela fait, le Premier Consul partit de Milan, le 24 juin, avec Duroc, son aide-de-camp de prédilection, Bessières, commandant de la garde consulaire, M. de Bourrienne, son secrétaire, et Savary, l'un des deux officiers qu'il avait attachés à sa personne, en mémoire de Desaix. Il s'arrêta quelques heures à Turin, pour ordonner des travaux à la citadelle, traversa le mont Cenis, et entra dans Lyon sous des arcs de triomphe, au milieu de la population émerveillée des prodiges qui venaient de s'accomplir. Les Lyonnais, qui étaient épris au même degré de sa gloire et de sa politique, envahirent l'hôtel des Célestins, où il était descendu, et voulurent absolument le voir. Il fut obligé de se présenter à eux. Des acclamations unanimes éclatèrent à son aspect. On lui demanda si instamment de poser la première pierre de la place Bellecour, dont la reconstruction allait être commencée, qu'il fut obligé d'y consentir. Il passa un jour à Lyon, au milieu du concours de tout le peuple des environs. Après avoir adressé aux Lyonnais des paroles qui les charmèrent, relativement au rétablissement prochain de la paix, de l'ordre et du commerce, il repartit pour Paris. Les habitants des provinces accouraient de toute part sur son passage. Cet homme si bien traité alors par la fortune, jouissait vivement de sa gloire ; et cependant, s'entretenant sans cesse pendant la route avec ses compagnons de voyage, il leur adressa cette grande parole, qui peint si bien son insatiable amour de la renommée. Oui, leur dit-il, j'ai conquis en moins de deux ans le Caire, Milan, Paris ; eh bien, si je mourais demain, je n'aurais pas une demi-page dans une histoire universelle. Il arriva dans la nuit du deux au trois juillet à Paris.

Son retour était nécessaire, car, éloigné de la capitale depuis près de deux mois, son absence, surtout au moment des fausses nouvelles de Marengo, avait fait renaître quelques intrigues. On l'avait même cru pendant un instant, ou mort ou vaincu, et les ambitieux s'étaient mis à l'œuvre. Les uns songeaient à Carnot, les autres à M. de la Fayette, sorti d'Olmutz, et rentré en France, par un bienfait du Premier Consul. Ils voulaient faire de Carnot ou de M. de la Fayette, un Président de la République. M. de la Fayette n'avait eu aucune part à ces intrigues ; Carnot, pas davantage. Mais Joseph et Lucien Bonaparte conçurent contre ce dernier, et fort injustement, des défiances qu'ils firent partager à leur frère. De là vint la fâcheuse résolution, que le Premier Consul exécuta plus tard, de retirer à Carnot le portefeuille de la guerre. On avait même cru voir que MM. de Talleyrand et Fouché, qui se haïssaient l'un l'autre, avaient cependant tendu à se rapprocher, sans doute pour se concerter, et profiter ensemble des événements. On ne put rien apercevoir en ce moment, chez l'homme le plus appelé à figurer dans le cas où le général Bonaparte aurait disparu de la scène, chez M. Sieyès. Mais il fut le seul qui montra autant de réserve. Tout cela du reste eut à peine le temps de poindre, tant les mauvaises nouvelles furent bientôt effacées par les bonnes. Mais on exagéra beaucoup ce qui s'était passé en le rapportant, et le Premier Consul en éprouva contre quelques personnages des ressentiments, qu'il eut le bon esprit de dissimuler, et même d'oublier entièrement à l'égard de tous ceux qu'on lui avait signalés, un seul excepté, l'illustre Carnot. Le Premier Consul d'ailleurs, tout entier à la joie de ses succès, ne voulut pas que, dans ce moment, le plus léger nuage vînt troubler la félicité publique. Il accueillit tout le monde parfaitement, et fut accueilli avec transport, surtout par ceux qui avaient des reproches à se faire. Le

peuple de Paris, apprenant son retour, accourut sous les fenêtres des Tuileries, et remplit, pendant la journée entière, les cours et le jardin du palais. Le Premier Consul fut plusieurs fois obligé de se montrer à la foule. Le soir, la ville de Paris fut spontanément illuminée. On fêtait avec empressement une victoire miraculeuse, présage certain d'une paix ardemment désirée. Cette journée toucha si profondément celui qui était l'objet de ces hommages, que, vingt ans plus tard, seul, exilé, prisonnier au milieu de la solitude de l'Océan Atlantique, il la comptait, en recueillant ses souvenirs, parmi les plus belles de sa vie.

Le lendemain, les corps de l'État se rendirent auprès de lui, et donnèrent le premier exemple de ces félicitations, dont on a vu depuis se renouveler tant de fois, et sous tous les règnes, le fastidieux spectacle. Ce spectacle était nouveau alors, et parfaitement motivé. On vit donc paraître aux Tuileries le Sénat, le Corps Législatif, le Tribunat, les grands tribunaux, la préfecture de la Seine, les autorités civiles et militaires, les directeurs de la Banque de France, enfin l'Institut et les sociétés savantes. Ces grands corps accouraient pour complimenter le vainqueur de Marengo, et lui parlaient comme on parlait jadis, comme on a parlé depuis aux rois. Mais il faut dire que le langage, quoique uniformément louangeur, était dicté par un sincère enthousiasme. En effet, la face des choses changée en quelques mois, la sécurité succédant à un trouble profond, une victoire inouïe replaçant la France à la tête des puissances de l'Europe, la certitude d'une paix prochaine faisant cesser les anxiétés d'une guerre générale, la prospérité enfin s'annonçant déjà de toutes parts, comment de si grands résultats, sitôt réalisés, n'auraient-ils pas transporté les esprits! Le président du Sénat terminait comme il suit son allocution, qui peut donner une idée de toutes les autres :

"Nous nous plaisons à reconnaître que la patrie vous doit son salut, que la République vous devra son affermissement, et le peuple une prospérité, que vous aurez fait succéder en un jour à dix années de la plus orageuse des révolutions."

1800–1805.

La victoire de Marengo fut suivie, le 3 décembre 1800, de celle de Hohenlinden que Moreau remporta en Bavière sur les Autrichiens, et la paix de Lunéville fut signée avec l'Autriche en février 1801. C'était une paix aussi glorieuse que celle de Campo-Formio, et elle prépara le traité d'Amiens avec l'Angleterre en mars 1802. "Toutes les acquisitions continentales de la France, toutes les républiques fondées par ses armes étaient reconnues. L'Angleterre restituait les colonies françaises, rendait Malte aux chevaliers de Saint-Jean, le Cap aux Hollandais, elle ne gardait que l'île espagnole de la Trinité et Ceylon."

Après la paix d'Amiens le Premier Consul s'occupa avec activité de l'administration du gouvernement. Il signa le Concordat avec le pape et rouvrit les églises le 18 avril 1802. La prospérité de la France était très grande, quand eut lieu, en mai 1803, la rupture de la paix d'Amiens. L'Angleterre n'avait pas restitué Malte et avait été irritée par l'expédition des Français à Saint-Domingue, où Toussaint Louverture fut pris et envoyé en France, et aussi par l'accroissement de l'influence française en Italie et en Allemagne. La rupture de la paix d'Amiens amena la vente de la Louisiane aux États-Unis, parce que Bonaparte ne pouvait espérer défendre contre les Anglais cette belle colonie qu'il venait de reprendre aux Espagnols.

Il y eut plusieurs conspirations contre le Premier Consul, dans lesquelles furent impliqués Pichegru et Moreau. Le vainqueur de la Hollande s'étrangla dans son cachot, et

Moreau fut condamné à deux ans de prison. Il fut gracié et passa aux États-Unis. Georges Cadoudal fut exécuté, et Bonaparte pour jeter la terreur parmi les royalistes, commit un acte impolitique et cruel. Il fit enlever du grand-duché de Bade, le duc d'Enghien, le petit-fils du prince de Condé, le fit conduire à Vincennes, juger et fusiller la même nuit (20 mars 1804). Peu après cet événement le Premier Consul fut proclamé empereur par le Sénat, le 18 mai 1804, et les suffrages du peuple ratifièrent ce titre. Déjà Bonaparte était consul à vie depuis 1802.

Napoléon fut couronné par le pape Pie VII le 2 décembre 1804, ou plutôt le pape assista au couronnement, car l'empereur saisit la couronne des mains du pontife et la plaça lui-même sur sa tête. Il prit ensuite le titre de roi d'Italie, et, en paix avec le continent, il résolut d'envahir l'Angleterre. Il fit d'immenses préparatifs à Boulogne, mais ne put traverser le détroit, grâce à l'incapacité de l'amiral Villeveuve, dont la flotte devait bientôt être détruite à Trafalgar, et grâce à une nouvelle coalition sur le continent. Napoléon quitta Boulogne et marcha contre les Autrichiens. Il détruisit à Ulm l'armée de Mack, et le 2 décembre 1805, vainquit à Austerlitz les Russes et les Autrichiens.

AUSTERLITZ.

(THIERS, *Histoire du Consulat et de l'Empire.*)

NAPOLÉON, avec ce tact militaire qu'il avait reçu de la nature, et qu'il avait tant perfectionné par l'expérience, avait adopté, entre toutes les positions qu'il aurait pu prendre autour de Brünn, celle qui devait lui assurer les plus grands résultats, dans l'hypothèse où il serait attaqué, hypothèse qui était devenue une certitude.

Les montagnes de la Moravie, qui lient les montagnes de la Bohême à celle de la Hongrie, vont s'abaissant succes-

sivement vers le Danube, à tel point que près de ce fleuve la Moravie n'offre plus qu'une large plaine. Aux environs de Brünn, capitale de la province, ces montagnes n'ont que la hauteur de fortes collines, et sont couvertes de sombres sapins. Leurs eaux, retenues par le défaut d'écoulement, forment de nombreux étangs, et se jettent par divers affluents dans la Morava (ou March), et par la Morava dans le Danube.

Ces caractères se trouvent tous réunis dans la position entre Brünn et Austerlitz, que Napoléon a rendue à jamais célèbre. La grande route de Moravie, en se dirigeant de Vienne à Brünn, s'élève en ligne droite vers le nord, puis, pour aller de Brünn à Olmütz, se rabat brusquement à droite, c'est-à-dire à l'est, décrivant ainsi un angle droit avec sa première direction. C'est dans cet angle que se trouve la position indiquée. Elle commence à gauche, vers la route d'Olmütz, à des hauteurs hérissées de sapins ; elle se prolonge ensuite à droite, en obliquant vers la route de Vienne, et, après s'être abaissée peu à peu, elle se termine à des étangs remplis d'eaux profondes en hiver. Le long de cette position, et en avant, coule un ruisseau, qui n'a aucun nom connu en géographie, mais qui, dans une partie de son cours, est appelé Goldbach par les gens du pays. Il traverse les petits villages de Girzikowitz, Puntowitz, Kobelnitz, Sokolnitz et Telnitz, et tantôt formant des marécages, tantôt encaissé dans des canaux, s'en va finir dans les étangs dont nous venons de parler, et qu'on appelle étangs de Satschan et de Menitz.

Concentré avec toutes ses forces sur ce terrain, appuyé d'un côté aux collines boisées de la Moravie, et particulièrement à un mamelon arrondi que les soldats d'Égypte avaient nommé le Santon, s'appuyant de l'autre aux étangs de Satschan et de Menitz, couvrant ainsi par sa gauche la route d'Olmütz, par sa droite la route de Vienne, Napoléon

était en mesure de recevoir avec avantage une bataille défensive. Cependant il ne voulait pas se borner à se défendre, car il avait l'habitude de prétendre à de plus grands résultats. Il avait pénétré, comme s'il les avait lus, les projets longuement rédigés du général Weirother. Les Austro-Russes, n'ayant aucune chance de lui enlever le point d'appui qu'il trouvait à gauche dans de hautes collines boisées, devaient être tentés de tourner sa droite, qui ne joignait pas exactement les étangs, et de lui enlever la route de Vienne. Il y avait là de quoi les séduire, car, cette route perdue, Napoléon ne conservait d'autre ressource que celle de se retirer en Bohême. Le reste de ses forces, aventuré du côté de Vienne, était réduit à remonter isolément la vallée du Danube. L'armée française, ainsi fractionnée, se voyait condamnée à une retraite excentrique, périlleuse, désastreuse même, si elle rencontrait les Prussiens sur son chemin.

Napoléon comprit bien que tel devait être le plan de l'ennemi. Aussi, après avoir concentré son armée vers sa gauche et les hauteurs, laissa-t-il vers sa droite, c'est-à-dire vers Sokolnitz, Telnitz et les étangs, un espace qui fut à peine gardé. Il invitait ainsi les Russes à abonder dans leurs idées. Mais ce n'était pas là précisément qu'il leur préparait le coup mortel. En face de lui, le sol offrait un accident dont il espérait tirer un parti décisif.

Au delà du ruisseau qui parcourait le front de notre position, le terrain présentait d'abord, vis-à-vis de notre gauche, une plaine légèrement onduleuse, que traversait la route d'Olmütz, puis, vis-à-vis de notre centre, il s'élevait successivement, et allait former en face de notre droite un plateau, appelé plateau de Pratzen, du nom d'un village qui se trouve situé à mi-côte, dans le creux d'un ravin. Ce plateau se terminait à droite en pentes rapides vers les étangs, et sur le revers il s'abaissait doucement du côté

d'Austerlitz, dont le château se montrait à quelque distance.

On apercevait là des forces considérables. La nuit, on voyait briller une multitude de feux; le jour, on découvrait un grand mouvement d'hommes et de chevaux. Napoléon ne douta plus, à cet aspect, des projets des Austro-Russes. Ils voulaient, évidemment, descendre de la position qu'ils occupaient, et, traversant le ruisseau de Goldbach, entre les étangs et notre droite, nous séparer de la route de Vienne. Mais, pour ce cas, il était résolu à prendre l'offensive à son tour, à franchir le ruisseau par les villages de Girzikowitz et de Puntowitz, à gravir le plateau de Pratzen pendant que les Russes le quitteraient, et à s'en emparer lui-même. S'il réussissait, l'armée ennemie était coupée en deux, une partie était rejetée à gauche dans la plaine traversée par la route d'Olmütz, une partie à droite dans les étangs. La bataille ne pouvait manquer dès lors d'être désastreuse pour les Austro-Russes. Mais pour cela il fallait qu'ils ne commissent pas la faute à demi. L'attitude prudente, timide même de Napoléon, excitant leur folle confiance, devait les engager à commettre cette faute tout entière.

Napoléon arrêta ses dispositions d'après ces idées. S'attendant depuis deux jours à être attaqué il avait ordonné à Bernadotte de quitter Iglau sur la frontière de la Bohême, d'y laisser la division bavaroise qu'il avait emmenée avec lui, et de se diriger à marches forcées sur Brünn. Il avait ordonné au maréchal Davout de porter la division Friant, et, s'il était possible, la division Gudin, vers l'abbaye de Gross-Raigern, placée sur la route de Vienne à Brünn, à la hauteur des étangs. En conséquence de ces ordres, Bernadotte s'était mis en marche, et était arrivé dans la journée du 1er décembre. Le général Friant, seul averti à temps, parce que le général Gudin se trouvait plus loin vers Péters-

bourg, était parti sur le champ, et, en quarante-huit heures, avait parcouru les trente-six lieues qui séparent Vienne de Gross-Raigern. Les soldats tombaient quelquefois sur la route, épuisés de fatigue ; mais au moindre bruit, croyant entendre le canon, ils se relevaient avec ardeur, pour accourir au soutien de leurs camarades engagés, disait-on, dans une bataille sanglante. Le 1er décembre au soir, ils bivouaquaient, par un froid rigoureux, à Gross-Raigern, à une lieue et demie du champ de bataille. Jamais troupe à pied n'a exécuté une marche aussi étonnante, car c'est une marche de dix-huit lieues par journée, pendant deux jours de suite.

Le 1er décembre, Napoléon, renforcé du corps de Bernadotte et de la division de Friant, pouvait compter 65 ou 70 mille hommes présents sous les armes, contre 90 mille hommes, Russes et Autrichiens, présents aussi sous les armes.

A sa gauche il plaça Lannes, dans le corps duquel la division Caffarelli remplaçait la division Gazan. Lannes, avec les deux divisions Suchet et Caffarelli, devait occuper la route d'Olmütz, et combattre dans la plaine ondulée qui s'étend sur l'un et l'autre côté de la chaussée. Napoléon lui donna en outre la cavalerie de Murat, comprenant les cuirassiers des généraux d'Hautpoul et Nansouty, les dragons des généraux Walther et Baumont, les chasseurs des généraux Milhaud et Kellermann. La forme plane du terrain lui faisait prévoir en cet endroit un vaste engagement de cavalerie. Sur le mamelon ou Santon qui domine cette partie du terrain, et que surmonte une chapelle dite de Bosenitz, il établit le 17e léger, commandé par le général Claparède, avec 18 pièces de canon, et lui fit prêter serment de défendre cette position jusqu'à la mort. Ce mamelon était en effet, le point d'appui de la gauche.

Au centre, derrière le ruisseau de Goldbach, il rangea les

divisions Vandamme et Saint-Hilaire, qui appartenaient au corps du maréchal Soult. Il les destinait à franchir ce ruisseau par les villages de Girzikowitz et de Puntowitz, et à s'emparer du plateau de Pratzen, quand le moment en serait venu. Un peu plus loin, derrière le marécage de Kobelnitz et le château de Sokolnitz, il plaça la troisième division du maréchal Soult, celle du général Legrand. Il la renforça de deux bataillons de tirailleurs, connus sous le nom de chasseurs du Pô et de chasseurs corses, et d'un détachement de cavalerie légère sous le général Margaron. Cette division ne dut avoir que le 3e de ligne et les chasseurs corses à Telnitz, point le plus rapproché des étangs, là même où Napoléon souhaitait attirer les Russes. Fort en arrière, à une lieue et demie, se trouvait la division Friant, à Gross-Raigern.

Ayant dix divisions d'infanterie, Napoléon n'en présenta donc que six en ligne. Derrière les maréchaux Lannes et Soult, il garda en réserve les grenadiers Oudinot, séparés pour cette fois du corps de Lannes, le corps de Bernadotte, composé des divisions Drouet et Rivaud, et enfin la garde impériale. Il conservait ainsi sous sa main une masse de 25 mille hommes, pour la porter partout où besoin serait, et particulièrement sur les hauteurs de Pratzen, afin d'enlever ces hauteurs à tout prix, si les Russes ne les avaient pas assez dégarnies. Il bivouaqua lui-même au milieu de cette réserve.

Ces dispositions terminées, il poussa la confiance jusqu'à les annoncer à son armée, dans une proclamation, toute pleine de la grandeur des événements qui se préparaient. La voici telle qu'elle fut lue aux troupes, dans la soirée qui précéda la bataille.

SOLDATS,

L'armée russe se présente devant vous pour venger l'armée autrichienne d'Ulm. Ce sont ces mêmes bataillons que vous avez

battus à Hollabrunn, et que depuis vous avez constamment poursuivis jusqu'ici.

Les positions que nous occupons sont formidables ; et, pendant qu'ils marcheront pour tourner ma droite, ils me présenteront le flanc.

Soldats, je dirigerai moi-même vos bataillons. Je me tiendrai loin du feu, si, avec votre bravoure accoutumée, vous portez le désordre et la confusion dans les rangs ennemis. Mais, si la victoire était un moment incertaine, vous verriez votre Empereur s'exposer aux premiers coups ; car la victoire ne saurait hésiter, dans cette journée surtout où il s'agit de l'honneur de l'infanterie française, qui importe tant à l'honneur de toute la nation.

Que, sous prétexte d'emmener les blessés on ne dégarnisse pas les rangs, et que chacun soit bien pénétré de cette pensée, qu'il faut vaincre ces stipendiés de l'Angleterre, qui sont animés d'une si grande haine contre notre nation.

Cette victoire finira la campagne, et nous pourrons reprendre nos quartiers d'hiver, où nous serons joints par les nouvelles armées qui se forment en France, et alors la paix que je ferai sera digne de mon peuple, de vous et de moi.

NAPOLÉON.

Dans cette même journée, il reçut M. de Haugwitz arrivé enfin au quartier-général français, entrevit dans sa conversation caressante toute la fausseté de la cour de Prusse, et sentit plus que jamais le besoin de remporter une victoire éclatante. Il accueillit très gracieusement l'envoyé prussien, lui dit qu'il allait se battre le lendemain, qu'il le reverrait après s'il n'était pas emporté par un boulet de canon, et qu'alors il serait temps de s'entendre avec le cabinet de Berlin. Il l'invita à partir dans la nuit même pour Vienne, et il l'adressa à M. de Talleyrand, en ayant soin de le faire conduire à travers le champ de bataille d'Hollabrunn, qui présentait un spectacle horrible. — Il est bon, écrivait-il à M. de Talleyrand, que ce Prussien apprenne par ses yeux de quelle manière nous faisons la guerre.

Après avoir passé la soirée au bivouac avec ses maréchaux, il voulut visiter ses soldats, et juger par lui-même de leur disposition morale. C'était le 1er décembre au soir, veille de l'anniversaire du couronnement. La rencontre de ces dates était singulière, et Napoléon ne l'avait pas recherchée, car il recevait la bataille, et ne l'offrait pas. La nuit était froide et sombre.

Les premiers soldats qui l'aperçurent, voulant éclairer ses pas, ramassèrent la paille de leur bivouac, et en formèrent des torches enflammées, qu'ils placèrent au bout de leurs fusils. En quelques minutes, cet exemple fut imité par toute l'armée, et sur le vaste front de notre position, on vit briller cette illumination singulière. Les soldats suivaient les pas de Napoléon aux cris de *Vive l'Empereur!* lui promettant de se montrer le lendemain digne de lui et d'eux-mêmes. L'enthousiasme était dans tous les rangs. On allait comme il faut aller au danger, le cœur rempli de contentement et de confiance.

Napoléon se retira pour obliger ses soldats à prendre quelque repos, et attendit, sous sa tente, l'aurore d'une journée qui devait être l'une des plus grandes de sa vie, l'une des plus grandes de l'histoire.

Ces feux, ces cris avaient été facilement distingués des hauteurs qu'occupait l'armée russe, et y avaient produit, chez un petit nombre d'officiers sages, un sinistre pressentiment. Ils se demandaient si c'était là le signe d'une armée abattue et en retraite.

Pendant ce temps, les chefs de corps russes, réunis chez le général Kutusof, dans le village de Kreznowitz, recevaient leurs instructions pour le lendemain. Le vieux Kutusof sommeillait profondément, et le général Weirother, ayant étendu une carte du pays sous les yeux de ceux qui l'écoutaient, lisait avec emphase un mémoire contenant tout le plan de la bataille. Nous l'avons presque fait connaître

d'avance en rapportant les dispositions de Napoléon. La droite des Russes sous le prince Bagration, faisant face à notre gauche, devait s'avancer contre Lannes des deux côtés de la route d'Olmütz, nous enlever le Santon, et marcher directement sur Brünn. La cavalerie, réunie en une seule masse entre le corps de Bagration et le centre de l'armée russe, devait occuper la plaine même où Napoléon avait placé Murat, et lier la gauche des Russes avec leur centre. Le gros de l'armée, composé de quatre colonnes commandées par les généraux Doctorof, Langeron, Pribyschewki, Kollowrath, établi dans le moment sur les hauteurs de Pratzen, devait en descendre, traverser le ruisseau marécageux dont il a déjà été parlé, prendre Telnitz, Sokolnitz et Kobelnitz, tourner la droite des Français et s'avancer sur leurs derrières pour leur enlever la route de Vienne. Le rendez-vous de tous ces corps était fixé sous les murs de Brünn. L'archiduc Constantin avec la garde russe, forte de 9 à 10 mille hommes, devait partir d'Austerlitz à la pointe du jour, pour venir se placer en réserve derrière le centre de l'armée combinée.

Lorsque le général Weirother eut achevé sa lecture, en présence des commandants des corps russes, dont un seul était attentif, c'était le général Doctorof, et un seul enclin à contredire, c'était le général Langeron, émigré français qui servait contre sa patrie, qui était frondeur et bon officier, demanda au général Weirother s'il croyait que tout se passerait comme il l'écrivait, et se montra quant à lui fort disposé à en douter. Le général Weirother ne voulut jamais admettre une autre idée que celle qui était répandue dans l'état-major russe, c'est que Napoléon se retirerait, et que les instructions pour ce cas étaient excellentes. Mais le général Kutusof mit un terme à toute discussion, en renvoyant les commandants à leurs quartiers, et en ordonnant que copie de ces instructions leur fût expédiée à tous. Ce chef

expérimenté savait ce qu'il fallait penser de cette manière de concevoir et d'ordonner le plan des batailles, et pourtant il laissait faire, quoique ce fût sous son nom qu'on agît de la sorte.

Dès quatre heures du matin, Napoléon avait quitté sa tente, pour juger par ses propres yeux si les Russes commettaient la faute à laquelle il les avait si adroitement encouragés. Il descendit jusqu'au village de Puntowitz, situé au bord du ruisseau qui séparait les deux armées, et aperçut les feux presque éteints des Russes sur les hauteurs de Pratzen. Un bruit très sensible de canons et de chevaux indiquait une marche de gauche à droite, vers les étangs, là même où il souhaitait que les Russes marchassent. Sa joie fut vive en trouvant sa prévoyance si bien justifiée ; il revint se placer sur le terrain élevé où il avait bivouaqué, et d'où il embrassait toute l'étendue de ce champ de bataille. Ses maréchaux étaient à cheval à côté de lui. Le jour commençait à luire. Un brouillard d'hiver couvrait au loin la campagne, et ne laissait apercevoir que les parties les plus saillantes du terrain, lesquelles apparaissaient sur ce brouillard comme des îles sur une mer. Les divers corps de l'armée française étaient en mouvement, et descendaient de la position qu'ils avaient occupée pendant la nuit, pour traverser le ruisseau qui les séparait des Russes. Mais ils s'arrêtaient dans les fonds, où ils étaient cachés par la brume et retenus par les ordres de l'Empereur, jusqu'au moment opportun pour l'attaque.

Déjà un feu très vif se faisait entendre à l'extrémité de la ligne vers les étangs. Le mouvement des Russes contre notre droite se prononçait. Le maréchal Davout était parti en toute hâte pour diriger la division Friant de Gross-Raigern sur Telnitz, et appuyer le 3^{e} de ligne et les chasseurs corses, qui allaient avoir sur les bras une portion considérable de l'armée ennemie. Les maréchaux Lannes, Murat,

Soult, avec leurs aides-de-camp, entouraient l'Empereur, attendant l'ordre de commencer le combat au centre et à la gauche. Napoléon modérait leur ardeur, voulant laisser achever la faute que commettaient les Russes sur notre droite, de manière qu'ils ne pussent plus revenir de ces bas-fonds dans lesquels on les voyait s'engager. Enfin le soleil parut, et, dissipant les brouillards, inonda de clarté ce vaste champ de bataille. C'était le soleil d'Austerlitz, soleil dont le souvenir retracé tant de fois à la génération présente, ne sera sans doute jamais oublié des générations futures. Les hauteurs de Pratzen se dégarnissaient de troupes. Les Russes, exécutant le plan convenu, étaient descendus dans le lit du Goldbach, pour s'emparer des villages de Telnitz et de Sokolnitz, situés le long de ce ruisseau. Napoléon alors donna le signal de l'attaque, et ses maréchaux partirent au galop pour aller se placer à la tête de leurs divers corps d'armée.

Les trois colonnes russes, chargées d'attaquer Telnitz et Sokolnitz, s'étaient ébranlées dès sept heures du matin. Elles étaient sous les ordres des généraux Doctorof, Langeron et Pribyschewski, et sous le commandement supérieur du général Buxhoewden, officier médiocre et inactif, tout enorgueilli d'une faveur qu'il devait à un mariage de cour, commandant aussi peu la gauche de l'armée russe, que le général en chef Kutusof en commandait l'ensemble. Il marchait de sa personne avec la colonne du général Doctorof, formant l'extrémité de la ligne russe, et appelée à combattre la première. Il ne se souciait nullement des autres colonnes, et du concert à mettre dans leurs divers mouvements ; ce qui était fort heureux pour nous, car si elles avaient agi ensemble, et assailli en masse Telnitz et Sokolnitz, la division Friant n'étant point encore arrivée sur ce point, elles auraient pu gagner du terrain sur notre droite, beaucoup plus qu'il n'était utile de leur en livrer.

La colonne Doctorof avait bivouaqué comme les autres sur la hauteur de Pratzen. Au pied de cette hauteur, dans le bas-fond qui la séparait de notre droite, se trouvait un village appelé Augezd, et dans ce village une avant-garde sous les ordres du général Kienmayer, composée de cinq bataillons et de quatorze escadrons autrichiens. Cette avant-garde devait balayer la plaine entre Augezd et Telnitz, pendant que la colonne Doctorof descendrait des hauteurs. Les Autrichiens, jaloux de montrer aux Russes qu'ils se battaient aussi bien qu'eux, abordèrent le village de Telnitz avec beaucoup de résolution. Il fallait franchir à la fois le ruisseau, coulant ici dans des fossés, puis une hauteur couverte de vignes et de maisons. Nous avions en cet endroit, outre le 3e de ligne, le bataillon des chasseurs corses, embusqué derrière les accidents du terrain. Ces adroits tirailleurs, ajustant avec sang-froid les hussards qu'on avait envoyés en avant, en abattirent un grand nombre. Ils accueillirent de la même manière le régiment de Szeckler (infanterie), et en une demi-heure couchèrent à terre une partie de ce régiment. Les Autrichiens, fatigués de ce combat meurtrier et sans résultat, assaillirent en masse le village de Telnitz avec leurs cinq bataillons réunis, mais ne réussirent pas à y pénétrer, grâce à la fermeté du 3e de ligne, qui les reçut avec la vigueur d'une troupe éprouvée. Tandis que l'avant-garde de Kienmayer s'épuisait ainsi en efforts impuissants, la colonne Doctorof, forte de vingt-quatre bataillons, conduite par le général Buxhoewden, parut, après s'être fait attendre plus d'une heure, et vint aider les Autrichiens à s'emparer de Telnitz, que le 3e de ligne ne suffisait plus à défendre. Le lit du ruisseau fut franchi, et le général Kienmayer lança ses quatorze escadrons dans la plaine au delà de Telnitz, contre la cavalerie légère du général Margaron. Celle-ci soutint bravement plusieurs charges, et ne put tenir cependant contre une telle

masse de cavalerie. La division Friant conduite par le maréchal Davout, n'étant pas encore arrivée de Gross-Raigern, notre droite se trouva entièrement débordée. Mais le général Buxhoewden, après s'être longtemps fait attendre, fut obligé d'attendre à son tour la seconde colonne, que commandait le général Langeron. Cette dernière avait été retenue par un accident singulier. La masse de la cavalerie, destinée à occuper la plaine qui était à la droite des Russes et à la gauche des Français, avait mal compris l'ordre qui lui prescrivait de prendre cette position ; elle était venue s'établir à Pratzen même, au milieu des bivouacs de la colonne Langeron. Ayant reconnu son erreur, la cavalerie, pour se rendre à sa véritable place, avait coupé et retardé longtemps les colonnes de Langeron et de Pribyschewski. Le général Langeron arrivé enfin devant Sokolnitz, en entreprit l'attaque. Mais pendant ce temps le général Friant était accouru en toute hâte avec sa division, composée de cinq régiments d'infanterie, et six régiments de dragons. Le 1er régiment de dragons attaché pour cette journée à la division Bourcier, fut dirigé au grand trot sur Telnitz. Déjà les Austro-Russes, victorieux sur ce point, commençaient à dépasser le Goldbach, et à déborder le 3e de ligne, ainsi que la cavalerie légère de Margaron. Les dragons du 1er régiment, en approchant de l'ennemi, se mirent au galop, et rejetèrent dans Telnitz tout ce qui avait essayé de déboucher. Les généraux Friant et Heudelet, arrivant avec la première brigade, composée du 108e de ligne et des voltigeurs du 15e léger, entrèrent dans Telnitz baïonnette baissée, en chassèrent les Autrichiens et les Russes, les poussèrent pêle-mêle au delà des fossés qui forment le lit du Goldbach, et restèrent maîtres du terrain, après l'avoir couvert de morts et de blessés. Malheureusement le brouillard, quoique dissipé presque partout, régnait encore dans les bas-fonds. Il enveloppait Telnitz, où l'on

se trouvait dans une sorte de nuage. Le 26e léger, de la division Legrand, venu au secours du 3e de ligne, apercevant confusément des masses de troupes au delà du ruisseau, sans distinguer la couleur de leur uniforme, fit feu sur le 108e, en croyant tirer sur l'ennemi. Cette attaque inattendue ébranla le 108e, qui se replia dans la crainte d'être tourné. Profitant de cette circonstance, les Russes et les Autrichiens, forts en ce point de vingt-neuf bataillons, reprirent l'offensive, et repoussèrent de Telnitz la brigade Heudelet, pendant que le général Langeron abordant avec douze bataillons russes le village de Sokolnitz, situé sur le Goldbach un peu au-dessus de Telnitz, avait réussi à y pénétrer. Les deux colonnes ennemies de Doctorof et de Langeron commencèrent alors à déboucher l'une de Telnitz, l'autre de Sokolnitz. Dans ce même temps la colonne du général Pribyschewski avait attaqué et pris le château de Sokolnitz, placé au-dessus du village du même nom. A cet aspect, le général Friant, qui, dans cette journée comme en tant d'autres, se conduisit en héros, lance le général Bourcier avec ses six régiments de dragons sur la colonne de Doctorof, à l'instant où celle-ci se déployait au delà de Telnitz. Les Russes présentent leurs baïonnettes à nos dragons, mais les charges de nos cavaliers, répétées à outrance, les empêchent de s'étendre, et soutiennent la brigade Heudelet qui leur est opposée. Le général Friant se met à la tête de la brigade Lochet, composée du 48e et du 111e de ligne, et fond sur la colonne Langeron, qui dépassait déjà le village de Sokolnitz, l'y ramène, y entre à sa suite, l'en expulse, et le jette au delà du Goldbach. Sokolnitz occupé, le général Friant en commet la garde au 48e et marche avec sa troisième brigade, celle de Kister, composée du 33e et du 15e léger, pour disputer à la colonne de Pribyschewski le château de Sokolnitz. Il réussit encore à refouler celle-ci. Mais tandis qu'il est aux prises avec les

troupes de Pribyschewski, devant le château de Sokolnitz, la colonne de Langeron, réattaquant le village dépendant de ce château, est près d'accabler le 48e, qui, retiré dans les maisons du village, se défend avec une admirable vaillance. Le général Friant y revient, et dégage le 48e. Ce brave général et son illustre chef, le maréchal Davout, courant sans cesse d'un point à l'autre, sur cette ligne de Goldbach si vivement disputée, se battent avec 7 à 8 mille fantassins et 2,800 chevaux contre 35 mille Russes. En effet la division Friant, par la marche de trente-six lieues qu'elle avait exécutée, était réduite à 6 mille hommes au plus, et avec le 3e de ligne ne faisait pas plus de 7 à 8 mille hommes. Mais les hommes restés en arrière, arrivant à chaque instant au bruit du canon, remplissaient successivement les vides que le feu de l'ennemi opérait dans ses rangs.

Pendant ce combat acharné vers notre droite, le maréchal Soult au centre avait assailli la position de laquelle dépendait le sort de la bataille. Au signal donné par Napoléon, les deux divisions Vandamme et Saint-Hilaire, formées en colonnes serrées, avaient franchi d'un pas rapide les pentes du plateau de Pratzen. La division Vandamme avait pris à gauche, celle de Saint-Hilaire à droite du village de Pratzen, qui est profondément encaissé dans un ravin aboutissant au ruisseau de Goldbach, près de Puntowitz. Tandis que les Français se portaient en avant, le centre de l'armée ennemie, composé de l'infanterie autrichienne de Kollowrath et de l'infanterie russe de Miloradovich, fort de vingt-sept bataillons, commandé directement par le général Kutusof et les deux empereurs, était venu se déployer sur le plateau de Pratzen, pour y prendre la place des trois colonnes de Buxhoewden, descendues dans les bas-fonds. Nos soldats, sans répondre à la fusillade qu'ils essuyaient, continuaient à gravir la hauteur, surprenant par leur allure vive et résolue les généraux ennemis qui s'attendaient à les trouver en retraite.

Arrivés au village de Pratzen, ils le franchissent sans s'y arrêter. Le général Morand passe outre à la tête du 10e léger, et va se former sur le plateau. Le général Thiébault le suit avec sa brigade, composée du 14e et du 36e de ligne, et tandis qu'il s'avance reçoit tout à coup, par derrière, une décharge de mousqueterie, qui partait de deux bataillons russes cachés dans le ravin, au fond duquel le village de Pratzen est situé. Le général Thiébault fait alors une halte d'un instant, rend à bout portant le feu qu'il a reçu et entre dans le village avec l'un de ses bataillons. Il disperse ou prend les Russes qui l'occupaient ; puis il revient pour soutenir le général Morand, déployé sur le plateau. De son côté, la brigade Varé, la seconde de la division Saint-Hilaire, passant à la gauche du village, était venue se ranger en face de l'ennemi, tandis que Vandamme, avec toute sa division, s'étendant plus à gauche encore, prenait position près d'un petit mamelon appelé Stari-Winobradi, qui domine le plateau de Pratzen. Les Russes avaient établi sur ce mamelon cinq bataillons et une nombreuse artillerie.

L'infanterie autrichienne de Kollowrath et l'infanterie russe de Miloradovich étaient disposées sur deux lignes. Le maréchal Soult, sans perdre de temps, porte en avant les divisions Saint-Hilaire et Vandamme. Le général Thiébault, formant avec sa brigade la droite de la division Saint-Hilaire, avait une batterie de douze pièces. Il les fait charger à boulet et mitraille, et commence un feu meurtrier sur l'infanterie qui lui était opposée. Ce feu, dirigé avec justesse et vivacité, répand bientôt le désordre dans les rangs autrichiens, qui d'abord rétrogradent, puis se jettent confusément sur le revers du plateau. Vandamme aborde aussitôt l'ennemi rangé devant lui. Sa brave infanterie s'avance avec sang-froid, s'arrête, exécute plusieurs décharges meurtrières, et marche sur les Russes à la baïonnette. Elle renverse leur première ligne sur la seconde, et

les oblige à fuir l'une et l'autre sur le revers du plateau de Pratzen en abandonnant leur artillerie. Dans ce mouvement, Vandamme avait laissé sur sa gauche le mamelon de Stari-Winobradi, défendu par plusieurs bataillons russes et tout hérissé d'artillerie. Il y revient, et le faisant tourner par le général Schiner avec le 24e léger, il y monte lui-même avec le 4e de ligne. Malgré un feu plongeant, il gravit le mamelon, culbute les Russes qui le gardaient, et s'empare de leurs canons.

Ainsi, en moins d'une heure, les deux divisions du corps du maréchal Soult s'étaient rendues maîtresses du plateau de Pratzen, et poursuivaient les Russes et les Autrichiens jetés pêle-mêle sur les pentes de ce plateau, qui s'incline vers le château d'Austerlitz.

Les deux empereurs d'Autriche et de Russie, témoins de cette action rapide, s'efforçaient en vain d'arrêter leurs soldats. Ils étaient peu écoutés au milieu de cette confusion, et Alexandre pouvait déjà s'apercevoir que la présence d'un souverain ne saurait valoir en pareille circonstance celle d'un bon général. Miloradovich, toujours brillant au feu, parcourait à cheval ce champ de bataille labouré par les boulets, et tâchait de ramener les fuyards. Le général Kutusof, blessé d'une balle à la joue, voyait se réaliser le désastre qu'il avait prévu, et qu'il n'avait pas eu la fermeté d'empêcher. Il s'était hâté d'appeler à lui la garde impériale russe, qui avait bivouaqué en avant d'Austerlitz, afin de rallier derrière elle son centre en déroute. Si ce chef de l'armée austro-russe, dont le mérite se réduisait à beaucoup de finesse cachée sous beaucoup d'indolence, avait été capable de résolutions justes et promptes, c'était le cas de courir vers sa gauche engagée dans ce moment avec notre droite, de tirer les trois colonnes de Buxhoewden des bas-fonds dans lesquels on les avait engouffrées, de les ramener sur le plateau de Pratzen, et avec cinquante mille

hommes réunis de tenter un effort décisif pour reprendre une position sans laquelle son armée allait être coupée en deux. Quand même il n'aurait pas réussi, il se serait au moins retiré en ordre sur Austerlitz par un chemin sûr, et n'aurait pas laissé sa gauche adossée à un abîme. Mais, se contentant de parer au mal dont il était le témoin oculaire, il se bornait à rallier son centre sur la garde impériale russe, forte de neuf à dix mille hommes, tandis que Napoléon, au contraire, les yeux toujours fixés sur le plateau de Pratzen, amenait au soutien du maréchal Soult, déjà victorieux, le corps de Bernadotte, la garde et les grenadiers Oudinot, c'est-à-dire vingt-cinq mille hommes d'élite.

Pendant que notre droite disputait ainsi la ligne du Goldbach aux Russes, et que notre centre leur enlevait le plateau de Pratzen, Lannes et Murat, à notre gauche, étaient aux prises avec le prince Bagration et avec toute la cavalerie des Austro-Russes.

Lannes avec les divisions Suchet et Caffarelli, déployées sur les deux côtés de la route d'Olmütz, devait marcher directement devant lui. A gauche de la route, là même où s'élevait le Santon, le terrain se rapprochant des hauteurs boisées de la Moravie, était fort accidenté, tantôt montueux, tantôt coupé de ravins profonds. C'est là qu'était placée la division Suchet. A droite, le terrain plus uni allait se lier par des pentes assez douces au plateau de Pratzen. Caffarelli marchait de ce côté, protégé par la cavalerie de Murat contre la masse de la cavalerie austro-russe.

On s'attendait sur ce point à une sorte de bataille d'Égypte, car on voyait quatre-vingt-deux escadrons russes et autrichiens rangés sur deux lignes, et commandés par le prince Jean de Liechtenstein. Par ce motif, les divisions Suchet et Caffarelli, présentaient plusieurs bataillons déployés et derrière les intervalles de ces bataillons, d'autres bataillons en colonne serrée, pour appuyer et flanquer les premiers.

L'artillerie était répandue sur le front des deux divisions. La cavalerie légère de Kellermann ainsi que les divisions de dragons se trouvaient à droite dans la plaine, la grosse cavalerie de Nansouty et d'Hautpoul en réserve en arrière. Dans cet ordre imposant, Lannes s'ébranla dès qu'il entendit le canon de Pratzen, et traversa au pas comme il aurait pu le faire sur un champ de manœuvre, cette plaine éclairée par un beau soleil d'hiver.

Le prince Jean de Liechtenstein s'était longtemps fait attendre, par suite de la méprise qui avait exposé la cavalerie austro-russe à courir inutilement de la droite à la gauche du champ de bataille. En son absence la garde impériale d'Alexandre avait rempli le vide qu'il laissait entre le centre et la droite de l'armée combinée. Arrivé enfin, il aperçoit le mouvement du corps de Lannes et lance les uhlans du grand-duc Constantin sur la division Caffarelli. Ces hardis cavaliers se jettent sur cette division, devant laquelle Kellermann était placé avec sa brigade de cavalerie légère. Le général Kellermann, l'un de nos plus habiles officiers de cavalerie, jugeant qu'il serait culbuté sur l'infanterie française et la mettrait peut-être en désordre, s'il recevait immobile cette charge redoutable, replie ses escadrons et les faisant passer par les intervalles des bataillons de Caffarelli, s'en va les reformer à gauche, afin de saisir une occasion favorable pour charger. Les uhlans, lancés au galop, ne trouvent plus notre cavalerie légère, et rencontrent en place une ligne d'infanterie inébranlable, qui, sans même se former en carré les accueille par un feu meurtrier de mousqueterie. Quatre cents de ces cavaliers sont aussitôt couchés par terre, sur le front de la division. Le général russe Essen est atteint d'une blessure mortelle en combattant à leur tête. Les autres se répandent en désordre à droite et à gauche. Saisissant l'à-propos, Kellermann, qui avait reformé ses escadrons sur la gauche de Caffarelli, charge les

uhlans, et en sabre un grand nombre. Le prince Jean de Liechtenstein envoie une nouvelle partie de ses escadrons au secours des uhlans. Nos divisions de dragons s'ébranlent à leur tour, fondent sur la cavalerie ennemie, et pendant quelques instants on n'aperçoit plus qu'une affreuse mêlée où tout le monde combat corps à corps. Cette nuée de cavaliers se dissipe enfin, chacun rejoint sa ligne de bataille, laissant le terrain couvert de morts et de blessés, pour la plupart russes ou autrichiens. Nos deux masses d'infanterie s'avancent alors, d'un pas ferme et mesuré, sur ce terrain abandonné par la cavalerie. Les Russes leur opposent quarante bouches à feu qui vomissent une grêle de projectiles. Une décharge enlève en entier le groupe de tambours du premier régiment de Caffarelli. On répond à cette rude canonnade par le feu de toute notre artillerie. Dans ce combat à coups de canon, le général Valhubert a une cuisse fracassée par un boulet. Quelques soldats veulent l'emporter.— Restez à votre poste, leur dit-il, je saurai bien mourir tout seul. Il ne faut pas pour un homme en perdre six.— On marche ensuite sur le village de Blaziowitz, qui était à la droite de la plaine, là où le terrain commence à s'élever vers Pratzen. Ce village, comme tous ceux du pays, profondément encaissé dans un ravin, ne se faisait voir que par la flamme qui le dévorait. Un détachement de la garde impériale russe l'avait occupé le matin, en attendant la cavalerie du prince de Liechtenstein. Lannes ordonne au 13^{e} léger de s'en emparer. Le colonel Castex, qui commandait le 13^{e}, s'avance avec le premier bataillon, en colonne d'attaque, et tandis qu'il arrive sur le village, est frappé d'une balle au front. Le bataillon s'élance et se venge à coups de baïonnette de la mort de son colonel. On s'empare de Blaziowitz, et on y ramasse quelques centaines de prisonniers qui sont envoyés sur les derrières.

A l'autre aile du corps de Lannes, les Russes conduits

par le prince Bagration essayaient d'enlever la petite éminence que nos soldats appelaient le Santon. Ils étaient descendus dans un vallon qui longe le pied de cette éminence, y avaient pris le village de Bosenitz, et échangeaient inutilement leurs boulets avec la nombreuse artillerie qui garnissait la hauteur. Mais ils ne songeaient pas à braver la mousqueterie du 17e léger, trop bien établi pour qu'on osât l'aborder de si près.

Le prince Bagration avait rangé le reste de son infanterie sur la route d'Olmütz en face de la division Suchet. Forcé à rétrograder, il se retirait lentement devant le corps de Lannes, qui marchait sans précipitation, mais avec un ensemble imposant, et en gagnant toujours du terrain.

Blaziowitz pris, Lannes fait enlever Holubitz et Kruch, villages placés le long de la route d'Olmütz et parvient à joindre l'infanterie de Bagration. En ce moment il rompt la ligne formée par ses deux divisions. Il porte la division Suchet obliquement à droite. Par ce mouvement divergent, il sépare l'infanterie de Bagration de la cavalerie du prince de Liechtenstein, rejette la première à la gauche de la route d'Olmütz, la seconde à la droite vers les pentes du plateau de Pratzen.

Alors cette cavalerie veut faire une dernière tentative, et fond tout entière sur la division Caffarelli, qui la reçoit avec son aplomb ordinaire, et l'arrête par le feu de sa mousqueterie. Les nombreux escadrons de Liechtenstein, d'abord dispersés, puis ralliés par leurs officiers, sont ramenés sur nos bataillons. Par l'ordre de Lannes les cuirassiers des généraux d'Hautpoul et Nansouty, qui suivaient l'infanterie de Caffarelli défilent au grand trot derrière les rangs de cette infanterie, se forment sur sa droite, s'y déploient, et s'élancent au galop. La terre tremble sous les pieds de ces quatre mille cavaliers chargés de fer. Ils se précipitent le sabre au poing sur la masse reformée des escadrons austro-

russes, les renversent de leur choc, les dispersent, et les obligent à s'enfuir sur Austerlitz, où ils se retirent pour ne plus reparaître de la journée.

Pendant le même temps, la division Suchet avait abordé l'infanterie du prince Bagration. Après avoir dirigé sur les Russes ces feux tranquilles et sûrs que nos troupes, aussi instruites qu'aguerries, exécutaient avec une extrême précision, la division Suchet les avait joints à la baïonnette. Les Russes, cédant à l'impétuosité de nos bataillons, s'étaient retirés, mais sans se rompre et sans se rendre. Ils formaient une masse confuse, hérissée de fusils, qu'on était réduit à pousser devant soi, sans pouvoir la faire prisonnière. Lannes, débarrassé des quatre-vingt-deux escadrons du prince de Liechtenstein, s'était hâté de ramener la grosse cavalerie du général d'Hautpoul de la droite à la gauche de cette plaine, et l'avait lancée sur les Russes pour décider leur retraite. Les cuirassiers chargeant dans tous les sens ces fantassins obstinés qui se retiraient en gros pelotons, avaient obligé quelques mille d'entre eux à déposer les armes.

Ainsi, vers notre gauche, Lannes venait de livrer à lui seul une véritable bataille. Il avait fait quatre mille prisonniers. La terre était jonchée autour de lui de deux mille morts ou blessés, tant Russes qu'Autrichiens.

Mais sur le plateau de Pratzen la lutte s'était renouvelée entre le centre des ennemis et le corps du maréchal Soult, renforcé de toutes les réserves que Napoléon menait en personne. Le général Kutusof, au lieu de songer, comme nous l'avons dit, à rappeler à lui les trois colonnes de Doctorof, Langeron et Pribyschewski, engagées dans les bas-fonds, n'avait songé qu'à rallier son centre sur la garde impériale russe. La seule brigade de Kamenski du corps de Langeron, entendant sur ses derrières un feu très vif, s'était arrêtée, puis avait rétrogradé spontanément pour remonter sur le plateau de Pratzen. Le général Langeron averti était

venu se mettre à la tête de cette brigade, laissant dans Sokolnitz le reste de sa colonne.

Les Français, dans ce renouvellement du combat vers le centre, allaient se trouver aux prises avec la brigade Kamenski, avec l'infanterie de Kollowrath et de Miloradovich, avec la garde impériale russe. La brigade Thiébault, occupant l'extrême droite du corps du maréchal Soult, et séparée de la brigade Varé par le village de Pratzen, se trouvait au milieu d'une équerre de feux, car elle avait devant elle la ligne reformée des Autrichiens, et en retour sur sa droite une partie des troupes de Langeron. Cette brigade composée du 10e léger, des 14e et 36e de ligne, allait être exposée un moment au plus grave péril. Comme elle se déployait, et se formait elle-même en équerre pour faire face à l'ennemi, l'adjudant Labadie, du 36e, craignant que son bataillon, sous un feu de mousqueterie et de mitraille reçu à trente pas, ne fût ébranlé dans son mouvement, se saisit du drapeau et, se plaçant lui-même en jalon, s'écrie : — Soldats, voici votre ligne de bataille. — Le bataillon se déploie avec un parfait aplomb. Les autres l'imitent, la brigade prend position, et durant quelques instants échange à demi-portée une fusillade meurtrière. Cependant ces trois régiments auraient promptement succombé sous une masse de feux croisés, si le combat s'était prolongé. Le général Saint-Hilaire, admiré de l'armée pour sa bravoure chevaleresque, s'entretenait avec les généraux Thiébault et Morand sur le parti à prendre, lorsque le colonel Pouzet du 10e lui dit : Général, marchons en avant et à la baïonnette, ou nous sommes perdus. — Oui, en avant, répond le général Saint-Hilaire. — On croise aussitôt la baïonnette, on se jette à droite sur les Russes de Kamenski, en face sur les Autrichiens de Kollowrath, et on culbute les premiers dans les bas-fonds de Sokolnitz et de Telnitz, les seconds sur le revers du plateau de Pratzen, vers la route d'Austerlitz.

Tandis que la brigade Thiébault, livrée quelque temps à elle-même, s'en tirait avec tant de bonheur et de vaillance, la brigade Varé et la division Vandamme, placées de l'autre côte du village de Pratzen, n'avaient pas à beaucoup près autant de peine à repousser le retour offensif des Austro-Russes, et les avaient bientôt refoulés au pied du plateau qu'ils essayaient vainement de gravir. Dans l'ardeur qui entraînait nos troupes, le premier bataillon du 4e de ligne, appartenant à la division Vandamme, s'était laissé emporter à la poursuite des Russes, sur des terrains inclinés et couverts de vignes. Le grand-duc Constantin avait sur-le-champ envoyé un détachement de cavalerie de la garde, qui surprenant ce bataillon au milieu des vignes l'avait renversé avant qu'il eût pu se former en carré. Dans cette confusion, le porte-drapeau du régiment avait été tué. Un sous-officier, voulant recueillir l'aigle, avait été tué à son tour. Un soldat l'avait saisi des mains du sous-officier, et, mis lui-même hors de combat, n'avait pu empêcher les cavaliers de Constantin d'enlever ce trophée.

Napoléon, qui était venu renforcer le centre avec l'infanterie de sa garde, tout le corps de Bernadotte et les grenadiers Oudinot, aperçoit de la hauteur où il est placé l'échauffourée de ce bataillon. — Il y a là du désordre, dit-il à Rapp, il faut le réparer. — Aussitôt Rapp, à la tête des mameluks et des chasseurs à cheval de la garde, vole au secours du bataillon compromis. Le maréchal Bessières suit Rapp avec les grenadiers à cheval. La division Drouet, du corps de Bernadotte, formée des 94e et 95e régiments, et du 27e léger, s'avance en seconde ligne, conduite par le colonel Gérard, aide-de-camp de Bernadotte, et officier d'une grande énergie, pour s'opposer à l'infanterie de la garde russe.

Rapp, en se montrant, attire la cavalerie ennemie qui sabrait nos fantassins couchés par terre. Cette cavalerie se dirige sur lui avec quatre pièces de canon attelées. Malgré

une décharge à mitraille, Rapp s'élance, et enfonce la cavalerie impériale. Il pousse en avant, et passe au delà du terrain que le bataillon du 4e couvrait de ses débris. Aussitôt les soldats de ce bataillon se relèvent, et se reforment pour venger leur échec. Rapp, arrivé jusqu'aux lignes de la garde russe, est assailli par une seconde charge de cavalerie. Ce sont les chevaliers-gardes d'Alexandre, qui, dirigés par leur colonel, prince Repnin, se jettent sur lui. Le brave Morlant, colonel des chasseurs de la garde impériale française, est tué ; les chasseurs sont ramenés. Mais dans ce moment arrivent au galop les grenadiers à cheval, conduits par le maréchal Bessières au secours de Rapp. Ces superbes cavaliers, montés sur de grands chevaux, sont jaloux de se mesurer avec les chevaliers-gardes d'Alexandre. Une mêlée de plusieurs minutes s'engage entre les uns et les autres. L'infanterie de la garde russe, témoin de ce rude combat, n'ose pas faire feu, de peur de tirer sur les siens. Enfin les grenadiers à cheval de Napoléon, vieux soldats éprouvés en cent batailles, triomphent des jeunes cavaliers d'Alexandre, les dispersent, après en avoir étendu un certain nombre sur la terre, et reviennent vainqueurs auprès de leur maître.

Napoléon, qui assistait à cet engagement, fut enchanté de voir la jeunesse russe punie de sa jactance. Entouré de son état-major, il reçut Rapp, qui revenait blessé, couvert de sang, suivi du prince Repnin prisonnier, et lui donna d'éclatants témoignages de satisfaction. Pendant ce temps, les trois régiments de la division Drouet, amenés par le colonel Gérard, poussaient l'infanterie de la garde russe sur le village de Kreznowitz, enlevaient ce village et faisaient beaucoup de prisonniers. Il était une heure de l'après-midi, la victoire ne présentait plus de doute, car Lannes et Murat étaient maîtres de la plaine à gauche, le maréchal Soult, appuyé par toute la réserve, étant maître du plateau de Prat-

zen, il ne restait plus qu'à se rabattre sur la droite, et à jeter dans les étangs les trois colonnes russes de Buxhoewden, si vainement obstinées à nous couper de la route de Vienne. Napoléon, laissant alors le corps de Bernadotte sur le plateau de Pratzen, et tournant à droite avec le corps du maréchal Soult, la garde et les grenadiers Oudinot, voulut recueillir lui-même le prix de ses profondes combinaisons, et vint par la route qu'avaient suivie les trois colonnes de Buxhoewden en descendant du plateau de Pratzen, les assaillir par derrière. Il était temps qu'il arrivât, car le maréchal Davout et son lieutenant, le général Friant, courant sans cesse de Kobelnitz à Telnitz, pour empêcher les Russes de franchir le Goldbach, allaient finir par succomber. Le brave Friant avait eu quatre chevaux tués sous lui dans la journée. Mais tandis qu'il faisait les derniers efforts, Napoléon apparaît tout à coup à la tête d'une masse écrasante. Une affreuse confusion se produit alors parmi les Russes surpris et désespérés. La colonne de Pribyschewski tout entière, et une moitié de celle de Langeron restée devant Sokolnitz, se voient entourées sans aucun espoir de salut, puisque les Français arrivent sur leurs derrières par les routes qu'elles-mêmes ont parcourues le matin. Ces deux colonnes se dispersent ; une partie est faite prisonnière dans Sokolnitz, une autre se réfugie vers Kobelnitz, et est enveloppée près des marécages de ce nom. Une troisième enfin s'engage vers Brünn, et est contrainte de déposer les armes près de la route de Vienne, là même où les Russes s'étaient donné rendez-vous dans l'espérance de la victoire.

Le général Langeron, avec les débris de la brigade Kamenski et quelques bataillons qu'il avait retirés de Sokolnitz avant le désastre, s'était réfugié vers Telnitz et les étangs, près du lieu où se trouvait Buxhoewden avec la colonne de Doctorof. L'inepte commandant de l'aile gauche des Russes, tout fier avec 29 bataillons et 22 escadrons d'avoir disputé

le village de Telnitz à cinq ou six bataillons français, était immobile, attendant le succès des colonnes Langeron et Pribyschewski. Il portait sur son visage, à en croire un témoin oculaire, les signes des excès auxquels il se livrait habituellement. Langeron, accouru sur ce point, lui raconte avec vivacité ce qui se passe. — Vous ne voyez partout que des ennemis, lui répond brutalement Buxhoewden. — Et vous, réplique Langeron, vous n'êtes en état d'en voir nulle part. — Mais dans cet instant le corps du maréchal Soult paraît sur le versant du plateau vers les lacs, et se dirige sur la colonne Doctorof pour la pousser dans les étangs. Il n'est plus possible de douter du péril. Buxhoewden, avec quatre régiments qu'il avait eu l'impéritie de laisser inactifs auprès de lui, essaie de regagner la route par laquelle il était venu, et qui passait par le village d'Augezd, entre le pied du plateau de Pratzen et l'étang de Satschan. Il s'y porte précipitamment, ordonnant au général Doctorof de se sauver comme il pourrait. Langeron se joint à lui avec les restes de la colonne. Buxhoewden traverse Augezd au moment où la division Vandamme, descendant la hauteur, y arrive de son côté. Il essuie en fuyant le feu des Français, et parvient à se mettre en sûreté, avec une portion de ses troupes. La majeure partie suivie des débris de Langeron est arrêtée court par la division Vandamme, maîtresse d'Augezd. Alors tous ensemble se jettent vers les étangs glacés, et tâchent de s'y frayer un chemin. La glace qui couvre ces étangs affaiblie par la chaleur d'une belle journée ne peut résister au poids des hommes, des chevaux, des canons. Elle fléchit en quelques points sous les Russes qui s'y engouffrent; elle résiste sur quelques autres, et offre un asile aux fuyards qui s'y retirent en foule.

Napoléon, arrivé sur les pentes du plateau de Pratzen, du côté des étangs, aperçoit le désastre qu'il avait si bien préparé. Il fait tirer à boulet, par une batterie de la garde, sur

les parties de la glace qui résistent encore, et achève la ruine des malheureux qui s'y étaient réfugiés. Près de deux mille trouvent la mort sous cette glace brisée.

Entre l'armée française et ces inaccessibles étangs, reste encore la malheureuse colonne Doctorof, dont un détachement vient de se sauver avec Buxhoewden, et un autre de s'engloutir sous la glace. Le général Doctorof, laissé dans cette cruelle situation, se conduit avec le plus noble courage. Le terrain, en se rapprochant des lacs, se relevait de manière à offrir une sorte d'appui. Le général Doctorof s'adosse à ce relèvement du terrain, et forme trois lignes de ses troupes ; il place la cavalerie en première ligne, l'artillerie en seconde, l'infanterie en troisième. Ainsi déployé, il oppose aux Français une ferme contenance, pendant qu'il envoie quelques escadrons chercher une route entre l'étang de Satschan et celui de Menitz.

Un dernier et rude combat s'engage sur ce terrain. Les dragons de la division Beaumont, empruntés à Murat et amenés de la gauche à la droite, chargent la cavalerie autrichienne de Kienmayer, qui, après avoir fait son devoir, se retire sous la protection de l'artillerie russe. Celle-ci, demeurée immobile à ses pièces, couvre de mitraille les dragons, qui essaient en vain de l'enlever. L'infanterie du maréchal Soult marche à son tour sur cette artillerie, malgré un feu à bout portant, s'en empare, et pousse l'infanterie russe sur Telnitz. De son côté, le maréchal Davout, avec la division Friant, entre dans Telnitz. Dès lors les Russes n'ont plus pour s'enfuir qu'un étroit passage entre Telnitz et les étangs. Les uns, s'y précipitant pêle-mêle, y trouvent la mort comme ceux qui les y ont précédés. Les autres parviennent à se retirer, par un chemin qu'on a découvert entre les étangs de Satschan et de Menitz. La cavalerie française les suit sur cette chaussée, en les harcelant dans leur retraite. La terre glaise de ces contrées, que le soleil de

la journée a convertie de glace en boue épaisse, cède sous les pas des hommes et des chevaux. L'artillerie des Russes s'y enfonce. Leurs chevaux, plutôt faits pour courir que pour tirer, ne pouvant dégager leurs canons les y abandonnent. Nos cavaliers recueillent au milieu de cette déroute trois mille prisonniers et une grande quantité de canons. "J'avais déjà vu, s'écrie l'un des acteurs de cette scène affreuse, le général Langeron, quelques batailles perdues ; je n'avais pas l'idée d'une pareille défaite."

En effet, d'une aile à l'autre de l'armée russe, il n'y avait en ordre que le corps du prince Bagration, que Lannes n'avait pas osé poursuivre, dans l'ignorance où il était de ce qui se passait à la droite de l'armée. Tout le reste était dans un affreux désordre, poussant des cris sauvages, pillant les villages épars sur la route, pour se procurer quelques vivres. Les deux souverains de Russie et d'Autriche fuyaient ce champ de bataille, sur lequel ils entendaient les Français crier *Vive l'Empereur!* Alexandre était dans un profond abattement. L'empereur François, plus tranquille supportait ce désastre avec sang-froid. Dans le malheur commun il avait du moins une consolation : les Russes ne pouvaient plus prétendre que la lâcheté des Autrichiens faisait toute la gloire de Napoléon. Les deux princes couraient rapidement à travers les champs de la Moravie, au milieu d'une obscurité profonde, séparés de leur maison, et exposés à être insultés par la barbarie de leurs propres soldats. L'empereur d'Autriche, voyant tout perdu, prit sur lui d'envoyer le prince Jean de Liechtenstein à Napoléon, pour demander un armistice avec promesse de signer la paix sous quelques jours. Il le chargea en outre d'exprimer à Napoléon le désir d'avoir avec lui une entrevue aux avant-postes.

Le prince Jean, qui avait bien rempli son devoir dans la journée, pouvait se présenter honorablement au vainqueur.

Il se rendit en toute hâte au quartier-général français, Napoléon, victorieux, était occupé à parcourir le champ de bataille, pour faire relever les blessés. Il ne voulait pas prendre de repos avant d'avoir donné à ses soldats les soins auxquels ils avaient tant de droits. Obéissant à ses ordres, aucun d'eux n'avait quitté les rangs pour emporter les hommes atteints de blessures. Aussi le sol en était-il jonché sur un espace de plus de trois lieues. Il était couvert surtout de cadavres russes. Le champ de bataille était affreux à voir. Mais ce spectacle touchait peu nos vieux soldats de la Révolution. Habitués aux horreurs de la guerre, ils regardaient les blessures, la mort, comme une suite naturelle des combats, et comme peu de chose au sein de la victoire. Ils étaient ivres de satisfaction, et poussaient des acclamations bruyantes, lorsqu'ils apercevaient le groupe d'officiers qui signalait la présence de Napoléon. Son retour au quartier-général, qu'on avait établi à la maison de poste de Posoritz, offrit l'aspect d'une marche triomphale.

Cette âme, dans laquelle de si amères douleurs devaient un jour succéder à des joies si vives, goûtait en cet instant les délices du plus magnifique succès, et du mieux mérité, car, si la victoire est souvent une pure faveur du hasard, elle était ici le prix de combinaisons admirables. Napoléon, en effet, devinant avec la pénétration du génie que les Russes voudraient lui enlever la route de Vienne, et qu'alors ils se placeraient entre lui et les étangs, les avait, par son attitude même, encouragés à y venir, puis, affaiblissant sa droite, renforçant son centre, il s'était jeté avec le gros de son armée sur les hauteurs de Pratzen par eux abandonnées, les avait ainsi coupés en deux, et précipités dans un gouffre, duquel ils n'avaient pu sortir. La majeure partie de ses troupes, gardée en réserve, n'avait presque pas agi, tant une pensée juste rendait sa position forte, tant aussi la valeur

de ses soldats lui permettait de les présenter en nombre inférieur à l'ennemi. On peut dire que sur 65 mille Français 40 ou 45 mille au plus avaient combattu, car le corps de Bernadotte, les grenadiers et l'infanterie de la garde n'avaient échangé que quelques coups de fusil. Ainsi 45 mille Français avaient vaincu 90 mille Austro-Russes.

Les résultats de la journée étaient immenses : 15 mille morts, noyés ou blessés, environ 20 mille prisonniers, parmi lesquels 10 colonels et 8 généraux, 180 bouches à feu, une immense quantité de chevaux, de voitures d'artillerie et de bagages, tels étaient les pertes de l'ennemi et les trophées des Français. Ceux-ci avaient à regretter environ 7 mille hommes, tant morts que blessés.

Napoléon, rentré à son quartier-général de Posoritz, y reçut le prince Jean de Liechtenstein. Il l'accueillit en vainqueur plein de courtoisie, et convint d'une entrevue avec l'empereur d'Autriche, aux avant-postes des deux armées, pour le surlendemain. Il ne devait être accordé d'armistice qu'après que les deux empereurs de France et d'Autriche se seraient vus et expliqués.

Le lendemain Napoléon porta son quartier-général à Austerlitz, château appartenant à la famille de Kaunitz. Il s'y établit, et voulut donner le nom de ce château à la bataille, que les soldats appelaient déjà la bataille des trois empereurs. Elle a porté depuis, et elle portera dans les siècles, le nom qu'elle a reçu du capitaine immortel qui l'a gagnée. Il adressa à ses soldats la proclamation qui suit :

AUSTERLITZ, 12 frimaire.

SOLDATS,

Je suis content de vous : vous avez à la journée d'Austerlitz justifié tout ce que j'attendais de votre intrépidité. Vous avez décoré vos aigles d'une immortelle gloire. Une armée de cent mille hommes, commandée par les empereurs de Russie et d'Au-

triche, a été en moins de quatre heures ou coupée ou dispersée. Ce qui a échappé à votre fer s'est noyé dans les lacs.

Quarante drapeaux, les étendards de la garde impériale de Russie, cent vingt pièces de canon, vingt généraux, plus de trente mille prisonniers sont le résultat de cette journée à jamais célèbre. Cette infanterie tant vantée, et en nombre supérieur, n'a pu résister à votre choc, et désormais vous n'avez plus de rivaux à redouter. Ainsi, en deux mois, cette troisième coalition a été vaincue et dissoute. La paix ne peut plus être éloignée ; mais, comme je l'ai promis à mon peuple avant de passer le Rhin, je ne ferai qu'une paix qui nous donne des garanties, et assure des récompenses à nos alliés.

Soldats, lorsque tout ce qui est nécessaire pour assurer le bonheur et la prospérité de notre patrie sera accompli, je vous ramènerai en France ; là vous serez l'objet de mes plus tendres sollicitudes. Mon peuple vous reverra avec joie, et il vous suffira de dire : J'étais à la bataille d'Austerlitz, pour que l'on vous réponde : Voilà un brave.

NAPOLÉON.

IÉNA.

(HENRI MARTIN, *Histoire de France Populaire.*)

DANS un conseil de gouvernement tenu le 10 août, à Potsdam, il fut décidé de remettre l'armée prussienne sur le pied de guerre. L'orgueil national qui, depuis les grandes actions et les grands succès de Frédéric II, animait ce peuple tout militaire, avait été blessé, humilié depuis longtemps. Il fit explosion et réclama la guerre. Un fait odieux porta au comble la passion publique en Prusse et provoqua un sentiment de douleur et d'indignation dans le reste de l'Allemagne. "Le profond abaissement de l'Allemagne," dénoncé dans des écrits éloquents et passionnés, agitait les esprits contre la domination étrangère. Napoléon envoya au major-général Berthier l'ordre de faire arrêter, dans les provinces occupées par nos troupes, les libraires

qui vendraient les brochures hostiles à son Empire. "Mon intention, mandait-il, est qu'ils soient traduits devant une commission militaire et fusillés dans les vingt-quatre heures."

Cet ordre barbare fut exécuté, à Nuremberg, contre un libraire nommé Palm, qui mourut avec un ferme courage. Il fut célébré comme un martyr (26 août 1806).

Napoléon avait cru semer l'épouvante ; il sema la colère et la haine. Il s'en souciait peu : il se savait le plus fort dans le présent et ne comptait pas avec l'avenir.

Les chances de paix s'en allaient les unes après les autres. L'empereur de Russie refusa de ratifier le traité signé par son envoyé d'Oubril et manda qu'il ne reprendrait les négociations que de concert avec l'Angleterre, et à la condition qu'on laissât à l'ex-roi de Naples la Sicile et qu'on lui donnât la Dalmatie. Quelques jours après que le refus d'Alexandre fut arrivé à Paris, Fox mourut (13 septembre) : la même année avait vu disparaître les deux grands rivaux, Pitt et Fox. Fox eût-il vécu, que la paix avec l'Angleterre n'eût pas moins échoué.

Le ministre prussien Haugwitz, qui avait toujours été partisan de l'alliance française, fit un dernier effort de conciliation. Il demanda que les troupes françaises évacuassent les positions qu'elles occupaient en Franconie, sur la lisière des provinces saxonnes et très près de la Prusse. Napoléon répondit que la Prusse eût à désarmer d'abord. Les négociations furent rompues avec l'Angleterre, et Napoléon partit pour Mayence.

Il y arriva le 28 septembre ; l'armée prussienne entrait en Saxe pour obliger l'électeur et les ducs saxons à réunir leurs troupes à celles du roi de Prusse.

Napoléon considéra l'entrée des Prussiens en Saxe comme une déclaration de guerre, ainsi qu'il avait fait, l'année précédente, relativement à l'entrée des Autrichiens en Bavière. Il donna les ordres de concentration de la Grande Armée

sur le Mein, d'où il pouvait la porter en quelques marches à l'entrée des défilés qui conduisent dans les petits duchés saxons de la Thuringe.

L'imprudence de la Prusse était inconcevable. Sa position était bien plus mauvaise que celle de l'Autriche en 1805. Les Français étaient en grandes forces à ses portes, au milieu de l'Allemagne. La Russie n'était pas en mesure de la secourir à temps pour lui éviter l'invasion, et ses propres forces étaient tout à fait insuffisantes devant celles de Napoléon. Le roi, ses ministres, les vieux généraux qui avaient fait les campagnes de 92 et 93 et qui connaissaient le danger avaient été entraînés par la reine Louise, par les princes et la jeune noblesse, par l'opinion publique affolée. Les échecs de la guerre de la Révolution n'avaient point été assez décisifs pour ôter à l'armée prussienne l'opinion qu'elle avait de sa supériorité ; elle se croyait toujours au temps du grand Frédéric et se figurait qu'elle battrait les Français comme ceux-ci avaient battu les Autrichiens et les Russes. La vérité est que cette armée n'avait pas suivi les progrès militaires des quinze dernières années. Très exercée aux manœuvres de parade, mais inaguerrie, déshabituée des opérations militaires, surchargée de bagages, elle avait tout contre elle, même le nombre, en présence de l'armée la plus solide et la plus rapide qu'on eût vue depuis les Romains.

Napoléon était prêt et n'avait pas cessé de l'être depuis Austerlitz. Il avait pris ses précautions contre toute tentative de diversion du côté de l'Autriche comme du côté de l'Angleterre. Des corps d'armée français occupaient l'Italie, la Dalmatie, la Hollande ; un camp subsistait toujours à Boulogne et comme menace et comme défense ; un corps de réserve était formé à Mayence pour soutenir la Grande Armée, qui, depuis un an, était restée cantonnée en Allemagne. La Grande Armée était divisée en six corps, outre

la nombreuse cavalerie de réserve aux ordres de Murat, et un corps d'élite composé de la garde impériale et d'une superbe division de grenadiers commandée par le général Oudinot. C'était la transformation des fameuses compagnies de grenadiers réunies autrefois sous la Tour d'Auvergne.

Toutes nos positions étant puissamment gardées depuis la Hollande et les côtes de la Manche jusqu'aux frontières de la Turquie et au détroit de Sicile, il restait immédiatement sous la main de Napoléon, pour tomber sur la Prusse, au moins 170,000 hommes, que l'arrivée prochaine du corps d'élite devait porter à 190,000.

Les Prussiens n'avaient pas en tout 160,000 hommes en campagne, en y comprenant 20,000 Saxons, fournis à contre-cœur par l'électeur de Saxe, et une faible réserve prussienne qui se formait à Magdebourg, sur l'Elbe. L'armée prussienne, divisée en deux grands corps, s'avançait de l'Elbe sur la Saale, rivière qui descend des hauteurs qui séparent la Franconie de la Saxe. Les Français se concentraient sur le Mein, de l'autre côté de ces petites montagnes.

Les premières opérations des Prussiens indiquaient qu'ils entendaient prendre l'offensive. La guerre, en elle-même, était fort téméraire de leur part ; le plan adopté l'était bien davantage encore. Au lieu de gagner du temps par une campagne défensive et d'éviter toute action générale jusqu'à ce que les Russes arrivassent en ligne, la Prusse avait jeté en avant toute sa masse militaire, en l'exposant à être broyée d'un seul coup et en rendant aux Russes tout concours impossible. L'homme qui avait autrefois arrêté les Prussiens dans l'Argonne, Dumouriez, leur conseillait de retarder tant qu'ils pourraient la marche de Napoléon, sans arrêter le choc.

Ils ne l'écoutèrent pas. C'était l'ancien adversaire de Dumouriez, en 92, le vieux duc de Brunswick, qui commandait l'armée prussienne dans l'Allemagne envahie, comme

il l'avait commandée lors de la tentative pour envahir la France. Il n'avait pas eu beaucoup de confiance dans le succès en 92 ; il en avait encore moins en 1806. Il cédait, comme autrefois, à l'impulsion de la cour, et s'entendait mal avec son principal lieutenant, le prince de Hohenlohe, qui était, au contraire, plein de jactance et de présomption.

La cour et l'état-major prussien s'imaginaient surprendre les Français avant qu'ils fussent concentrés et les rejeter du Mein jusque sur le Rhin. Ils croyaient avoir beaucoup d'avance, lorsque Brunswick donna l'ordre du mouvement général pour le 10 octobre. Napoléon était à Würzbourg dès le 2, et ses forces rapidement réunies marchaient vers les montagnes d'où descend la Saale. Le 7, il reçut une dernière note du cabinet prussien, qui posait comme ultimatum l'évacuation totale de l'Allemagne par les Français et la promesse de la part de Napoléon qu'il ne mettrait aucun obstacle à la confédération de l'Allemagne du Nord.

Napoléon répondit par une proclamation qui invitait nos soldats à faire repentir la Prusse de ses provocations, en faisant éprouver aux Prussiens, dans les champs de l'Allemagne, le même sort qu'ils étaient venus chercher, quatorze ans auparavant, dans les plaines de la Champagne.

Le lendemain, 8 octobre, les colonnes françaises franchirent les montagnes et atteignirent la rive gauche de la Haute-Saale.

La confusion régnait dans le conseil de guerre prussien, où l'on n'espérait plus surprendre l'armée française. Les généraux ne s'entendaient pas. Le roi Frédéric-Guillaume n'avait ni les lumières, ni l'autorité morale nécessaire pour les mettre d'accord. Brunswick, mal obéi, hésitait, rempli de noirs pressentiments. Incertain sur les projets de Napoléon, il prit le plus mauvais parti qu'il pût prendre ; ce fut de masser le gros de ses troupes autour de Weimar, sur la rive gauche de la Saale, au lieu de disputer sérieuse-

ment aux Français les débouchés des montagnes et le passage de la Haute-Saale.

Le 9 octobre, l'avant-garde française, conduite par Murat et Bernadotte, après avoir franchi la Saale, battit, à Schleitz, un corps prussien. Napoléon manœuvrait pour couper l'armée prussienne d'avec l'Elbe et la Saxe Électorale.

Un second combat eut lieu le lendemain à Saalfeld, à quelques lieues au-dessous de Schleitz, entre le corps du maréchal Lannes et une division prussienne commandée par le prince Louis de Prusse, neveu du Grand Frédéric. Le prince Louis, plus brave que prudent, avait, de concert avec la reine, poussé passionnément à toutes les témérités. Il ne pouvait vaincre, il sut mourir. Voyant ses troupes en pleine déroute et enveloppé par les hussards français, il se fit tuer plutôt que de se rendre.

A la nouvelle de l'échec de Saalfeld, le grand corps prussien du prince de Hohenlohe, dont le détachement du prince Louis avait été l'avant-garde, se rejeta en désordre sur Iéna. Le duc de Brunswick, comprenant enfin que Napoléon voulait lui couper la retraite, renonça à livrer une bataille défensive derrière la Saale et se résigna à abandonner toute la Saxe pour tâcher de regagner l'Elbe et la Prusse par Magdebourg. Laissant derrière lui, à quelque distance, le corps de Hohenlohe qui avait une arrière-garde à rallier, il se dirigea, le 13 octobre, de Weimar sur Naumbourg. C'était par le pont de cette petite ville qu'il voulait franchir la Saale. Il y avait été prévenu par le corps français du maréchal Davout, que Napoléon avait chargé Bernadotte de soutenir. Quant à Hohenlohe, qui s'était retiré sur la route d'Iéna à Weimar, il n'eut pas même la précaution d'occuper fortement la ville d'Iéna. Les corps de Lannes et d'Augereau s'en emparèrent presque sans résistance en passant la Saale. Pendant ce temps, Napoléon, qui s'était

d'abord tenu, avec les corps de Soult et de Ney, en mesure de se porter soit sur Naumbourg, soit sur Iéna, avait reçu l'avis erroné que le gros de l'armée ennemie était entre Iéna et Weimar. Il marchait en conséquence, le 13 octobre, vers Iéna, en y appelant après lui la cavalerie de Murat et en ordonnant à Bernadotte d'occuper une position intermédiaire entre Iéna et Naumbourg. Napoléon rejoignit Lannes et Augereau dans l'après-midi et passa la nuit du 13 à préparer la bataille du lendemain. Il fit tailler un sentier dans le roc pour faire monter son artillerie sur la hauteur la plus voisine d'Iéna, le Landgrafenberg, qui commande tous les environs et que les Prussiens n'avaient pas défendue. Leurs chefs avaient véritablement perdu la tête !

Avant le jour, le corps de Lannes, s'élançant de cette hauteur, assaillit et emporta deux villages occupés par une partie des troupes de Hohenlohe. Le corps d'Augereau, puis deux divisions de Soult et de Ney, entrèrent en ligne à leur tour. L'intrépide Ney, se jetant en avant avec trois mille hommes, reçut, sans se laisser entamer, le choc de toute la cavalerie de Hohenlohe. Il renouvela, contre ces escadrons prussiens si vantés, les fameux carrés d'infanterie de la journée des Pyramides. Il fut bientôt secouru par Lannes et par Augereau. Soult, à l'autre aile, avance aussi ; les réserves et la garde arrivent. On charge sur toute la ligne. L'infanterie prussienne est rompue. La cavalerie essaie de la secourir ; mais, en l'absence des cuirassiers de Murat, nos chasseurs et nos hussards tiennent tête à la grosse cavalerie ennemie. Tout est renversé. L'arrière-garde prussienne, que Hohenlohe attendait avec angoisse, n'arrive que pour être entraînée dans la déroute. Son général Ruckel est tué. Murat paraît enfin, avec ses cuirassiers et ses dragons, pour achever le désastre. Nos cavaliers poursuivent cette masse débandée jusque dans Weimar. Douze mille Prussiens ou Saxons étaient morts ou blessés ;

quinze mille prisonniers et deux cents canons étaient aux mains de nos soldats.

Tandis que les soixante mille hommes qu'avait commandés Hohenlohe étaient ainsi écrasés par la masse principale de la Grande Armée, qui comptait plus de 100,000 hommes, mais qui n'avait pas à beaucoup près donné tout entière, une seconde bataille s'était livrée à quelques lieues de là, près de Naumbourg. Le principal corps prussien, sous Brunswick et le roi en personne, soixante et quelques mille hommes, étaient venus se heurter contre 26,000 Français, que commandait le maréchal Davout. L'armée du roi, alourdie par ses bagages et déshabituée de la marche, avait employé toute la journée du 13 à parcourir les 5 ou 6 lieues qui séparent Weimar des hauteurs en face de Naumbourg. Il s'agissait pour les Prussiens, d'occuper le pont de Naumbourg et le défilé de Kösen, afin d'assurer leur retraite et d'empêcher Davout de passer la Saale et de déboucher sur leur flanc. Brunswick n'eut pas même la précaution d'envoyer une avant-garde s'emparer de ce point décisif. Davout, durant la nuit, passa la Saale et se saisit du défilé et de la hauteur qui le commande. Averti qu'il allait avoir affaire au roi de Prusse en personne, il pria Bernadotte de se joindre à lui ; mais celui-ci s'en tint à la lettre des ordres qu'il avait reçus de Napoléon et se porta, le 14 au matin, sur Dornbourg, en sorte qu'il ne prit part ni à l'une ni à l'autre des deux batailles, ce qui lui fut ensuite amèrement reproché. Bernadotte et Davout ne s'aimaient pas, et les rivalités de nos généraux commençaient à se faire sentir d'une triste façon.

L'isolement de Davout fit sa gloire. Il résolut, quelle que fût la force de l'ennemi, de lui barrer le passage, dût-il se faire détruire avec sa petite armée. Il s'établit au delà du défilé de Kösen, sur le plateau de Hassenhausen. Il y soutint, avec une héroïque fermeté, les charges successives de

toutes les divisions ennemies. Il eût été infailliblement accablé, si l'attaque eût été conduite avec plus d'ensemble ; mais les corps prussiens se brisèrent les uns après les autres contre notre inébranlable infanterie. Le vieux Brunswick, le désespoir au cœur, se met à la tête des grenadiers pour tenter l'assaut du village de Hassenhausen. Un biscaïen l'abat mortellement blessé. Un autre des vieux généraux du Grand Frédéric, le maréchal Nollendorf, est frappé à son tour. Le roi de Prusse charge en personne ; son cheval est tué sous lui. Le prince Guillaume de Prusse masse 10,000 cavaliers qu'il lance comme un ouragan sur nos carrés. Nos fantassins reçoivent les cavaliers prussiens par un feu roulant à trente pas. Hommes et chevaux tombent les uns sur les autres sans pouvoir arriver jusqu'à nos baïonnettes. Le prince Guillaume est blessé, ses escadrons repoussés en désarroi.

La réserve prussienne, deux divisions, n'avait pas encore donné. Un général de cavalerie, l'audacieux Blücher, destiné à une grande célébrité, propose de réunir toute la cavalerie à ces deux divisions et de tenter un effort désespéré. Le Roi hésita, puis décida de se replier pour rejoindre Hohenlohe.

L'armée royale se retira par Auerstädt, qui a donné son nom à la bataille, serrée de près par les colonnes françaises et abandonnant 115 canons à cette petite armée victorieuse qui avait combattu avec 44. Il n'y a pas de plus beau fait d'armes dans notre histoire militaire que cette journée d'Auerstädt. Ce champ de bataille touchait à celui de Rosbach, où le Grand Frédéric avait autrefois mis en déroute une nombreuse armée française et allemande. Telles sont les vicissitudes de la guerre.

Ce magnifique effort nous avait coûté cher. Les Prussiens avaient perdu une douzaine de mille hommes ; nous en avions 7000 hors de combat.

Au lieu de cette armée de Hohenlohe qu'elle comptait rejoindre, l'armée royale rencontra bientôt les bandes de fuyards qui étaient ce qui restait du corps de Hohenlohe. L'armée royale comprit que tout était perdu. Tout se débanda dans une panique universelle. Des milliers de fugitifs éperdus ne s'arrêtèrent que dans les montagnes du Hartz et de la forêt de Thuringe.

Cette double victoire d'Iéna et d'Auerstädt était la plus complète qui eût encore été remportée depuis le commencement des guerres de la Révolution, et contre l'armée qui avait passé longtemps pour la première de l'Europe.

Napoléon en poussa les conséquences avec une prodigieuse activité. Il fit, derrière lui, occuper la Hesse-Cassel et détrôner l'électeur par les corps français de la Hollande et de Mayence. Il punissait ainsi comme un crime la neutralité gardée par l'électeur de Hesse. Il voulait avoir sous sa main ce pays, important par sa position centrale en Allemagne. L'électeur était du reste un personnage fort peu estimable, habitué à exploiter durement ses sujets et à les vendre comme soldats mercenaires aux puissances qui les lui payaient le mieux. Chose singulière, ses grossiers et belliqueux sujets lui étaient attachés comme des dogues à leur maître.

En même temps, suivant son principe de faire vivre la guerre par la guerre, Napoléon frappa les pays conquis d'une contribution de 150 millions, et décréta que toutes les marchandises anglaises qui se trouvaient dans les villes du Nord de l'Allemagne appartiendraient à l'armée (16 octobre). C'était une grande injustice envers les commerçants allemands, mais pas plus injuste que la conduite des Anglais envers les navires neutres.

Si dur envers l'électeur de Hesse et les négociants qui commerçaient avec l'Angleterre, Napoléon fut, au contraire, très modéré envers l'électeur de Saxe. Il lui renvoya ses

officiers et ses soldats prisonniers, à condition qu'ils ne portassent plus les armes contre la France et que les chefs allassent à Dresde proposer paix et alliance à leur prince. Napoléon, ne voulant pas prendre la Saxe comme il prenait la Hesse, désirait se l'attacher. L'électeur de Saxe fut trop heureux d'accepter toutes les conditions du vainqueur.

Les opérations militaires et politiques marchaient ou plutôt couraient de front. Dès le lendemain de la double bataille, Murat prit, dans Erfurt, 15,000 Prussiens, les uns blessés, les autres épuisés et démoralisés. Murat et Soult continuèrent à poursuivre la masse confuse des fuyards dans la direction du Hartz, puis de Magdebourg. On ramassait partout en avançant des hommes et des canons.

Durant cette poursuite, le corps de Bernadotte avait descendu la Saale avec ordre de se porter par Halle sur l'Elbe. La division Dupont, l'avant-garde de Bernadotte, rencontra à Halle la réserve prussienne d'une quinzaine de mille hommes, qui s'était formée à Magdebourg et qui s'efforçait de rejoindre l'armée vaincue, dont elle ignorait le sort. La petite division Dupont attaqua audacieusement et culbuta cette force trois fois supérieure en nombre (17 octobre). Trois corps français franchirent l'Elbe, dès le 20 octobre, à Barby, à Dessau et à Wittenberg ; mais, ce même jour, les débris de l'armée prussienne, réunis tant bien que mal par Hohenlohe, traversaient de leur côté ce fleuve à Magdebourg. Ils ne pouvaient que continuer à fuir, sans avoir l'espérance de défendre Berlin.

Napoléon prit, avec sa promptitude accoutumée, les précautions nécessaires, avant de continuer au delà de l'Elbe sa marche triomphante. Il organisa fortement derrière lui ses dépôts, ses remontes, ses hôpitaux, ses étapes pour les renforts et les conscrits qui lui venaient de France. Il retournait, à mesure qu'il avançait, toutes les ressources du pays conquis contre le gouvernement qu'il était en train de

renverser. Il ne s'arrêta qu'un seul jour à Wittenberg pour dicter ce vaste ensemble de dispositions. Dès le 24 octobre, dix jours après la double bataille, il était à Potsdam, la résidence de Frédéric II. Il prit l'épée du grand roi de Prusse, déposée sur son tombeau, et l'envoya aux Invalides. — " Nos vieux soldats seront heureux, écrivait-il, quand ils verront en notre pouvoir l'épée de celui qui les vainquit à Rosbach ! "

Il eût été plus magnanime et plus sage de respecter cette épée et cette tombe, après avoir effacé, par une victoire bien plus éclatante, la victoire du grand capitaine qui reposait à Potsdam.

Le lendemain, 25 octobre, Davout prit, sans combat, possession de Berlin. Le roi Frédéric-Guillaume avait, en s'éloignant, autorisé sa capitale à se rendre, et Napoléon avait accordé à Davout l'honneur si bien mérité d'entrer le premier dans Berlin. A Berlin comme à Vienne, la Grande Armée observa une exacte discipline.

Napoléon, lors de l'occupation de Vienne, avait évité tout ce qui pouvait humilier les vaincus. Il n'eut pas les mêmes ménagements pour la Prusse. Il fit dans Berlin, le 27 octobre, une entrée triomphale, entouré de sa garde et de l'élite de l'armée. Il s'établit dans le palais du roi.

Après tout il n'usait là que des droits de la guerre. Mais, ce que rien au monde ne saurait excuser, c'étaient les bulletins qu'il envoyait au *Moniteur*. Il ne se contentait pas d'y exalter ses prodigieux succès ; il y couvrait d'insultes ses ennemis vaincus ; il y traitait le roi Frédéric-Guillaume avec une pitié méprisante, la reine Louise avec indignité. Il y faisait entendre fort clairement que la reine de Prusse avait précipité son pays dans l'abîme par une passion coupable pour l'empereur de Russie, et il ne craignait pas de comparer cette femme imprudente, peut-être, mais courageuse, généreuse, estimée de tout le monde, à l'abominable

lady Hamilton, à la femme qui avait poussé Nelson au crime.

Cet homme incompréhensible a toujours mêlé de la sorte aux plus grandes actions des petitesses odieuses. C'est là ce que n'eût jamais fait César, à qui on le compare toujours. César n'était pas plus moral que Napoléon ; mais il avait un jugement et un équilibre que n'eut jamais celui-ci.

Sous le rapport militaire, tout continuait de marcher avec le même ensemble et le même génie. Spandau, la forteresse qui protège les abords de Berlin, s'était rendue sans soutenir de siège. Napoléon en fit une nouvelle place de dépôt et y envoya 300 canons et 10,000 fusils pris à l'arsenal de Berlin.

Le lendemain de l'entrée triomphale de Napoléon à Berlin, le débris d'armée qu'emmenait le prince de Hohenlohe et qui, se dirigeant au nord-est, tâchait de gagner les bords de l'Oder à Stettin, fut rejoint et enveloppé, à Benzlau, par Murat et Lannes. 16,000 hommes se rendirent prisonniers ; quelques milliers d'autres furent pris à Passewalk. La forte place de Stettin, qui commande le Bas-Oder et qu'occupait une garnison de 6000 hommes avec une puissante artillerie, se rendit, le 29 octobre, sur la sommation d'un général de cavalerie légère, Lasalle.

Le seul corps qui subsistât de l'armée prussienne, celui de Blücher, avait échappé aux Français en faisant un détour : ne pouvant plus gagner la ligne de l'Oder occupée par les Français, Blücher se rejeta vers l'ouest, courut jusqu'à la ville libre de Lubeck, et y entra malgré les habitants, afin de s'emparer des navires de commerce et d'embarquer ses troupes pour la Prusse orientale. Il ne put échapper au sort commun de l'armée prussienne. Soult et Bernadotte le rejoignirent et le forcèrent dans Lubeck. Il fut réduit, à son tour, à se rendre avec une vingtaine de mille hommes (7 novembre).

Le lendemain de la capitulation de Lubeck, la grande place de Magdebourg, bloquée sur les derrières de notre armée par le maréchal Ney, et qui eût pu soutenir un long siège, se rendit aux premières bombes, avec tout un corps d'armée d'au moins vingt mille hommes. La population s'était ameutée pour obliger le gouverneur à capituler, et le gouverneur avait perdu la tête.

Abasourdi par des coups si rapides et si écrasants, ce peuple s'affaissait sur lui-même, comme un homme frappé de la foudre. Armée en campagne et garnisons, 180,000 hommes étaient pris, morts ou dispersés ; il y avait bien 100,000 prisonniers de guerre. La monarchie prussienne avait été broyée en un mois. Il ne restait à Frédéric-Guillaume que les provinces au delà de l'Oder et la Silésie, avec quelques milliers de soldats, et pour combien de temps garderait-il ce débris de royaume où les Français allaient le poursuivre ?

1806–1812.

Ce fut à Berlin, après les victoires d'Iéna et d'Auerstädt, que Napoléon lança son fameux décret du blocus continental. " En conséquence, tout commerce avec les îles Britanniques était formellement interdit ; les marchandises anglaises, en quelque endroit qu'elles fussent trouvées, étaient confisquées ; tout Anglais arrêté sur le continent devenait prisonnier de guerre ; toute lettre venant d'Angleterre, ou y allant, était détruite." Le décret de Berlin fut une des causes de la chute de Napoléon, car il n'était pas possible que l'Europe se soumît longtemps à une pareille tyrannie.

La bataille indécise d'Eylau (8 février 1807), et la grande victoire de Friedland (14 juin 1807), amenèrent la paix de Tilsit (8 juillet 1807), signée entre la France, la Russie et la Prusse. Le royaume de Westphalie fut formé pour

Jérôme Bonaparte, et les provinces prussiennes de la Pologne devinrent le grand-duché de Varsovie qui fut donné au roi de Saxe. Napoléon s'entourait ainsi de royaumes feudataires de son empire. Son frère Joseph était roi de Naples, Louis, roi de Hollande, Eugène de Beauharnais, vice-roi d'Italie, et l'empereur était médiateur de la Confédération helvétique et protecteur de la Confédération du Rhin. Après la paix de Tilsit Napoléon était à l'apogée de sa gloire et de sa puissance, comme Louis XIV après la paix de Nimègue. De même, cependant, que le grand roi, le grand empereur devait commettre des fautes fatales.

Le Portugal fut conquis par Junot à la fin de 1807, mais peu après Rome fut enlevée au pape, et Napoléon intervint en 1808 dans les affaires d'Espagne. Le faible Charles IV et le misérable Ferdinand VII abdiquèrent à Bayonne entre les mains de l'empereur, et celui-ci donna la couronne d'Espagne à Joseph et celle de Naples à son beau-frère Murat. Les Espagnols résistèrent avec énergie et patriotisme à l'invasion française, et appelèrent à leur aide les Anglais, qui avaient pénétré en Portugal. Napoléon fit une courte et brillante campagne en Espagne en novembre et décembre 1808, mais en 1809 l'Autriche lui déclara encore la guerre, et il lui fallut vaincre à Abensberg, à Eckmühl, à Essling et à Wagram. Cette dernière bataille (6 juillet 1809) fut une victoire complète, et la paix fut signée à Vienne (14 octobre 1809). En 1810 l'empereur des Français répudia sa femme Joséphine et épousa l'archiduchesse Marie-Louise, fille de l'empereur d'Autriche, afin de fonder une dynastie. Il lui naquit un fils, le 20 mars 1811, à qui il donna le titre de roi de Rome. Il crut que l'avenir lui appartenait, mais son ambition devait l'entraîner à sa ruine. La guerre d'Espagne dévorait ses meilleurs soldats, et le continent tout entier frémissait sous son despotisme. On pouvait, dès 1811, prédire que son empire immense s'écroulerait, même de son vivant.

En 1812 Napoléon rompit avec la Russie et traversa le Niémen à la tête de 640,000 hommes, dont le tiers était des auxiliaires. La Grande Armée rencontra une résistance acharnée, et la guerre de Russie fut une nouvelle guerre d'Espagne. Les Russes ne pouvaient arrêter la marche des Français, mais reculaient en bon ordre et dévastaient le pays. A Borodino, près de la Moskowa, Kutusof livra bataille à Napoléon, et celui-ci remporta une sanglante victoire qui lui ouvrit les portes de Moscou. L'armée française entra avec joie dans l'ancienne capitale des czars, et l'empereur croyait déjà pouvoir dicter la paix à Alexandre quand un incendie terrible éclata à Moscou. Les Russes avaient détruit leur ville pour que les envahisseurs ne pussent trouver un asile contre l'hiver qui s'annonçait. Napoléon se décida à la retraite après être resté trente-cinq jours à Moscou. La retraite fut un désastre effrayant et rien n'a jamais égalé l'horreur du passage de la Bérésina. Le froid fut intense et des milliers d'hommes périrent chaque jour. L'armée russe harcela les Français, et lorsque la Grande Armée repassa le Niémen elle avait perdu 300,000 soldats. Dans cette campagne fatale le héros de l'armée française fut Ney, le *brave des braves*.

LÜTZEN, BAUTZEN ET DRESDE.

(CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'Outre-Tombe.*)

LES levées de 1812, se succédant, s'étaient arrêtées en Saxe. Napoléon arrive. L'honneur du vieil ost expiré est remis à 200 mille conscrits qui se battent comme les grenadiers de Marengo. Le 2 mai, la bataille de Lützen est gagnée : Bonaparte, dans ces nouveaux combats, n'emploie presque plus que l'artillerie. Entré dans Dresde, il dit aux habitants : " Je n'ignore pas à quel transport vous vous êtes

livrés lorsque l'empereur Alexandre et le roi de Prusse sont entrés dans vos murs. Nous voyons encore sur le pavé le fumier des fleurs que vos *jeunes filles* ont semées sur les pas des monarques." Napoléon se souvenait-il des *jeunes filles de Verdun ?* C'était du temps de ses belles années.

A Bautzen autre triomphe, mais où s'ensevelissent le général du génie Kirgener, et Duroc, grand maréchal du palais. "Il y a une autre vie, dit l'empereur à Duroc : nous nous reverrons." Duroc se souciait-il beaucoup de le revoir ?

Le 26 et le 27 août, on s'aborde sur l'Elbe, dans les champs déjà fameux. Revenu de l'Amérique, après avoir vu Bernadotte à Stockholm, et Alexandre à Prague, Moreau a les deux jambes emportées d'un boulet, à Dresde, à côté de l'empereur de Russie : vieille habitude de la fortune napoléonienne. On apprit la mort du vainqueur de Hohenlinden, dans le camp français, par un chien perdu, sur le collier duquel était écrit le nom du nouveau Turenne ; l'animal, demeuré sans maître, courait au hasard parmi les morts : *Te, janitor orci !*

Le prince de Suède, devenu généralissime de l'armée du nord de l'Allemagne, avait adressé, le 15 août, une proclamation à ses soldats :

"Soldats, le même sentiment qui guida les Français de 1792, et qui les porta à s'unir et à combattre les armées qui étaient sur leur territoire, doit diriger aujourd'hui votre valeur contre celui qui, après avoir envahi le sol qui vous a vus naître, enchaîne encore vos frères, vos femmes et vos enfants."

Bonaparte, encourant la réprobation unanime, s'élançait contre la liberté qui l'attaquait de toutes parts, sous toutes les formes. Un sénatus-consulte du 28 août annule la déclaration d'un jury d'Anvers : bien petite infraction, sans doute, aux droits des citoyens, après l'énormité d'arbitraire dont avait usé l'empereur ; mais il y a au fond des lois une

sainte indépendance dont les cris sont entendus : cette oppression d'un jury fit plus de bruit que les oppressions diverses dont la France était la victime.

Enfin, au midi, l'ennemi avait touché notre sol ; les Anglais, obsession de Bonaparte et cause de presque toutes ses fautes, passèrent la Bidassoa le 7 octobre : Wellington, l'homme fatal, mit le premier le pied sur la terre de France.

S'obstinant à rester en Saxe, malgré la prise de Vandamme en Bohême et la défaite de Ney près de Berlin par Bernadotte, Napoléon revint sur Dresde. Alors le Landsturm se lève ; une guerre nationale, semblable à celle qui a délivré l'Espagne, s'organise.

LEIPSICK.

(CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'Outre-Tombe.*)

LE 18 et le 19 octobre se donna dans les champs de Leipsick ce combat que les Allemands ont appelé la *bataille des nations*. Vers la fin de la seconde journée, les Saxons et les Wurtembergeois, passant du camp de Napoléon sous les drapeaux de Bernadotte, décidèrent du résultat de l'action ; victoire entachée de trahison. Le prince de Suède, l'empereur de Russie et le roi de Prusse pénètrent dans Leipsick à travers trois portes différentes. Napoléon, ayant éprouvé une perte immense, se retira. Comme il n'entendait rien aux retraites de sergent, ainsi qu'il l'avait dit, il fit sauter des ponts derrière lui. Le prince Poniatowski, blessé deux fois, se noie dans l'Elster : la Pologne s'abîma avec son dernier défenseur.

Napoléon ne s'arrêta qu'à Erfurt : de là son bulletin annonça que son armée, toujours victorieuse, *arrivait comme une armée battue :* Erfurt, peu de temps auparavant, avait vu Napoléon au faîte de la prospérité.

Enfin les Bavarois, déserteurs après les autres d'une fortune abandonnée, essaient d'exterminer à Hanau le reste de nos soldats. Wrède est renversé par les seuls gardes d'honneur : quelques conscrits, déjà vétérans, lui passent sur le ventre ; ils sauvent Bonaparte et prennent position derrière le Rhin. Arrivé en fugitif à Mayence, Napoléon se retrouve à Saint-Cloud le 19 novembre ; l'infatigable de Lacépède revint lui dire : "Votre Majesté a tout surmonté." M. de Lacépède avait parlé convenablement des ovipares ; mais il ne se pouvait tenir debout.

La Hollande reprend son indépendance et rappelle le prince d'Orange. Le 1er décembre les puissances alliées déclarent "qu'elles ne font point la guerre à la France, mais à l'Empereur seul, ou plutôt à cette prépondérance qu'il a trop longtemps exercée, hors des limites de son empire, pour le malheur de l'Europe et de la France."

Quant on voit s'approcher le moment où nous allions être renfermés dans notre ancien territoire on se demande à quoi donc avait servi le bouleversement de l'Europe et le massacre de tant de millions d'hommes ? Le temps nous engloutit et continue tranquillement son cours.

Par le traité de Valençay du 11 décembre, le misérable Ferdinand VII est renvoyé à Madrid : ainsi se termina obscurément cette criminelle entreprise d'Espagne, première cause de la perte de Napoléon. On peut toujours aller au mal, on peut toujours tuer un peuple ou un roi ; mais le retour est difficile : Jacques Clément raccommodait ses sandales pour le voyage de Saint-Cloud ; ses confrères lui demandèrent en riant combien son ouvrage durerait : "Assez pour le chemin que j'ai à faire, répondit-il : je dois aller, non revenir."

CAMPAGNE DE FRANCE, 1814.

(CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'Outre-Tombe.*)

IL ne fallait rien moins que les maux dont la France était écrasée, pour se maintenir dans l'éloignement que Napoléon inspirait et pour se défendre en même temps de l'admiration qu'il faisait renaître sitôt qu'il agissait : c'était le plus fier génie d'action qui ait jamais existé ; sa première campagne en Italie et sa dernière campagne en France (je ne parle pas de Waterloo) sont ses deux plus belles campagnes ; Condé dans la première, Turenne dans la seconde, grand guerrier dans celle-là, grand homme dans celle-ci ; mais différentes dans leurs résultats : par l'une il gagna l'empire, par l'autre il le perdit. Ses dernières heures de pouvoir, toutes déracinées, toutes déchaussées qu'elles étaient, ne purent être arrachées, comme les dents d'un lion, que par les efforts du bras de l'Europe. Le nom de Napoléon était encore si formidable que les armées ennemies ne passèrent le Rhin qu'avec terreur ; elles regardaient sans cesse derrière elles pour bien s'assurer que la retraite leur serait possible ; maîtresses de Paris, elles tremblaient encore. Alexandre, jetant les yeux sur la Russie, en entrant en France, félicitait les personnes qui pouvaient s'en aller, et il écrivait à sa mère ses anxiétés et ses regrets.

Napoléon bat les Russes à Saint-Dizier, les Prussiens et les Russes à Brienne, comme pour honorer les champs dans lesquels il avait été élevé. Il culbute l'armée de Silésie à Montmirail, à Champaubert, et une partie de la Grande Armée à Montereau. Il fait tête partout ; va et revient sur ses pas ; repousse les colonnes dont il est entouré. Les alliés proposent un armistice ; Bonaparte déchire les préliminaires de la paix offerte et s'écrie : " Je suis plus près de Vienne que l'empereur d'Autriche de Paris."

La Russie, l'Autriche, la Prusse et l'Angleterre, pour se réconforter mutuellement, conclurent à Chaumont un nouveau traité d'alliance ; mais au fond, alarmées de la résistance de Bonaparte, elles songeaient à la retraite. A Lyon, une armée se formait sur le flanc des Autrichiens ; dans le midi, le maréchal Soult arrêtait les Anglais ; le congrès de Châtillon, qui ne fut dissous que le 15 mars, négociait encore. Bonaparte chassa Blücher des hauteurs de Craonne. La Grande Armée alliée n'avait triomphé le 27 février, à Bar-sur-Aube, que par la supériorité du nombre. Bonaparte se multipliant avait recouvré Troyes que les alliés réoccupèrent. De Craonne il s'était porté sur Reims. "Cette nuit, dit-il, j'irai prendre mon beau-père à Troyes."

Le 20 mars, une affaire eut lieu près d'Arcis-sur-Aube. Parmi un feu roulant d'artillerie, un obus étant tombé au front d'un carré de la garde, le carré parut faire un léger mouvement : Bonaparte se précipite sur le projectile dont la mèche fume, il la fait flairer à son cheval ; l'obus crève, et l'empereur sort sain et sauf du milieu de la foudre brisée.

La bataille devait recommencer le lendemain ; mais Bonaparte, cédant à l'inspiration du génie, inspiration qui lui fut néanmoins funeste, se retire afin de se porter sur le derrière des troupes confédérées, les séparer de leurs magasins et grossir son armée des garnisons des places frontières. Les étrangers se préparaient à se replier sur le Rhin, lorsqu'Alexandre, par un de ces mouvements du ciel qui changent tout un monde, prit le parti de marcher à Paris, dont le chemin devenait libre. Napoléon croyait entraîner la masse des ennemis, et il n'était suivi que de dix mille hommes de cavalerie qu'il pensait être l'avant-garde des principales troupes, et qui lui masquaient le mouvement réel des Prussiens et des Moscovites. Il dispersa ces dix mille chevaux à Saint-Dizier et Vitry, et s'aperçut alors que la Grande Armée alliée n'était pas derrière ; cette armée,

se précipitant sur la capitale, n'avait devant elle que les maréchaux Marmont et Mortier avec environ douze mille conscrits.

RETOUR DE L'ÎLE D'ELBE.

Pendant que Napoléon se préparait à frapper un grand coup on lui brisa son épée entre les mains. Les alliés attaquèrent Paris, et le maréchal Marmont signa une capitulation le 31 mars. L'empereur abdiqua, fit des adieux touchants à sa vieille garde et partit pour l'île d'Elbe que les souverains alliés lui avaient donnée pour royaume. Le grand capitaine tombé, les Bourbons rentrèrent en France, et Louis XVIII monta sur le trône de son frère Louis XVI.

Le nouveau roi *octroya* une charte à son peuple, mais quoiqu'il fût intelligent et modéré son administration devint bientôt impopulaire. Napoléon de son île observait les événements qui se passaient en France et se décida à revenir dans son ancien empire. Il quitta l'île d'Elbe avec une poignée d'hommes, aborda au golfe Juan, près de Cannes, et fit une marche triomphale jusqu'à Paris. Ses anciens soldats et ses anciens généraux, entre autres Ney, envoyés pour le combattre, s'étaient jetés dans ses bras. Il rentra aux Tuileries le 20 mars 1815 et commença son règne des Cent Jours (20 mars au 22 juin).

L'empereur sembla être revenu avec des idées plus libérales ; il donna au peuple l'Acte Additionnel aux constitutions de l'Empire, et il se prépara à résister à l'attaque de l'Europe entière. Dès que les alliés apprirent le retour de Napoléon ils firent reprendre à leurs armées le chemin de la France. L'empereur préféra marcher à leur rencontre et conçut le plan d'attaquer les Anglais et les Prussiens en Belgique. Ney contint Wellington aux Quatre-Bras, et Napoléon vainquit Blücher à Ligny. A Waterloo, cepen-

dant, se décida le sort du plus grand capitaine depuis César. Le vainqueur de cent combats fut vaincu.

WATERLOO.

(Victor Hugo, *Les Misérables.*)

Le 18 Juin 1815.

S'il n'avait pas plu dans la nuit du 17 au 18 juin 1815, l'avenir de l'Europe était changé. Quelques gouttes d'eau de plus ou de moins ont fait pencher Napoléon. Pour que Waterloo fût la fin d'Austerlitz, la providence n'a eu besoin que d'un peu de pluie, et un nuage traversant le ciel à contre-sens de la saison a suffi pour l'écroulement d'un monde.

La bataille de Waterloo, et ceci a donné à Blücher le temps d'arriver, n'a pu commencer qu'à onze heures et demie. Pourquoi ? Parce que la terre était mouillée. Il a fallu attendre un peu de raffermissement pour que l'artillerie pût manœuvrer.

Napoléon était officier d'artillerie et il s'en ressentait. Le fond de ce prodigieux capitaine, c'était l'homme, qui, dans le rapport au Directoire sur Aboukir, disait : *Tel de nos boulets a tué six hommes.* Tous ses plans de bataille sont faits pour le projectile. Faire converger l'artillerie sur un point donné, c'était là sa clef de victoire. Il traitait la stratégie du général ennemi comme une citadelle et il la battait en brèche. Il accablait le point faible de mitraille ; nouait et dénouait les batailles avec le canon. Il y avait du tir dans son génie. Enfoncer les carrés, pulvériser les régiments, rompre les lignes, broyer et disperser les masses, tout pour lui était là, frapper, frapper, frapper sans cesse, et il confiait cette besogne au boulet. Méthode redoutable, et qui, jointe au génie, a fait invincible pendant quinze ans ce sombre athlète du pugilat de la guerre.

Le 18 juin 1815 il comptait d'autant plus sur l'artillerie qu'il avait pour lui le nombre. Wellington n'avait que cent cinquante-neuf bouches à feu ; Napoléon en avait deux cent quarante.

Supposez la terre sèche, l'artillerie pouvant rouler, l'action commençait à six heures du matin. La bataille était gagnée et finie à deux heures, trois heures avant la péripétie prussienne.

Quelle quantité de faute y a-t-il de la part de Napoléon dans la perte de cette bataille ? le naufrage est-il imputable au pilote ?

Le déclin physique évident de Napoléon se compliquait-il à cette époque d'une certaine diminution intérieure ? les vingt ans de guerre avaient-ils usé la lame comme le fourreau, l'âme comme le corps ? le vétéran se faisait-il fâcheusement sentir dans le capitaine ? en un mot, ce génie, comme beaucoup d'historiens considérables l'ont cru, s'éclipsait-il ? entrait-il en frénésie pour se déguiser à lui-même son affaiblissement ? commençait-il à osciller sous l'égarement d'un souffle d'aventures ? devenait-il, chose grave dans un général, inconscient du péril ? dans cette classe de grands hommes matériels qu'on peut appeler les géants de l'action, y a-t-il un âge pour la myopie du génie ? la vieillesse n'a pas de prise sur les génies de l'idéal ; pour les Dantes et les Michel-Anges, vieillir, c'est croître ; pour les Annibals et les Bonapartes, est-ce décroître ? Napoléon avait-il perdu le sens direct de la victoire ? en était-il à ne plus reconnaître l'écueil, à ne plus deviner le piège, à ne plus discerner le bord croulant des abîmes ? manquait-il du flair des catastrophes ? lui qui jadis savait toutes les routes du triomphe et qui, du haut de son char d'éclairs, les indiquait d'un doigt souverain, avait-il maintenant cet ahurissement sinistre de mener aux précipices son tumultueux attelage de légions ? était-il pris, à quarante-six ans, d'une folie suprême ? ce

cocher titanique du destin n'était-il plus qu'un immense casse-cou ?

Nous ne le pensons point.

Son plan de bataille était, de l'aveu de tous, un chef-d'œuvre. Aller droit au centre de la ligne alliée, faire un trou dans l'ennemi, le couper en deux, pousser la moitié britannique sur Hal et la moitié prussienne sur Tongres, faire de Wellington et de Blücher deux tronçons, enlever Mont-Saint-Jean, saisir Bruxelles, jeter l'Allemand dans le Rhin et l'Anglais dans la mer. Tout cela, pour Napoléon, était dans cette bataille. Ensuite on verrait.

Il va sans dire que nous ne prétendons pas faire ici l'histoire de Waterloo ; une des scènes génératrices du drame que nous racontons se rattache à cette bataille ; mais cette histoire n'est pas notre sujet ; cette histoire d'ailleurs est faite, et faite magistralement, à un point de vue par Napoléon, à l'autre point de vue par Charras. Quant à nous, nous laissons les deux historiens aux prises ; nous ne sommes qu'un témoin à distance, un passant dans la plaine, un chercheur penché sur cette terre pétrie de chair humaine, prenant peut-être des apparences pour des réalités ; nous n'avons pas le droit de tenir tête, au nom de la science, à un ensemble de faits où il y a sans doute du mirage, nous n'avons ni la pratique militaire ni la compétence stratégique qui autorisent un système ; selon nous, un enchaînement de hasards domine à Waterloo les deux capitaines ; et quand il s'agit du destin, ce mystérieux accusé, nous jugeons comme le peuple, ce juge naïf.

A.

Ceux qui veulent se figurer nettement la bataille de Waterloo n'ont qu'à coucher sur le sol par la pensée un A majuscule. Le jambage gauche de l'A est la route de

Nivelles, le jambage droit est la route de Genappe, la corde de l'A est le chemin creux d'Ohain à Braine-l'Alleud. Le sommet de l'A est Mont-Saint-Jean, là est Wellington ; la pointe gauche inférieure est Hougomont, là est Reille avec Jérôme Bonaparte ; la pointe droite inférieure est la Belle-Alliance, là est Napoléon. Un peu au-dessous du point où la corde de l'A rencontre et coupe le jambage droit est la Haie-Sainte. Au milieu de cette corde est le point précis où s'est dit le mot final de la bataille. C'est là qu'on a placé le lion, symbole involontaire du suprême héroïsme de la garde impériale.

Le triangle compris au sommet de l'A, entre les deux jambages et la corde, est le plateau de Mont-Saint-Jean. La dispute de ce plateau fut toute la bataille.

Les ailes des deux armées s'étendent à droite et à gauche des deux routes de Genappe et de Nivelles ; d'Erlon faisant face à Picton, Reille faisant face à Rille.

Derrière la pointe de l'A, derrière le plateau de Mont-Saint-Jean, est la forêt de Soignes. Quant à la plaine en elle-même, qu'on se représente un vaste terrain ondulant ; chaque pli domine le pli suivant, et toutes les ondulations montent vers Mont-Saint-Jean, et y aboutissent à la forêt.

Deux troupes ennemies sur un champ de bataille sont deux lutteurs. C'est un bras-le-corps. L'une cherche à faire glisser l'autre. On se cramponne à tout ; un buisson est un point d'appui ; un angle de mur est un épaulement ; faute d'une bicoque où s'adosser, un régiment lâche pied ; un ravalement de la plaine, un mouvement de terrain, un sentier transversal à propos, un bois, un ravin, peuvent arrêter le talon de ce colosse qu'on appelle une armée et l'empêcher de reculer. Qui sort du champ est battu. De là, pour le chef responsable, la nécessité d'examiner la moindre touffe d'arbres et d'approfondir le moindre relief.

Les deux généraux avaient attentivement étudié la plaine

de Mont-Saint-Jean, dite aujourd'hui plaine de Waterloo. Dès l'année précédente, Wellington, avec une sagacité prévoyante, l'avait examinée comme un en-cas de grande bataille. Sur ce terrain et pour ce duel, le 18 juin, Wellington avait le bon côté, Napoléon le mauvais. L'armée anglaise était en haut, l'armée française en bas.

Esquisser ici l'aspect de Napoléon, à cheval, sa lunette à la main, sur la hauteur de Rossomme, à l'aube du 18 juin 1815, cela est presque de trop. Avant qu'on le montre, tout le monde l'a vu. Ce profil calme sous le petit chapeau de l'école de Brienne, cet uniforme vert, le revers blanc cachant la plaque, la redingote cachant les épaulettes, l'angle du cordon rouge sous le gilet, la culotte de peau, le cheval blanc avec sa housse de velours pourpre ayant au coin des N. couronnés et des aigles, les bottes à l'écuyère sur des bas de soie, les éperons d'argent, l'épée de Marengo, toute cette figure du dernier César est debout dans les imaginations, acclamée des uns, sévèrement regardée par les autres.

Cette figure a été longtemps toute dans la lumière ; cela tenait à un certain obscurcissement légendaire que la plupart des héros dégagent et qui voile toujours plus ou moins longtemps la vérité, mais aujourd'hui l'histoire et le jour se font.

Cette clarté, l'histoire, est impitoyable ; elle a cela d'étrange et de divin que, toute lumière qu'elle est et précisément parce qu'elle est lumière, elle met souvent de l'ombre là où l'on voyait des rayons ; du même homme elle fait deux fantômes différents, et l'un attaque l'autre, et en fait justice, et les ténèbres du despote luttent avec l'éblouissement du capitaine. De là une mesure plus vraie dans l'appréciation définitive des peuples. Babylone violée diminue Alexandre ; Rome enchaînée diminue César ; Jérusalem tuée diminue Titus. La tyrannie suit le tyran. C'est un

malheur pour un homme de laisser derrière lui de la nuit qui a sa forme.

. . . . . .

L'Inattendu.

Ils étaient trois mille cinq cents. Ils faisaient un front d'un quart de lieue. C'étaient des hommes géants sur des chevaux colosses. Ils étaient vingt-six escadrons ; et ils avaient derrière eux, pour les appuyer, la division de Lefebvre Desnouettes, les cent six gendarmes d'élite, les chasseurs de la garde, onze cent quatre-vingt-dix-sept hommes, et les lanciers de la garde, huit cent quatre-vingts lances. Ils portaient le casque sans crins et la cuirasse de fer battu, avec les pistolets d'arçon dans les fontes et le long sabre épée. Le matin toute l'armée les avait admirés, quand, à neuf heures, les clairons sonnant, toutes les musiques chantant : *veillons au salut de l'empire*, ils étaient venus, colonne épaisse, une de leurs batteries à leur flanc, l'autre à leur centre, se déployer sur deux rangs entre la chaussée de Genappe et Frischemont, et prendre leur place de bataille dans cette puissante deuxième ligne, si savamment composée par Napoléon, laquelle, ayant à son extrémité de gauche les cuirassiers de Kellermann et à son extrémité de droite les cuirassiers de Milhaud, avait, pour ainsi dire, deux ailes de fer.

L'aide-de-camp Bernard leur porta l'ordre de l'empereur. Ney tira son épée et prit la tête. Les escadrons énormes s'ébranlèrent.

Alors on vit un spectacle formidable.

Toute cette cavalerie, sabres levés, étendards et trompettes au vent, formée en colonne par division, descendit d'un même mouvement et comme un seul homme, avec la précision d'un bélier de bronze qui ouvre une brèche, la colline

de la Belle-Alliance, s'enfonça dans le fond redoutable où tant d'hommes déjà étaient tombés, y disparut dans la fumée, puis, sortant de cette ombre, reparut de l'autre côté du vallon, toujours compacte et serrée, montant au grand trot, à travers un nuage de mitraille crevant sur elle, l'épouvantable pente de boue du plateau de Mont-Saint-Jean. Ils montaient, graves, menaçants, imperturbables ; dans les intervalles de la mousqueterie et de l'artillerie, on entendait ce piétinement colossal. Étant deux divisions, ils étaient deux colonnes ; la division Wathier avait la droite, la division Delord avait la gauche. On croyait voir de loin s'allonger vers la crête du plateau deux immenses couleuvres d'acier. Cela traversa la bataille comme un prodige.

Rien de semblable ne s'était vu depuis la prise de la grande redoute de la Moskowa par la grosse cavalerie ; Murat y manquait, mais Ney s'y retrouvait. Il semblait que cette masse était devenue monstre et n'eût qu'une âme. Chaque escadron ondulait et se gonflait comme un anneau de polype. On les apercevait à travers une vaste fumée déchirée çà et là. Pêle-mêle de casques, de cris, de sabres, bondissement orageux des groupes des chevaux dans le canon et la fanfare, tumulte discipliné et terrible ; là-dessus les cuirasses, comme les écailles sur l'hydre.

Ces récits semblent d'un autre âge. Quelque chose de pareil à cette vision apparaissait sans doute dans les vieilles épopées orphiques racontant les hommes-chevaux, les antiques hippanthropes, ces titans à face humaine et à poitrail équestre dont le galop escalada l'Olympe, horribles, invulnérables, sublimes ; dieux et bêtes.

Bizarre coïncidence numérique, vingt-six bataillons allaient recevoir ces vingt-six escadrons. Derrière la crête du plateau, à l'ombre de la batterie masquée, l'infanterie anglaise, formée en treize carrés, deux bataillons par carré, et sur deux lignes, sept sur la première, six sur la seconde, la

crosse à l'épaule, couchant en joue ce qui allait venir, calme, muette, immobile, attendait. Elle ne voyait pas les cuirassiers et les cuirassiers ne la voyaient pas. Elle écoutait monter cette marée d'hommes. Elle entendait le grossissement du bruit des trois mille chevaux, le frappement alternatif et symétrique des sabots au grand trot, le froissement des cuirasses, le cliquetis des sabres, et une sorte de grand souffle farouche. Il y eut un silence redoutable, puis, subitement, une longue file de bras levés brandissant des sabres apparut au-dessus de la crête, et les casques, et les trompettes, et les étendards, et trois mille têtes à moustaches grises criant : "Vive l'empereur!" Toute cette cavalerie déboucha sur le plateau, et ce fut comme l'entrée d'un tremblement de terre.

Tout à coup, chose tragique, à la gauche des Anglais, à notre droite, la tête de colonne des cuirassiers se cabra avec une clameur effroyable. Parvenus au point culminant de la crête, effrénés, tout à leur furie et à leur course d'extermination sur les carrés et les canons, les cuirassiers venaient d'apercevoir, entre eux et les Anglais, un fossé, une fosse. C'était le chemin creux d'Ohain.

L'instant fut épouvantable. Le ravin était là, inattendu, béant, à pic sous les pieds des chevaux, profond de deux toises entre son double talus ; le second rang y poussa le premier, et le troisième y poussa le second ; les chevaux se dressaient, se rejetaient en arrière, tombaient sur la croupe, glissaient les quatre pieds en l'air, pilant et bouleversant les cavaliers, aucun moyen de reculer, toute la colonne n'était plus qu'un projectile, la force acquise pour écraser les Anglais écrasa les Français, le ravin inexorable ne pouvait se rendre que comblé ; cavaliers et chevaux y roulèrent pêle-mêle se broyant les uns les autres, ne faisant qu'une chair dans ce gouffre, et quand cette fosse fut pleine d'hommes vivants, on marcha dessus et le reste passa.

Presque un tiers de la brigade Dubois croula dans cet abîme.

Ceci commença la perte de la bataille. Une tradition locale, qui exagère évidemment, dit que deux mille chevaux et quinze cents hommes furent ensevelis dans le chemin creux d'Ohain. Ce chiffre vraisemblablement comprend tous les autres cadavres qu'on jeta dans ce ravin le lendemain du combat.

Napoléon, avant d'ordonner cette charge des cuirassiers de Milhaud, avait scruté le terrain, mais n'avait pu voir ce chemin creux qui ne faisait pas même une ride à la surface du plateau. Averti pourtant et mis en éveil par la petite chapelle blanche qui en masque l'angle sur la chaussée de Nivelles, il avait fait, probablement sur l'éventualité d'un obstacle, une question au guide Lacoste. Le guide avait répondu non. On pourrait presque dire que de ce signe de tête d'un paysan est sortie la catastrophe de Napoléon.

D'autres fatalités encore devaient surgir. Était-il possible que Napoléon gagnât cette bataille? nous répondons non. Pourquoi? à cause de Wellington, à cause de Blücher? non. A cause de Dieu.

Bonaparte vainqueur à Waterloo, ceci n'était plus dans la loi du dix-neuvième siècle. Une autre série de faits se préparait, où Napoléon n'avait plus de place. La mauvaise volonté des événements s'était annoncée de longue date.

Il était temps que cet homme vaste tombât.

L'excessive pesanteur de cet homme dans la destinée humaine troublait l'équilibre. Cet individu comptait à lui seul plus que le groupe universel. Ces pléthores de toute la vitalité humaine concentrée dans une seule tête, le monde montant au cerveau d'un homme, cela serait mortel à la civilisation, si cela durait. Le moment était venu pour l'incorruptible équité suprême d'aviser. Probablement les principes et les éléments, d'où dépendent les gravitations

régulières dans l'ordre moral comme dans l'ordre matériel, se plaignaient, le sang qui fume, le trop-plein des cimetières, les mères en larmes, ce sont des plaidoyers redoutables. Il y a, quand la terre souffre d'une surcharge, de mystérieux gémissements de l'ombre, que l'abîme entend.

Napoléon avait été dénoncé dans l'infini, et sa chute était décidée.

Il gênait Dieu.

Waterloo n'est point une bataille ; c'est le changement de front de l'Univers.

Le Plateau de Mont-Saint-Jean.

En même temps que le ravin, la batterie s'était démasquée.

Soixante canons et les treize carrés foudroyèrent les cuirassiers à bout portant. L'intrépide général Delord fit le salut militaire à la batterie anglaise.

Toute l'artillerie volante anglaise était rentrée au galop dans les carrés. Les cuirassiers n'eurent pas même un temps d'arrêt. Le désastre du chemin creux les avait décimés, mais non découragés. C'étaient de ces hommes qui, diminués de nombre, grandissent de cœur.

La colonne Wathier seule avait souffert du désastre ; la colonne Delord, que Ney avait fait obliquer à gauche, comme s'il pressentait l'embûche, était arrivée entière.

Les cuirassiers se ruèrent sur les carrés anglais.

Ventre à terre, brides lâchées, sabre aux dents, pistolets au poing, telle fut l'attaque.

Il y a des moments où l'âme durcit l'homme jusqu'à changer le soldat en statue, et où toute cette chair se fait granit. Les bataillons anglais, éperdument assaillis, ne bougèrent pas.

Alors ce fut effrayant.

Toutes les faces des carrés anglais furent attaquées à la fois. Un tournoiement frénétique les enveloppa. Cette froide infanterie demeura impassible. Le premier rang, genou en terre, recevait les cuirassiers sur les baïonnettes, le second rang les fusillait ; derrière le second rang les canonniers chargeaient les pièces, le front du carré s'ouvrait, laissait passer une éruption de mitraille et se refermait. Les cuirassiers répondaient par l'écrasement. Leurs grands chevaux se cabraient, enjambaient les rangs, sautaient par-dessus les baïonnettes et tombaient, gigantesques, au milieu de ces quatre murs vivants. Les boulets faisaient des trouées dans les cuirassiers, les cuirassiers faisaient des brèches dans les carrés. Des files d'hommes disparaissaient broyées sous les chevaux. Les baïonnettes s'enfonçaient dans les ventres de ces centaures. De là une difformité de blessures qu'on n'a pas vue peut-être ailleurs. Les carrés, rongés par cette cavalerie forcenée, se rétrécissaient sans broncher. Inépuisables en mitraille, ils faisaient explosion au milieu des assaillants. La figure de ce combat était monstrueuse. Ces carrés n'étaient plus des bataillons, c'étaient des cratères ; ces cuirassiers n'étaient plus une cavalerie, c'était une tempête. Chaque carré était un volcan attaqué par un nuage ; la lave combattait la foudre.

Le carré extrême de droite, le plus exposé de tous, étant en l'air fut, presque anéanti dès les premiers chocs. Il était formé du 75^{e} régiment de highlanders. Le joueur de cornemuse au centre, pendant qu'on s'exterminait autour de lui, laissant dans une inattention profonde son œil mélancolique plein du reflet des forêts et des lacs, assis sur un tambour, son pibroch sous le bras, jouait les airs de la montagne. Ces Écossais mouraient en pensant au Ben Lothian, comme les Grecs en se souvenant d'Argos. Le sabre d'un cuirassier, abattant le pibroch et le bras qui le portait, fit cesser le chant en tuant le chanteur.

Les cuirassiers, relativement peu nombreux, amoindris par la catastrophe du ravin, avaient là contre eux presque toute l'armée anglaise, mais ils se multipliaient, chaque homme en valant dix. Cependant quelques bataillons hanovriens plièrent. Wellington le vit, et songea à sa cavalerie. Si Napoléon, en ce moment-là même, eût songé à son infanterie, il eût gagné la bataille. Cet oubli fut sa grande faute fatale.

Tout à coup les cuirassiers assaillants se sentirent assaillis. La cavalerie anglaise était sur leur dos. Devant eux les carrés, derrière eux Somerset ; Somerset, c'étaient les quatorze cents dragons gardes. Somerset avait à sa droite Dornberg avec les chevau-légers allemands, et à sa gauche Trip avec les carabiniers belges ; les cuirassiers, attaqués en flanc et en tête, en avant et en arrière, par l'infanterie et par la cavalerie, durent faire face de tous les côtés. Que leur importait ? ils étaient tourbillon. La bravoure devint inexprimable.

En outre, ils avaient derrière eux la batterie toujours tonnante. Il fallait cela pour que ces hommes fussent blessés dans le dos. Une de leurs cuirasses, trouée à l'omoplate gauche d'un biscaïen, est dans la collection du musée de Waterloo.

Pour de tels Français, il ne fallait pas moins que de tels Anglais.

Ce ne fut plus une mêlée, ce fut une ombre, une furie, un vertigineux emportement d'âmes et de courages, un ouragan d'épées-éclairs. En un instant les quatorze cents dragons-gardes ne furent plus que huit cents ; Fuller, le lieutenant-colonel, tomba mort. Ney accourut avec les lanciers et les chasseurs de Lefebvre-Desnouettes. Le plateau de Mont-Saint-Jean fut pris, repris, pris encore. Les cuirassiers quittaient la cavalerie pour retourner à l'infanterie, ou, pour mieux dire, toute cette cohue formidable se colletait sans

que l'un lâchât l'autre. Les carrés tenaient toujours. Il y eut douze assauts. Ney eut quatre chevaux tués sous lui. La moitié des cuirassiers resta sur le plateau. Cette lutte dura deux heures.

L'armée anglaise en fut profondément ébranlée. Nul doute que, s'ils n'eussent été affaiblis dans leur premier choc par le désastre du chemin creux, les cuirassiers n'eussent culbuté le centre et décidé la victoire. Cette cavalerie extraordinaire pétrifia Clinton qui avait vu Talavera et Badajoz. Wellington, aux trois quarts vaincu, admirait héroïquement. Il disait à demi-voix : " Sublime ! "

Les cuirassiers anéantirent sept carrés sur treize, prirent ou enclouèrent soixante pièces de canon, et enlevèrent aux régiments anglais six drapeaux, que trois cuirassiers et trois chasseurs de la garde allèrent porter à l'empereur devant la ferme de la Belle-Alliance.

La situation de Wellington avait empiré. Cette étrange bataille était comme un duel entre deux blessés acharnés qui, chacun de leur côté, tout en combattant et en se résistant toujours, perdent tout leur sang. Lequel des deux tombera le premier ?

La lutte du plateau continuait.

Jusqu'où sont allés les cuirassiers ? personne ne saurait le dire. Ce qui est certain, c'est que, le lendemain de la bataille, un cuirassier et son cheval furent trouvés morts dans la charpente de la bascule du pesage des voitures à Mont-Saint-Jean, au point même où s'entrecoupent et se rencontrent les quatre routes de Nivelles, de Genappe, de la Hulpe et de Bruxelles. Ce cavalier avait percé les lignes anglaises. Un des hommes qui ont relevé ce cadavre vit encore à Mont-Saint-Jean. Il se nomme Dehaze. Il avait alors dix-huit ans.

Wellington se sentait pencher. La crise était proche.

. . . . . .

De Vert-Coucou jusqu'à Groenendael, sur une longueur de près de deux lieues dans la direction de Bruxelles, il y avait, au dire des témoins qui existent encore, un encombrement de fuyards. Cette panique fut telle qu'elle gagna le prince de Condé à Malines et Louis XVIII à Gand. A l'exception de la faible réserve échelonnée derrière l'ambulance établie dans la ferme de Mont-Saint-Jean et des brigades Vivian et Vandeleur qui flanquaient l'aile gauche, Wellington n'avait plus de cavalerie. Nombre de batteries gisaient démontées. Ces faits sont avoués par Siborne ; et Pringle, exagérant le désastre, va jusqu'à dire que l'armée anglo-hollandaise était réduite à trente-quatre mille hommes. Le Duc-de-Fer demeurait calme, mais ses lèvres avaient blêmi. Le commissaire autrichien Vincent, le commissaire espagnol Alava, présents à la bataille dans l'état-major anglais, croyaient le duc perdu. A cinq heures, Wellington tira sa montre, et on l'entendit murmurer ce mot sombre : " Blücher, ou la nuit ! "

Ce fut vers ce moment-là qu'une ligne lointaine de baïonnettes étincela sur les hauteurs du côté de Frischemont.

Ici est la péripétie de ce drame géant.

. . . . . .

La Garde.

On sait le reste ; l'irruption d'une troisième armée, la bataille disloquée, quatre-vingt-six bouches à feu tonnant tout à coup, Pirch 1^er^ survenant avec Bülow, la cavalerie de Ziethen menée par Blücher en personne, les Français refoulés, Marcognet balayé du plateau d'Ohain, Durutte délogé de Papelotte, Donzelot et Quiot reculant, Lobau pris en écharpe, une nouvelle bataille se précipitant à la nuit tombante sur nos régiments démantelés, toute la ligne anglaise reprenant l'offensive et poussée en avant, la gigantesque

trouée faite dans l'armée française, la mitraille anglaise et la mitraille prussienne s'entr'aidant, l'extermination, le désastre de front, le désastre en flanc, la garde entrant en ligne sous cet épouvantable écroulement.

Comme elle sentait qu'elle allait mourir, elle cria : "Vive l'empereur!" L'histoire n'a rien de plus émouvant que cette agonie éclatant en acclamations.

Le ciel avait été couvert toute la journée. Tout à coup, en ce moment-là même, il était huit heures du soir, les nuages de l'horizon s'écartèrent et laissèrent passer, à travers les ormes de la route de Nivelles, la grande rougeur sinistre du soleil qui se couchait. On l'avait vu se lever à Austerlitz.

Chaque bataillon de la garde, pour ce dénoûment, était commandé par un général. Friant, Michel, Roguet, Harlet, Mallet, Poret de Morvan étaient là. Quand les hauts bonnets des grenadiers de la garde avec la large plaque à l'aigle apparurent, symétriques, alignés, tranquilles, dans la brume de cette mêlée, l'ennemi sentit le respect de la France ; on crut voir vingt victoires entrer sur le champ de bataille, ailes déployées, et ceux qui étaient vainqueurs, s'estimant vaincus, reculèrent ; mais Wellington cria : "Debout, gardes, et visez juste." Le régiment rouge des gardes anglaises, couché derrière les haies, se leva, une nuée de mitraille cribla le drapeau tricolore frissonnant autour de nos ailes, tous se ruèrent, et le suprême carnage commença. La garde impériale sentit dans l'ombre l'armée lâchant pied autour d'elle, et le vaste ébranlement de la déroute, elle entendit le "Sauve-qui-peut!" qui avait remplacé le "Vive l'empereur!" et, avec la fuite derrière elle, elle continua d'avancer, de plus en plus foudroyée et mourant davantage à chaque pas qu'elle faisait. Il n'y eut point d'hésitants ni de timides. Le soldat dans cette troupe était aussi héros que le général. Pas un homme ne manqua au suicide.

Ney, éperdu, grand de toute la hauteur de la mort acceptée, s'offrait à tous les coups dans cette tourmente. Il eut là son cinquième cheval tué sous lui. En sueur, la flamme aux yeux, l'écume aux lèvres, l'uniforme déboutonné, une de ses épaulettes à demi coupée par le coup de sabre d'un horse-guard, sa plaque de grand-aigle bosselée par une balle, sanglant, fangeux, magnifique, une épée cassée à la main, il disait : "Venez voir comment meurt un maréchal de France sur le champ de bataille !" Mais en vain ; il ne mourut pas. Il était hagard et indigné. Il jetait à Drouet d'Erlon cette question : "Est-ce que tu ne te fais pas tuer, toi ?" Il criait au milieu de toute cette artillerie écrasant une poignée d'hommes : "Il n'y a donc rien pour moi ! Oh ! je voudrais que tous ces boulets anglais m'entrassent dans le ventre !" — Tu étais réservé à des balles françaises, infortuné !

La Catastrophe.

La déroute derrière la garde fut lugubre.

L'armée plia brusquement de tous les côtés à la fois, de Hougomont, de la Haie-Sainte, de Papelotte, de Plancenoit. Le cri : "Trahison !" fut suivi du cri : "Sauve-qui-peut !" Une armée qui se débande, c'est un dégel. Tout fléchit, se fêle, craque, flotte, roule, tombe, se heurte, se hâte, se précipite. Désagrégation inouïe. Ney emprunte un cheval, saute dessus, et, sans chapeau, sans cravate, sans épée, se met en travers de la chaussée de Bruxelles, arrêtant à la fois les Anglais et les Français. Il tâche de retenir l'armée, il la rappelle, il l'insulte, il se cramponne à la déroute. Il est débordé. Les soldats le fuient en criant : "Vive le maréchal Ney !" Deux régiments de Durutte vont et viennent effarés et comme ballottés entre le sabre des uhlans et la fusillade des brigades de Kempt, de Best, de Pack et de Rylandt ; la pire des mêlées, c'est la déroute ;

les amis s'entretuent pour fuir ; les escadrons et les bataillons se brisent et se dispersent les uns contre les autres, énorme écume de la bataille. Lobau à une extrémité comme Reille à l'autre sont roulés dans le flot. En vain Napoléon fait des murailles avec ce qui lui reste de la garde ; en vain il dépense à un dernier effort ses escadrons de service. Quiot recule devant Vivian, Kellermann devant Vandeleur, Lobau devant Bülow, Morand devant Pirch, Domon et Subervic devant le prince Guillaume de Prusse. Guyot, qui a mené à la charge les escadrons de l'empereur, tombe sous les pieds des dragons anglais. Napoléon court au galop le long des fuyards, les harangue, presse, menace, supplie. Toutes les bouches qui criaient le matin : "Vive l'empereur !" restent béantes ; c'est à peine si on le connaît. La cavalerie prussienne, fraîche venue, s'élance, vole, sabre, taille, hache, tue, extermine. Les attelages se ruent, les canons se sauvent ; les soldats du train dételent les caissons et en prennent les chevaux pour s'échapper, des fourgons culbutés les quatre roues en l'air entravent la route et sont des occasions de massacre. On s'écrase, on se foule, on marche sur les morts et sur les vivants. Les bras sont éperdus. Une multitude vertigineuse emplit les routes, les sentiers, les ponts, les plaines, les collines, les vallées, les bois, encombrés par cette évasion de quarante mille hommes. Cris, désespoir, sacs et fusils jetés dans les seigles, passages frayés à coups d'épée, plus de camarades, plus d'officiers, plus de généraux, une inexprimable épouvante. Ziethen sabrant la France à son aise. Les lions devenus chevreuils. Telle fut cette fuite.

A Genappe, on essaya de se retourner, de faire front, d'enrayer. Lobau rallia trois cents hommes. On barricada l'entrée du village, mais à la première volée de la mitraille prussienne, tout se remit à fuir, et Lobau fut pris. On voit encore aujourd'hui cette volée de mitraille empreinte sur le

vieux pignon d'une masure en brique à droite de la route, quelques minutes avant d'entrer à Genappe. Les Prussiens s'élancèrent dans Genappe, furieux sans doute d'être si peu vainqueurs. La poursuite fut monstrueuse. Blücher ordonna l'extermination. Roguet avait donné ce lugubre exemple de menacer de mort tout grenadier français qui lui amènerait un prisonnier prussien. Blücher dépassa Roguet. Le général de la jeune garde, Dupesme, acculé sur la porte d'une auberge de Genappe, rendit son épée à un hussard de la mort qui prit l'épée et tua le prisonnier. La victoire s'acheva par l'assassinat des vaincus. Punissons, puisque nous sommes l'histoire : le vieux Blücher se déshonora. Cette férocité mit le comble au désastre. La déroute désespérée traversa Genappe, traversa les Quatre-Bras, traversa Sombreffe, traversa Frasnes, traversa Thuin, traversa Charleroi, et ne s'arrêta qu'à la frontière. Hélas ! et qui donc fuyait de la sorte ? la Grande Armée.

Ce vertige, cette terreur, cette chute en ruine de la plus haute bravoure qui ait jamais étonné l'histoire, est-ce que cela est sans cause ? Non. L'ombre d'une droite énorme se projette sur Waterloo. C'est la journée du destin. La force au-dessus de l'homme a donné ce jour-là. De là, le pli épouvanté des têtes ; de là, toutes ces grandes âmes rendant leur épée. Ceux qui avaient vaincu l'Europe sont tombés terrassés, n'ayant plus rien à dire ni à faire, sentant dans l'ombre une présence terrible. *Hoc erat in fatis.* Ce jour-là, la perspective du genre humain a changé. Waterloo, c'est le gond du dix-neuvième siècle. La disparition du grand homme était nécessaire à l'avènement du grand siècle. Quelqu'un à qui on ne réplique pas, s'en est chargé. La panique des héros s'explique. Dans la bataille de Waterloo, il y a plus que du nuage ; il y a du météore. Dieu a passé.

A la nuit tombante, dans un champ près de Genappe, Bernard et Bertrand saisirent par un pan de sa redingote et

arrêtèrent un homme hagard, pensif, sinistre, qui, entraîné jusque là par le courant de la déroute, venait de mettre pied à terre, avait passé sous son bras la bride de son cheval, et, l'œil égaré, s'en retournait seul vers Waterloo. C'était Napoléon essayant encore d'aller en avant, immense somnambule de ce rêve écroulé.

Après Waterloo.

A son retour à Paris après Waterloo Napoléon fut abandonné par la chambre des représentants et abdiqua une seconde fois, le 23 juin 1815. Il eût pu probablement passer aux États-Unis, mais il préféra se rendre aux Anglais. Il se rendit à bord du *Bellérophon* et se mit sous la protection de l'Angleterre. Celle-ci le traita en prisonnier de guerre et l'envoya à l'île Sainte-Hélène, au milieu de l'Atlantique. Napoléon y subit pendant six ans un martyre qui l'a grandi aux yeux de la postérité.

NAPOLÉON A SAINTE-HÉLÈNE.

(Edgar Quinet, *Histoire de la Campagne de 1815.*)

Napoléon seul profita de son désastre; il se releva et grandit à Sainte-Hélène. Et là quelles plaintes aiguës il fit entendre ! Elles ont été ouïes de chaque point de la terre. Et pourtant il avait avec lui, pour lui faire cortège, toute la gloire du monde, tandis que la plupart des hommes qui, en France, ont aimé et servi la liberté avec un peu d'éclat ont dû mourir sur l'échafaud et dans l'exil, ou au moins dans l'abandon et dans l'oubli. Mais eux sont morts seuls et sans cortège; ils n'ont pas eu pour adieu et pour consolation suprême la renommée et les acclamations des peuples, ceux-ci les réservant presque toujours pour le maître qui leur a mis le frein.

Une grande pitié nous a saisis au cœur en voyant Napoléon à Sainte-Hélène ; et qui eût pu alors s'en défendre ? Comme bientôt lui-même, dans ce prodigieux changement, se mit au niveau de sa nouvelle fortune, que dans l'adversité il se montra accessible à ses familiers, sensible aux maux qu'il venait d'apprendre à connaître, ouvert à tous les sentiments humains depuis que le trône ne le garantissait plus des indignités de la vie ordinaire ; comme il laissa voir l'homme quand l'empereur eut disparu, et qu'il loua la liberté sitôt qu'il fut captif, on en conclut qu'il avait toujours été ainsi en secret dans l'ancienne prospérité. Les élans de justice qu'il montra quand il fut le plus faible, nous supposâmes qu'il les avait éprouvés quand il était le plus fort. La figure de Napoléon de 1800 à 1815 fut ainsi altérée dans l'histoire par le reflet des années de 1816 à 1821. Nous fîmes remonter dans le passé sur le trône impérial la sagesse tardive, puisée dans la captivité. Grande cause de perturbation pour la plupart des récits ! De là ce Napoléon modéré, impartial, presque débonnaire, tout l'opposé de celui que les contemporains ont connu, et dont ils nous ont transmis l'impression véritable. Ne brouillons pas tous les temps par une molle complaisance, qui aussi bien n'a plus d'objet, car la tombe vide de Sainte-Hélène ne sollicite plus la pitié de personne. Nous pouvons croire que cette grande ombre est apaisée et satisfaite, et que ses vœux, à elle, sont comblés. Transportons donc ailleurs notre pitié vers des maux plus réels ou plus immérités, et profitons au moins de ce que nous sommes dégagés de la compassion pour revenir à la vérité seule.

La gloire de Napoléon est assez grande ; ne la faisons pas surhumaine en louant les désastres à l'égal des triomphes. Quand nous le comparons à César, n'oublions pas les différences. César a gardé toutes ses conquêtes. Napoléon a perdu toutes les siennes. César n'a été trompé dans aucun

de ses calculs ; il n'a subi aucun mécompte. Rien ne peut être comparé aux succès de Napoléon, si ce n'est ses revers.

Si César avait amené deux fois par sa faute l'invasion des barbares dans Rome, s'il avait perdu dans quatre campagnes les armées romaines, en Gaule, en Germanie, en Ibérie, en Scythie, est-il croyable que les anciens lui eussent su autant de gré de ses défaites que de ses victoires ? Pour qui connaît leur esprit judicieux, il est permis d'en douter.

MORT DE NAPOLÉON.

(A. THIERS, *Histoire du Consulat et de l'Empire.*)

ENFIN s'ouvrit cette année 1821, qui devait être pour Napoléon la dernière de sa grande existence. Au commencement de janvier, il éprouva une amélioration de quelques jours, mais qui ne se soutint pas. — C'est un répit d'une semaine ou deux, dit-il, après quoi la maladie reprendra son cours. — Il dicta encore à Marchand quelques pages sur César, et ce furent les dernières. A peu près à cette époque, on apprit par les journaux la mort de sa sœur Élisa. Il y fut très sensible. C'était la première personne de sa famille qui mourait depuis qu'il avait l'âge de raison. — *Allons*, dit-il, *elle me montre le chemin; il faut la suivre.* — Bientôt les symptômes qui s'étaient déjà produits reparurent avec toute leur force. Napoléon avait le teint livide, le regard toujours puissant, mais les yeux caves, les jambes enflées, les extrémités froides, l'estomac d'une susceptibilité telle qu'il rejetait tous les aliments avec accompagnement de matières noirâtres. Le mois de février s'écoula ainsi sans aucune amélioration, et en amenant au contraire des symptômes plus graves. Ne digérant aucun aliment, l'auguste malade s'affaiblissait chaque jour. Une soif ardente commençait à le tourmenter ; son pouls si lent s'animait et

devenait fiévreux. Il aurait voulu de l'air et il ne pouvait en supporter l'impression. La lumière le fatiguait; il ne quittait plus les deux petites chambres où étaient tendus ses deux lits de campagne, et se faisait transporter de l'un à l'autre. Il ne dictait plus, mais il se faisait lire Homère et les guerres d'Annibal dans Tite-Live, ne pouvant se les faire lire dans Polybe qu'il n'avait pu se procurer.

Le mois de mars amena un état plus grave encore, et le 17, désirant respirer librement, il se fit mettre en voiture, mais à peine en plein air il faillit s'évanouir, et fut replacé dans le lit où il devait expirer. — Je ne suis plus, dit-il, ce fier Napoléon que le monde a tant vu à cheval. Les monarques qui me persécutent peuvent se rassurer, je leur rendrai bientôt la sécurité. . . . — Les fidèles serviteurs de Napoléon ne le quittaient pas. Marchand et Montholon veillaient jour et nuit à son chevet, et il leur en témoignait une extrême gratitude. Le grand maréchal avait annoncé que ni lui ni sa femme ne partiraient, et Napoléon l'en avait cordialement remercié. Le grand maréchal demandant pour sa femme la permission de le visiter: Je ne suis pas bon à voir, avait-il répondu. Je recevrai madame Bertrand quand je serai mieux. Dites-lui que je la remercie du dévouement qui l'a retenue six années dans ce désert. —

Arrivé à cet état désespéré, ne sortant plus, ne voyant que ses amis les plus chers, ne pouvant supporter ni l'air ni la lumière, il était devenu pour ses gardiens absolument invisible. Le malheureux Hudson Lowe en était saisi de terreur, comme si une maladie aussi grave, et le chagrin qui éclatait sur tous les visages à Longwood, avaient pu être une feinte destinée à cacher une évasion. L'officier de service, plein d'égards, n'avait aucun doute, et tâchait de rassurer le gouverneur en lui disant que la maladie était vraie, et qu'il était inutile de tourmenter l'illustre captif pour chercher à le voir. Sir Hudson Lowe ne partageait guère

cette sécurité, et trouvait les commissaires aussi inquiets que lui. L'Autriche avait rappelé M. de Sturmer, car elle savait bien qu'il n'y avait pas à craindre que l'Angleterre laissât jamais échapper sa proie, et dès lors la présence d'un envoyé autrichien ne servait qu'à la rendre responsable aux yeux de l'opinion universelle des traitements infligés au gendre de François II. M. de Balmain avait épousé la fille de Sir Hudson Lowe, et partageait en général son avis. Quant à M. de Montchenu, le commissaire français, il désirait ardemment acquérir la certitude de la présence du prisonnier, et voulait qu'on prît les moyens nécessaires pour sortir du doute où l'on était. Sous l'empire de ces impressions, Sir Hudson Lowe ordonna enfin à l'officier de service de forcer la porte du malade, s'il le fallait, pour s'assurer de sa présence, car il y avait quinze jours qu'on n'avait pu s'en convaincre de ses propres yeux. L'officier de service, se conduisant avec une extrême délicatesse, fit part à MM. Marchand et de Montholon de son embarras, en leur affirmant du reste qu'il n'exécuterait pas l'ordre de forcer la porte de Napoléon, mais les supplia de le tirer de peine en lui fournissant le moyen de l'apercevoir. M. de Montholon qui ne voyait pas toujours, comme le grand maréchal, l'honneur de Napoléon en jeu dans ces tracasseries, s'entendit avec l'officier de service qu'il fit placer à une des fenêtres, puis entr'ouvrit cette fenêtre au moment où on transportait le malade d'un lit à l'autre. L'officier put voir sa noble figure déjà décolorée et amaigrie par la mort, et se hâta d'écrire au gouverneur qu'on ne jouait point à Longwood une affreuse comédie.

A peine ce malheureux gouverneur était-il délivré d'une crainte qu'il était assailli par une autre, et après avoir appréhendé une évasion, il se reprochait maintenant de laisser mourir son prisonnier sans secours. Il insista donc pour faire adjoindre un médecin de l'île au docteur Antomarchi,

ce qui lui procurait un témoin quotidien de la présence de Napoléon, des nouvelles de sa maladie, et servirait de réponse à ceux qui en Europe l'accuseraient d'avoir privé le glorieux malade des secours de l'art. Le docteur Antomarchi demandait lui-même pour sa responsabilité qu'on lui adjoignît un ou deux médecins. Mais Napoléon s'y refusait, ne voulant pas qu'on le tourmentât pour des essais de guérison au succès desquels il ne croyait point. Pourtant il y avait à Sainte-Hélène un médecin, appartenant au 20e régiment, et jouissant de l'estime générale. Napoléon, cédant aux instances de ses amis, consentit à l'admettre auprès de lui, l'accueillit avec bienveillance, lui répéta ce qu'il avait déjà dit plusieurs fois en parlant de sa santé, que c'était *une bataille perdue*, feignit d'accepter ses conseils, mais ne les suivit point, voulant, disait-il, mourir en repos.

Il était ainsi arrivé aux derniers jours d'avril, n'ayant aucune espérance, n'en cherchant aucune, et regardant sa fin comme très prochaine. Il résolut alors de faire son testament. Il lui restait environ quatre millions chez M. Laffitte, plus les intérêts de ce capital, et quelques débris d'une somme d'argent confiée au prince Eugène. Sur cette dernière somme il avait pris deux ou trois cent mille francs, par l'intermédiaire de M. de Las Cases, lorsque celui-ci était retourné en Europe. Il avait pu ainsi sauver sa réserve de 350,000 francs en or qu'il avait apportée à Sainte-Hélène. Il en fit la distribution entre M. de Montholon, le grand maréchal, Marchand et ses autres serviteurs, pour leur fournir à tous le moyen de retourner en Europe et d'y faire leur premier établissement. Sur les quatre millions environ restant en France, il en laissa deux à M. de Montholon, pour lui assurer un bien-être suffisant, 700 à 800 mille francs à la famille Bertrand, environ 500 mille à Marchand. Il donna en outre à ce dernier le collier en diamants de la reine Hortense, et il l'adjoignit à MM. de Montholon et

Bertrand comme exécuteur testamentaire, en récompense d'un dévouement qui ne s'était pas démenti. Il fit à ses autres serviteurs des legs proportionnés à leur condition, s'étudiant à leur ménager à tous une existence après sa mort. Quoique médiocrement satisfait du docteur Antomarchi, reconnaissant ses soins, il lui légua 100 mille francs, songea aussi à l'abbé Vignale, qui seul était resté des deux prêtres envoyés à Sainte-Hélène, et ne négligea pas même ses domestiques chinois, qui l'avaient bien servi. Ayant pourvu au sort de chacun selon ses moyens, il réunit les objets de quelque valeur, qui pouvaient être pour ceux à qui il les laisserait de grands souvenirs, et par son testament même en disposa en faveur de son fils, de sa mère, de ses sœurs, de ses frères. Il n'oublia point la généreuse lady Holland, et lui légua une de ses tabatières. A ces legs il ajouta quelques paroles d'attachement pour Marie-Louise. Il ne conservait aucune illusion sur cette princesse, mais il voulait honorer en elle la mère de son fils.

Il consacra plusieurs jours à arrêter ces dispositions, puis à les écrire, et s'interrompit à diverses reprises, vaincu par la fatigue et les souffrances. Enfin il en vint à bout, et, fidèle à son esprit d'ordre, il fit rédiger un procès-verbal de la remise à ses exécuteurs testamentaires de son testament et de tout ce qu'il possédait, afin qu'aucune contestation ne pût s'élever après sa mort. Il recommanda qu'on observât à ses funérailles les rites du culte catholique, et que sa salle à manger, dans laquelle on lui disait la messe, fût convertie en chapelle ardente. Le docteur Antomarchi, écoutant ces prescriptions adressées à l'abbé Vignale, ne put se défendre d'un sourire. Napoléon trouva que c'était manquer de respect à son autorité, à son génie, à sa mort. — Jeune homme, lui dit-il d'un ton sévère, vous avez peut-être trop d'esprit pour croire en Dieu : je n'en suis pas là. . . . *N'est pas athée qui veut.* — Cette leçon sévère, donnée en des

termes dignes du grand homme expirant, remplit d'embarras le jeune médecin, qui se confondit en excuses, et fit profession des croyances morales les plus saines.

Ces préparatifs de mort avaient fatigué Napoléon et pour ainsi dire hâté sa fin. Néanmoins il éprouva une sorte de soulagement moral et physique en voyant ses affaires définitivement réglées, et le sort de ses compagnons assuré selon ses moyens. Souriant à la mort avec autant de dignité que de grâce, il dit à Montholon et à Marchand qui ne le quittaient point : *Après avoir si bien mis ordre à ses affaires, ce serait vraiment dommage de ne pas mourir.*

La fin d'avril était arrivée, et à chaque instant le mal devenait plus menaçant et plus douloureux. Les spasmes, les vomissements, la fièvre, la soif ardente, ne cessaient pas. Napoléon prenait de temps en temps quelques gouttes d'une eau fraîche qu'on avait trouvée au pied du pic de Diane, dans l'exposition où il aurait voulu que sa demeure fût placée, et il en ressentait un peu de bien. — Je désire, dit-il, être enterré sur les bords de la Seine, si c'est jamais possible, ou à Ajaccio dans l'héritage de ma famille, ou enfin, si ma captivité doit durer pour mon cadavre, au pied de la fontaine à laquelle j'ai dû quelque soulagement. — On le lui promit avec des larmes, car on ne lui cachait plus un état qu'il voyait si bien. — Vous allez, dit-il à ses amis qui l'entouraient, retourner en Europe. Vous y reviendrez avec le reflet de ma gloire, avec l'honneur d'un noble dévouement. Vous y serez considérés et heureux. Moi je vais rejoindre Kléber, Desaix, Lannes, Masséna, Bessières, Duroc, Ney ! . . . Ils viendront à ma rencontre . . . ils ressentiront encore une fois l'ivresse de la gloire humaine. . . . Nous parlerons de ce que nous avons fait, nous nous entretiendrons de notre métier avec Frédéric, Turenne, Condé, César, Annibal. . . . Puis s'arrêtant Napoléon ajouta avec un singulier sourire : *A moins que là-haut comme ici-bas on n'ait peur de voir tant de*

militaires ensemble. — Ce léger badinage mêlé à ce langage solennel émut vivement les assistants. Le 1er mai l'agonie sembla s'annoncer, et les souffrances devinrent presque continuelles. Le 2, le 3, Napoléon parut consumé par la fièvre, et en proie à des spasmes violents. Dès que la souffrance lui laissait quelque répit, son esprit se réveillait radieux, et il montrait autant de lucidité que de sérénité. Dans l'un de ces intervalles il dicta, sous le titre de première et seconde rêverie, deux notes sur la défense de la France en cas d'invasion. Le 3, le délire commença, et à travers ses paroles entrecoupées on saisit ces mots : *Mon fils . . . l'armée . . . Desaix . . .* On eût dit à une certaine agitation qu'il avait une dernière vision de la bataille de Marengo regagnée par Desaix. Le 4, l'agonie dura sans interruption, et la noble figure du héros parut cruellement tourmentée. Le temps était horrible, car c'était la mauvaise saison de Sainte-Hélène. Des rafales de vent et de pluie déracinèrent quelques-uns des arbres récemment plantés. Enfin le 5 mai on ne douta plus que le dernier jour de cette existence extraordinaire ne fût arrivé. Tous les serviteurs de Napoléon agenouillés autour de son lit épiaient les dernières lueurs de la vie. Malheureusement ces dernières lueurs étaient des signes de cruelles souffrances. Les officiers anglais placés à l'extérieur recueillaient avec un intérêt respectueux ce que les domestiques leur apprenaient des progrès de l'agonie. Vers la fin du jour, la douleur s'affaissant avec la vie, le refroidissement devenant général, la mort sembla s'emparer de sa glorieuse victime. Ce jour-là le temps était redevenu calme et serein. Vers cinq heures quarante-cinq minutes, juste au moment où le soleil se couchait dans des flots de lumière, et où le canon anglais donnait le signal de la retraite, les nombreux témoins qui observaient le mourant s'aperçurent qu'il ne respirait plus, et s'écrièrent qu'il était mort. Ils couvrirent ses mains

de baisers respectueux, et Marchand qui avait emporté à Sainte-Hélène le manteau que le Premier Consul portait à Marengo, en revêtit son corps, en ne laissant à découvert que sa noble tête.

Aux convulsions de l'agonie, toujours si pénibles à voir, avait succédé un calme plein de majesté. Cette figure d'une si rare beauté, revenue à la maigreur de sa jeunesse et revêtue du manteau de Marengo, semblait avoir rendu à ceux qui la contemplaient le général Bonaparte dans toute sa gloire.

Le gouverneur, le commissaire français voulurent repaître leurs yeux de ce spectacle, et montrèrent devant cette mort aussi extraordinaire que la vie qu'elle terminait, le respect qu'ils lui devaient.

Napoléon avait expié, durant les six années qui venaient de s'écouler, la peur qu'il causait au monde, et ceux qui étaient chargés de le détenir avaient cédé à cette peur, avec plus ou moins de cruauté (car la peur est cruelle) selon qu'ils étaient plus ou moins éloignés de la victime. Les officiers de service la voyant de près, ne pouvaient s'empêcher de s'intéresser à elle, et d'alléger ses fers, quand ils en avaient le moyen. Sir Hudson Lowe qui ne la voyait pas directement, était tracassier, quelquefois persécuteur par défiance ou ressentiment, et parfois aussi se laissait attendrir au récit des souffrances de son prisonnier. A deux mille lieues de là, lord Bathurst, ne voyant absolument rien des souffrances de la victime, et tout plein des passions de l'Europe, s'était montré impitoyable. Il a laissé ainsi un triste legs à sa patrie, car, si la justice dit qu'on avait le droit de garder Napoléon, elle dit aussi qu'on n'avait ni le droit de le torturer, ni celui de l'humilier.

Conformément aux instructions de Napoléon, son autopsie fut faite, et on dut en conclure qu'un cancer à l'estomac avait été la cause principale de sa mort. Le foie légèrement

tuméfié attestait que le climat avait exercé une certaine influence sur son état, mais la moins décisive. Ce qui est incontestable, c'est que le chagrin, le désespoir caché, le défaut d'exercice surtout, avaient précipité la marche de la maladie, et avancé sa fin d'un nombre d'années impossible à déterminer.

L'inspection du corps révéla plusieurs blessures, quelques-unes très légères, et trois fort distinctes. De ces trois la première était à la tête, la seconde au doigt annulaire de la main gauche, la troisième à la cuisse gauche, celle-ci très profonde, provenant d'un coup de baïonnette reçu au siège de Toulon. C'est la seule dont l'origine puisse être historiquement assignée. Des mesures prises et de la description exacte du cadavre il résulte que Napoléon avait cinq pieds deux pouces (pieds français), le corps bien proportionné dans toutes ses parties, le pied et la main remarquables par la régularité de leur forme, les épaules larges, la poitrine développée, le cou un peu court, mais portant ferme et droite la tête la plus vaste, la mieux conformée dont la science anatomique ait constaté l'existence, enfin un visage dont la mort avait respecté la beauté, dont les contemporains ont conservé un souvenir ineffaçable, et dont la postérité, en le comparant aux plus célèbres bustes antiques, dira qu'il fit un des plus beaux que Dieu ait donnés pour expression au génie. Sa vie si pleine et qui semble comprendre des siècles n'avait duré que cinquante-deux ans. MM. de Montholon et Marchand l'avaient revêtu de l'uniforme qu'il portait le plus volontiers, celui des chasseurs de la garde, et du petit chapeau qui avait toujours recouvert sa tête puissante. Un seul prêtre et quelques amis prièrent pendant plusieurs jours près de ce corps inanimé : éclatant contraste (conforme à toute cette fin de carrière) d'une profonde solitude autour de l'homme que l'univers avait entouré et adulé ! Pourtant, à l'honneur du soldat, il faut dire que les militaires

anglais ne cessèrent de défiler autour de son cercueil pendant qu'il resta exposé. Enfin, lorsque le tombeau qui devait le contenir, et qui avait été placé près de la fontaine à laquelle il avait dû un peu de soulagement, fut terminé, ses amis, suivis du gouverneur, de l'état-major de l'île, des soldats de la garnison, des marins de l'escadre, le portèrent au lieu où il devait reposer jusqu'au jour où, selon ses désirs, il a été transporté sur les bords de la Seine. Les soldats anglais firent entendre à ce corps inanimé les derniers éclats du canon, et ses compagnons d'exil, après s'être agenouillés sur la tombe qui venait de recevoir la plus grande existence humaine depuis César et Charlemagne, se préparèrent à regagner l'Europe. Pour achever la longue suite de leçons qui sortent de cette tombe, ajoutons qu'ils furent accueillis avec un intérêt général, même en Angleterre, et que l'infortuné Hudson Lowe, simple exécuteur des volontés de son gouvernement, fut reçu avec froideur par ses compatriotes, avec ingratitude par les ministres auxquels il avait obéi, et par ses amis eux-mêmes avec une sorte d'embarras. Éternelle justice d'en haut, déjà visible ici-bas ! Napoléon avait expié à Sainte-Hélène les tourments causés au monde, et ceux qui avaient été chargés de le punir expiaient le tort de n'avoir pas respecté en lui la gloire et le génie !

PORTRAIT DE NAPOLÉON.

(*Mémoires de Madame de Rémusat.*)

Bonaparte est de petite taille, assez mal proportionné, parce que son buste trop long raccourcit le reste de son corps. Il a les cheveux rares et châtains, les yeux gris bleu ; son teint, jaune tant qu'il fut maigre, devint plus tard d'un blanc mat et sans aucune couleur. Le trait de son front, l'enchâssement de son œil, la ligne du nez, tout cela est beau et rappelle assez les médailles antiques. Sa bouche,

un peu plate, devient agréable quand il rit, ses dents sont régulièrement rangées ; son menton est un peu court et sa mâchoire lourde et carrée ; il a le pied et la main jolis ; je le remarque, parce qu'il y apportait une grande prétention.

Son attitude le porte toujours un peu en avant ; ses yeux, habituellement ternes, donnent à son visage, quand il est en repos, une expression mélancolique et méditative. Quand il s'anime par la colère, son regard devient facilement farouche et menaçant. Le rire lui va bien, il désarme et rajeunit toute sa personne. Il était alors difficile de ne pas s'y laisser prendre, tant il embellissait et changeait sa physionomie. Sa toilette a toujours été fort simple, il portait habituellement l'un des uniformes de sa garde. Il avait de la propreté plus par système que par goût ; il se baignait souvent, quelquefois au milieu de la nuit, parce qu'il croyait cette habitude utile à sa santé. Mais, hors de là, la précipitation avec laquelle il faisait toute chose ne permettait guère que ses vêtements fussent placés sur lui avec soin, et, dans les jours de gala et de grand costume, il fallait que ses valets de chambre s'entendissent entre eux pour saisir le moment de lui ajuster quelque chose. Il ne savait bien porter aucun ornement ; la moindre gêne lui a toujours paru insupportable. Il arrachait ou brisait tout ce qui lui causait le plus léger malaise, et quelquefois le pauvre valet de chambre qui lui avait attiré cette passagère contrariété recevait une preuve violente et positive de sa colère.

J'ai dit qu'il y avait une sorte de séduction dans le sourire de Bonaparte ; mais, durant tout le temps que je l'ai vu, il ne l'employait pas fréquemment. La gravité était le fond de son caractère ; non celle qui vient de la noblesse et de la dignité des habitudes, mais celle que donne la profondeur des méditations. Dans sa jeunesse, il était rêveur ; plus tard, il devint triste, et, plus tard encore, tout cela changea en mauvaise humeur presque continuelle. Quand

je commençai à le connaître, il aimait fort tout ce qui porte à la rêverie: Ossian, le demi-jour, la musique mélancolique. Je l'ai vu se passionner au murmure du vent, parler avec enthousiasme des mugissements de la mer, être tenté quelquefois de ne pas croire hors de toute vraisemblance les apparitions nocturnes; enfin, avoir du penchant pour certaines superstitions. Lorsque, en quittant son cabinet, il rentrait le soir dans le salon de madame Bonaparte, il lui arrivait quelquefois de faire couvrir les bougies d'une gaze blanche; il nous prescrivait un profond silence, et se plaisait à nous faire ou à nous entendre conter des histoires de revenants; ou bien il écoutait des morceaux de musique lents et doux, exécutés par des chanteurs italiens, accompagnés seulement d'un petit nombre d'instruments légèrement ébranlés. On le voyait alors tomber dans une rêverie que chacun respectait, n'osant ni faire un mouvement, ni bouger de sa place. Au sortir de cet état qui semblait lui avoir procuré une sorte de détente, il était ordinairement plus serein et plus communicatif. Il aimait alors assez à rendre compte des sensations qu'il avait reçues. Il expliquait l'effet de la musique sur lui, préférant toujours celle de Paesiello, "parce que, disait-il, elle est monotone, et que les impressions qui se répètent sont les seules qui sachent s'emparer de nous." Les habitudes géométriques de son esprit l'ont toujours porté à analyser jusqu'à ses émotions. Bonaparte est l'homme qui a le plus médité sur les *pourquoi* qui régissent les actions humaines. Incessamment tendu dans les moindres actions de sa vie, se découvrant toujours un secret motif pour chacun de ses mouvements, il n'a jamais expliqué ni conçu cette nonchalance naturelle qui fait qu'on agit parfois sans projet et sans but. C'est ainsi que, jugeant toujours les autres d'après lui, il s'est si souvent trompé, et que ses conclusions et les actions qui s'ensuivaient ont donné à faux plus d'une fois.

Bonaparte manque d'éducation et de formes ; il semble qu'il ait été irrévocablement destiné à vivre sous une tente, où tout est égal, ou sur un trône, où tout est permis. Il ne sait ni entrer ni sortir d'une chambre ; il ignore comment on salue, comment on se lève ou s'assoit. Ses gestes sont courts et cassants, de même sa manière de dire et de prononcer. Dans sa bouche, j'ai vu l'italien perdre toute sa grâce. Quelle que fût la langue qu'il parlât, elle paraissait toujours ne lui être pas familière ; il semblait avoir besoin de la forcer pour exprimer sa pensée. D'ailleurs, toute règle continue lui devient une gêne insupportable, toute liberté qu'il prend lui plaît comme une victoire, et jamais il n'eût voulu céder quelque chose même à la grammaire.

Il racontait que dans sa jeunesse, il avait aimé les romans, en même temps que les sciences exactes. Peut-être que son esprit se ressentait de ce premier mélange. Mais il paraît qu'il est malheureusement tombé sur les plus mauvais de ces sortes de livres ; et il a gardé un tel souvenir du plaisir qu'ils lui ont fait, que lorsqu'il eut épousé l'archiduchesse, il lui donna *Hippolyte, comte de Douglas* et *les Contemporaines*, "pour qu'elle prît une idée, disait-il, de la délicatesse des sentiments et des usages de la société."

Quand on veut essayer de peindre Bonaparte, il faudrait, en suivant les formes analytiques pour lesquelles il a tant de goût, pouvoir séparer en trois parts fort distinctes son âme, son cœur et son esprit, qui ne se fondaient presque jamais les uns avec les autres.

Quoique très remarquable par certaines qualités intellectuelles, rien de si rabaissé, il faut en convenir, que son âme. Nulle générosité, point de vraie grandeur. Je ne l'ai jamais vu admirer, je ne l'ai jamais vu comprendre une belle action. Toujours il se défiait des apparences d'un bon sentiment ; il ne fait nul cas de la sincérité et n'a pas craint de dire qu'il reconnaissait la supériorité d'un homme au plus

ou moins d'habileté avec laquelle il savait manier le mensonge ; et, à cette occasion, il se plaisait à rappeler que l'un de ses oncles, dès son enfance, avait prédit qu'il gouverne-rait le monde, parce qu'il avait coutume de toujours mentir. " M. de Metternich, disait-il encore, est tout près d'être un homme d'État, il ment très bien."

Tous les moyens de gouverner les hommes ont été pris par Bonaparte parmi ceux qui tendent à les rabaisser. Il redoutait les liens d'affection, il s'efforçait d'isoler chacun, il n'a vendu ses faveurs qu'en éveillant l'inquiétude, pensant que la vraie manière de s'attacher les individus est de les compromettre, et souvent même de les flétrir dans l'opinion. Il ne pardonnait à la vertu que lorsqu'il avait pu l'atteindre par le ridicule.

. . . . . .

En adoptant l'ordre que j'ai indiqué, je devrais parler maintenant du cœur de Bonaparte. Mais, s'il était possible de croire qu'un être, sur tout autre point semblable à nous, fût cependant privé de cette portion de notre organisation qui nous donne le besoin d'aimer et d'être aimés, je dirais qu'à l'instant de sa création, son cœur pourrait fort bien avoir été oublié, ou bien peut-être était-il venu à bout de le comprimer complètement. Il s'est toujours fait trop de bruit à lui-même pour être arrêté par un sentiment affectueux, quel qu'il fût. Il ignore à peu près les liens du sang, les droits de la nature ; je ne sais même si la paternité n'eût pas échoué devant lui. Il semblerait du moins qu'elle ne lui apparaissait point comme la première de ses relations avec son fils.

Un jour, à son déjeuner, pendant lequel il avait admis Talma, ce qui lui arrivait assez fréquemment, on lui amena le jeune Napoléon. L'empereur le prend sur ses genoux, et, loin de lui faire aucune caresse, il s'amuse à le frapper,

mais à la vérité légèrement ; puis, se retournant vers Talma : " Talma, lui dit-il, dites-moi ce que je fais là." Talma, comme on le pense bien, était un peu embarrassé de sa réponse. " Vous ne le voyez pas ? reprend l'empereur ; je fouette un roi ! "

Malgré cette sécheresse habituelle, Bonaparte n'est pas cependant sans avoir quelquefois éprouvé de l'amour. Mais quelle manière de le sentir, bon Dieu ! D'ailleurs, comme la dévotion, on sait que l'amour prend toutes les nuances du caractère. Chez un être sensible, il se transforme presque entièrement dans l'objet aimé, tandis que, chez un homme de la trempe de Bonaparte, il ne tend qu'à exercer un despotisme de plus.

L'empereur méprise les femmes ; ce n'est pas le moyen d'apprendre à les aimer. Leur faiblesse lui apparaît une preuve sans réplique de leur infériorité, et le pouvoir qu'elles ont acquis dans la société lui semble une usurpation insupportable, suite et abus des progrès de cette civilisation, toujours un peu son *ennemie personnelle*, selon l'expression de M. de Talleyrand. Par ce côté, Bonaparte a éprouvé toute sa vie une sorte de gêne avec les femmes ; et, comme toute espèce de gêne lui donne de l'humeur, il les a toujours abordées de mauvaise grâce, ne sachant guère comment il faut leur parler.

. . . . . .

Et cependant Bonaparte a eu quelque affection pour sa première femme ; et, en effet, s'il s'est ému quelquefois, nul doute que ce n'ait été et pour elle et par elle. On a beau être Bonaparte, on ne peut pas échapper complètement à toutes les influences, et le caractère se compose, non de ce qu'on est toujours, mais de ce que l'on est le plus souvent.

. . . . . .

L'esprit de l'empereur est la partie de lui-même la plus singulièrement remarquable. Il serait difficile, je pense, d'en avoir un plus étendu. L'instruction n'y avait guère ajouté ; car, au fond, il est ignorant, n'ayant que très peu lu, et toujours avec précipitation. Mais il s'est emparé vivement du peu qu'il a appris, et son imagination le développe d'une manière qui a pu en imposer souvent.

La capacité de sa tête semble immense par le nombre de choses qui peuvent y entrer et s'y classer facilement, sans qu'il se fatigue. Chez lui, une seule idée en enfante mille autres, et le moindre mot transporte sa conversation dans des régions toujours élevées, où la saine logique ne l'accompagne pas toujours, mais où l'esprit ne cesse de se faire remarquer.

C'était toujours pour moi un grand plaisir que de l'entendre causer, ou plutôt parler, car son entretien se composait le plus souvent de longs monologues ; non qu'il ne permît la réplique, quand il était en bonne humeur, mais on comprendra que, pour quantité de raisons, il n'était pas toujours très facile de la donner. Sa cour, pendant si longtemps toujours militaire, avait coutume d'écouter ses moindres discours avec la déférence que l'on doit à la consigne, et, plus tard, elle devint trop nombreuse pour qu'on se souciât de se donner en spectacle, en entreprenant de le réfuter, ou de lui servir comme de compère.

J'ai dit qu'il parlait mal, mais son langage est ordinairement animé et brillant, ses irrégularités grammaticales lui donnent même souvent une force inattendue, parfaitement soutenue par l'originalité de ses idées. Il n'a pas besoin de second pour s'échauffer. Dès le moment où il entre en matière, il part rapidement pour aller très loin, attentif cependant à regarder s'il est suivi, et sachant gré à qui le comprend et l'applaudit. Autrefois, savoir l'écouter était un moyen assez sûr et fort commode de lui plaire. A peu

près semblable à un acteur qui s'anime par l'effet qu'il produit, Bonaparte jouissait de l'approbation qu'il cherchait avec soin dans les regards de son auditoire. Je me souviens que, par la raison qu'il m'intéressait fort lorsqu'il parlait, et que je l'écoutais avec plaisir, il me proclama une femme d'esprit, que je ne lui avais pas encore adressé peut-être deux phrases qui eussent un peu de suite.

Il aimait beaucoup à parler de lui, se racontait lui-même et se jugeait sur quelques points comme un autre aurait pu le juger. Pour tirer parti de tout son caractère, il semblait quelquefois qu'il n'eût pas craint de le soumettre à la plus exacte analyse. Il disait souvent que l'homme vraiment politique sait calculer jusqu'aux moindres profits qu'il peut faire de ses défauts ; et M. de Talleyrand poussait encore plus loin cette réflexion. Je l'ai entendu, un jour, s'écrier avec une sorte d'humeur : " Ce diable d'homme trompe sur tous les points. Ses passions mêmes vous échappent ; car il trouve encore le moyen de les feindre, quoiqu'elles existent réellement."

Il me revient à la pensée une scène qui montrera en effet à quel point, quand il le croyait utile, il savait passer du plus grand calme à la plus grande colère.

Peu de temps avant notre dernière rupture avec l'Angleterre le bruit se répandit fortement tout à coup que la guerre allait se renouveler, et que l'ambassadeur, lord Witworth, se préparait à partir. Une fois par mois, le premier consul avait coutume de recevoir le matin, chez madame Bonaparte, les ambassadeurs et leurs femmes. Cette audience se donnait avec beaucoup de pompe. Les étrangers se rangeaient dans un salon, et, lorsqu'ils y étaient réunis, on avertissait le premier consul, qui paraissait accompagné de sa femme, tous deux suivis d'un préfet et d'une dame du palais. On leur nommait à l'un et à l'autre les ambassadeurs et leurs femmes, madame Bonaparte s'asseyait un moment, le

premier consul soutenait la conversation plus ou moins longtemps, et se retirait ensuite après une légère révérence.

Peu de jours avant la rupture de la paix, le corps diplomatique fut donc réuni aux Tuileries comme de coutume. Pendant qu'il attendait, j'arrivai jusqu'à l'intérieur de l'appartement de madame Bonaparte, et j'entrai dans le cabinet où elle achevait sa toilette. Le premier consul, assis à terre, se jouait fort gaiement avec le petit Napoléon, fils aîné de son frère Louis.

En même temps il s'amusait à contrôler la parure de sa femme et la mienne, nous donnant son avis sur chacune des parties de notre ajustement : il semblait de la meilleure humeur du monde ; je le remarquai, et je lui dis que vraisemblablement les lettres des ambassadeurs expédiées après cette audience s'accorderaient pour ne parler que de paix et de concorde, tant il allait leur paraître serein. Bonaparte se mit à rire, et continua ses jeux avec l'enfant.

Tout à coup on vint l'avertir que le cercle était formé. Alors, se relevant brusquement et la gaieté disparaissant de ses lèvres, je fus frappée de l'expression sévère qui la remplaça subitement, son teint parut presque pâlir à sa volonté, ses traits se contractèrent, et tout cela en moins de temps que je ne mets à le conter. En prononçant d'une voix émue ces seuls mots : " Allons, mesdames ! " il marcha précipitamment, entra dans le salon, et, ne saluant personne, il s'avança vers l'ambassadeur d'Angleterre. Alors il commença à se plaindre amèrement des procédés de son gouvernement. Sa colère semblait s'accroître de moment en moment ; elle fut bientôt portée à un point qui terrifia l'assemblée : les paroles les plus dures, les menaces les plus violentes sortaient entre-choquées de ses lèvres tremblantes. Madame Bonaparte et moi, nous nous regardions muettes d'étonnement, et chacun réellement frémissait plus ou moins autour de lui. Le flegme de l'Anglais en fut même déconcerté, et

il eut beaucoup de peine à trouver des paroles pour lui répondre.

. . . . . .

Bonaparte pousse à un tel point la personnalité qu'il n'est pas facile de l'émouvoir sur ce qui ne le regarde point. Cependant, quelquefois, on l'a vu comme surpris par certains mouvements de sensibilité, mais ils étaient fort passagers et finissaient toujours par lui donner de l'humeur. Il n'est pas rare de le voir ému jusqu'à répandre quelques larmes ; il semble qu'elles soient le résultat d'une sorte d'irritation nerveuse dont alors elles deviennent la crise. "J'ai, disait-il, des nerfs fort intraitables, et, dans cette disposition, si mon sang ne battait avec une continuelle lenteur, je courrais risque de devenir fou." Je tiens, en effet, de Corvisart que ses artères donnent un peu moins de pulsations que le terme moyen ordinaire chez les hommes. Bonaparte n'a jamais éprouvé ce qu'on appelle vulgairement un étourdissement, et il prétendait ne pouvoir attacher aucune idée à cette expression, *la tête me tourne.*

Non seulement, par la complaisance avec laquelle il cédait à ses premiers mouvements, il laissait échapper souvent des paroles dures et embarrassantes pour ceux à qui elles étaient adressées, mais encore il a paru toujours trouver un secret plaisir à exciter la crainte et à froisser les individus plus ou moins tremblants devant lui. Il pense que l'inquiétude stimule le zèle ; aussi a-t-il souvent évité de se montrer content des choses et des personnes. Admirablement servi, toujours obéi à la minute, il se plaignait encore, et laissant volontairement planer une petite terreur de détail dans l'intérieur le plus intime de son palais. Si l'entraînement de sa conversation établissait momentanément une aisance modérée, on s'apercevait tout à coup qu'il en craignait l'abus, et, par un mot dur et impérieux, il remettait à sa place, c'est-à-

dire dans sa crainte, celui qu'il avait accueilli et encouragé. Il a l'air de haïr sans cesse le repos, et pour lui et pour les autres. Quand M. de Rémusat lui avait donné quelqu'une de ces fêtes magnifiques où tous les arts étaient appelés pour contribuer à ses plaisirs, il ne m'arrivait jamais de demander si l'empereur était content, mais s'il avait plus ou moins grondé. Son service était la chose la plus pénible du monde ; aussi lui est-il arrivé de dire dans un de ces moments où la puissance de la conviction apparemment le pressait fortement : " L'homme vraiment heureux est celui qui se cache de moi au fond d'une province, et, quand je mourrai, l'univers fera un grand *ouf !* "

J'ai dit que Bonaparte est étranger à toute générosité ; et cependant ses dons ont été immenses, et les récompenses qu'il a accordées gigantesques. Mais, quand il payait un service, il faisait trop sentir qu'il croyait en acheter un autre, et on demeurait toujours dans une inquiétude vague sur les conditions du marché. Il y avait bien aussi quelquefois de la fantaisie dans ses largesses ; aussi est-il rare que ses bienfaits aient enchaîné la reconnaissance. D'ailleurs, il exigeait que l'argent qu'il distribuait fût exactement dépensé ; il aimait assez qu'on fît des dettes, parce qu'elles entretenaient la dépendance. Sa femme lui donnait une satisfaction étendue sur cet article ; il n'a jamais voulu remettre ses affaires en ordre, afin de conserver des occasions de l'inquiéter.

NOTES.

Page line

1 1 **Choiseul** (1719–1785). The best minister of Louis XV. He was the author of the *Pacte de Famille*, by which the Bourbons of France, Spain, and Italy made an offensive and defensive alliance.

25 **Brienne.** In the department of Aube. On January 29, 1814, Napoleon won there a brillant victory over the forces of the allies.

2 **Henri Martin** (1810–1884). He wrote a long and complete history of France, then he published his *Histoire de France Populaire* in seven large volumes. The style of the author is simple, and the work is probably the most reliable complete history of France. Henri Martin, however, was a fervent republican and is not sufficiently impartial in his appreciation of events concerning the monarchy and the two Napoleons. His account of the Gauls is very incomplete.

3 6 **Avignon.** On the Rhône, celebrated for having been for many years the residence of the popes.

14 **Robespierre jeune.** Brother of Maximilien Robespierre. They were both executed on the 9th Thermidor (July 27, 1794).

4 10 **Carnot** (1753–1823). A member of the Convention and of the Committee of Public Safety, known as the *organizer of victory*. He was one of the purest and most sincere republicans of the time of the Revolution. The late president, Sadi Carnot, was his grandson.

11 **Hoche** (1768–1797). One of the greatest generals of the Revolution. He pacified la Vendée and was advancing on Vienna in 1797 when Bonaparte signed the preliminary treaty of Léoben. Hoche's genius is often compared with that of Napoleon; he died in 1797, aged only twenty-nine.

16 **L'ennemi prit le change,** *the enemy were deceived.*

Page line

29 **Victor** (1764–1841). He distinguished himself at Marengo and contributed powerfully to the victory of Friedland. On Napoleon's return from Elba he remained faithful to Louis XVIII, and was ever a devoted partisan of the elder branch of the house of Bourbon.

5 **Victor Duruy.** His principal work is his *Histoire de Rome*, but his *Histoire de France* in two volumes is probably the best short history of France. He rendered great services while minister of public instruction during the reign of Napoleon III.

13 **la Révolution avait si bien remonté la pente,** *there had been such reaction against the Revolution.*

17 **Pichegru** (1761–1804). He conquered Holland in 1795, but took part in the plot of Georges Cadoudal against Bonaparte in 1804, and was found strangled in his cell.

27 **Barras** (1755–1819). The protector of Bonaparte, after Robespierre jeune. He became a member of the Directory, and was a vain and incompetent man. His *Mémoires* have just been published.

6 13 **Joséphine.** She was born at Martinique in 1763. Her maiden name was Tascher de la Pagerie. She married in 1779 the Viscount of Beauharnais, and had two children: Eugene, who became viceroy of Italy, and Hortense, who married Louis Bonaparte and was the mother of Napoleon III. Josephine was divorced from Napoleon in 1809, and died at la Malmaison in 1814.

24 **Las Cases** (1766–1842). Count Las Cases accompanied Napoleon to St. Helena and wrote the *Mémorial de Sainte-Hélène*, mostly dictated by the emperor, and containing also an account of what Napoleon did and said from 1815 to 1817. Having displeased Sir Hudson Lowe, Las Cases was expelled from St. Helena.

8 25 **Masséna** (1758–1817). One of the ablest marshals of Napoleon. He defeated the Russians in 1799 at Zurich, during Bonaparte's campaign in Egypt. Napoleon gave him the title of Prince of Essling.

14 8 **un simple à gauche,** *a simple turn to the left.*

15 28 **pousser,** *place.*

31 **housards,** synonymous with *hussards.*

16 7 **se replier,** *fall back.*

24 **les reconnaissances,** *the reconnoitring.*

17 23 **Lannes** (1769–1809). Marshal of France and Duke of Montebello; a heroic and chivalric man, killed at Essling.

Page line

20 22 **Ventre à terre,** *lying down.*

23 22 **l'archiduc Charles** (1771–1847). The ablest of the Austrian generals in the wars of Napoleon, son of the Emperor Leopold II and brother of Francis II.

24 27 **Nelson** (1758–1805). Admiral Nelson destroyed the French fleet at Aboukir in 1799, and won a great victory at Trafalgar on October 25, 1805, over the French and Spanish fleets. He was killed at Trafalgar.

25 5 **Kléber** (1754–1800). He distinguished himself at the siege of Mayence, then in Vendée, where he was most humane, and won several victories as commander of the army of *Sambre-et-Meuse*. After Bonaparte's departure from Egypt Kléber defeated the Turks at the battle of Héliopolis, and the French might have kept Egypt if he had not been murdered in 1800.

26 **Moreau** (1763–1813). He was for a time the rival of Bonaparte, and won great glory by his victory of Hohenlinden in 1800. He was exiled in 1804, went to America and stayed in New Orleans for some time. He was killed at Dresden, in 1813, while in the Russian army.

26 **Thiers** (1797–1877). One of the greatest statesmen and historians of France. He was several times prime minister during the reign of Louis-Philippe (1830–1848), and was the first president (1871–1873) of the French Republic. He was a true patriot and contributed more than any other man to the liberation of France from the occupation of the German armies and to the establishment of the Republic. He wrote *l'Histoire de la Révolution Française* (1823–1827) and *l'Histoire du Consulat et de l'Empire* (1845–1862). The latter work is admirable and will remain the best history of Napoleon and his times. The author displays a wonderful knowledge of war, finance, and government.

15 **Kellermann.** A general of cavalry, son of Marshal Kellermann who won, with Dumouriez, the battle of Valmy in 1792. Kellermann made a splendid charge with his cavalry at Marengo.

Desaix (1768–1800). He was the favorite general of Bonaparte, whom he accompanied to Egypt. His death at Marengo was deeply regretted by the First Consul.

27 9 **Moncey** (1754–1842). One of Napoleon's marshals. He nobly refused, in August, 1815, to preside over a council of war that

Page line

was to try Marshal Ney, and was imprisoned at Ham for three months for this act of courage.

30 **Savary** (1774–1833). Duke of Rovigo. He was very much attached to Napoleon, who made him minister of police in 1810, after Fouché was dismissed. Savary's name is unfortunately connected with the execution of the Duke of Enghien.

28 2 **Duroc** (1772–1813). He was distinguished as a diplomatist and as a general. He was *grand maréchal du palais*, and was killed at Markersdorf in 1813.

Bessières (1768–1813). One of the most brilliant of the marshals. He was killed the day before the battle of Lützen.

29 6 **La Fayette** (1757–1834). The friend of America and of Washington; escaped from the Jacobins to Flanders in 1792, but was treacherously imprisoned by the Austrians for five years at Olmütz. He was never a partisan of Napoleon and was universally respected for his courage, his unselfishness, and his integrity.

16 **Talleyrand** (1754–1838). An able but unprincipled man who was for several years Napoleon's minister of foreign affairs.

Fouché (1754–1820). He was an able minister of police but a despicable man. He contributed powerfully to Napoleon's downfall after Waterloo.

22 **Sieyès** (1748–1836). The abbé Sieyès was one of the principal statesmen of the National Assembly that met in 1789, and he aided Bonaparte on the 18th Brumaire. He soon understood that the First Consul would govern as the master of France, and he practically withdrew from active life.

31 23 **Toussaint Louverture** (1743–1803). A celebrated negro who, at first, helped the French to chase from San Domingo the Spaniards and the English, but afterwards proclaimed himself president. Bonaparte had him arrested and sent to France, where he was imprisoned at the fort of Joux, and so harshly treated that he died soon after.

34 15 **retraite excentrique**, *a retreat beyond its base of operation.*

22 **à abonder dans leurs idées**, *to be confirmed in their ideas.*

35 25 **Bernadotte** (1764–1844). A marshal of Napoleon; he was elected, in 1810, prince royal of Sweden, and in 1813 entered the coalition against France. He became king of Sweden in 1818, and governed with ability and wisdom.

Page line

28 **Davout** (1770–1823). Marshal of France and Prince of Eckmühl. He defeated the Prussians at Auerstädt in 1806, on the same day when Napoleon won the battle of Iena. He was minister of war during the Hundred Days.

36 20 **Suchet** (1772–1826). Of all the marshals of Napoleon who waged war in Spain against the Spaniards and English, Suchet was the most successful. He was made Duke of Albufera.

23 **Murat** (1771–1815). One of the most brilliant cavalry generals that ever lived. He aided Bonaparte on the 18th Brumaire, and married his sister Caroline. Napoleon made him a marshal, Grand Duke of Berg, then in 1808, he gave him the kingdom of Naples. In 1814 Murat abandoned the cause of Napoleon, but when he heard of the departure from Elba he declared in favor of the emperor and lost his throne. Having invaded Naples with a handful of men in 1815, he was taken prisoner and shot by order of King Ferdinand.

37 2 **Soult** (1769–1852). Marshal, and Duke of Dalmatia. He was a great tactician and is principally celebrated for his campaigns against Wellington, whom he held in check at Toulouse in 1814. At Waterloo Soult was Napoleon's chief of staff; he was made a peer by Charles X, and was prime minister for some time during the reign of Louis-Philippe.

18 **Oudinot** (1767–1847). He distinguished himself in the wars of the Revolution and the Empire and was made a marshal by Napoleon for his gallantry at Wagram. He was as honorable as he was brave, and was called the modern Bayard.

54 18 **en jalon,** *as guide.*

58 23 **arrêtée court,** *stopped on the spot. Court*, adjective used adverbially.

62 **frimaire,** the third month of the Republican Calendar (21st November to 20th December).

63 23 **Frédéric II.** In the Seven Years' War, in 1757, Frederick the Great annihilated at Rosbach a French and Austrian army commanded by Marshal Soubise.

31 **Berthier** (1753–1815). Marshal, and Prince of Neuchâtel and of Wagram. He was Napoleon's chief of staff in many campaigns and rendered important services at Wagram (1809).

64 14 **l'ex-roi de Naples.** Napoleon overthrew the Bourbon king of Naples in 1806, and gave his kingdom to his brother Joseph Bonaparte, who became king of Spain in 1808.

Page line

16 **Fox, Charles James** (1749–1806). One of the most celebrated English orators and statesmen and the rival of the second William Pitt. He was in favor of accepting the condition of affairs brought about by the French Revolution and of making peace with Napoleon.

18 **Pitt** (1759–1806). Second son of William Pitt, Lord Chatham. He was a great patriot, orator, and statesman, and the most bitter enemy of Napoleon, against whom he formed in Europe several coalitions. He died after Austerlitz, having apparently failed in his efforts to restrict the power of Napoleon, but his policy was continued by his successors and was finally successful.

65 12 **la reine Louise.** The queen of Prussia was a most beautiful, heroic, and virtuous woman, but she brought about the disaster of 1806 by inducing her husband to make war on the French. Napoleon was ungenerous and rude to her. William I, emperor of Germany, was her son.

24 **qu'on eût vu,** *that one had seen*, the subjunctive after a superlative.

66 5 **la Tour d'Auvergne** (1743–1800). "The first grenadier of France." He commanded the grenadiers with the rank of captain in 1792, and refused the title of general. He withdrew from the army in 1795, but having heard that the only son remaining to one of his friends was to be taken by the conscription, he enrolled in his place as a simple grenadier, and was killed six days later. His heart was confided to the care of his regiment, and his name remained on the roll of the army; on roll call it was said of him: "Died on the field of honor." He was one of the most admirable characters of that period so fruitful in heroes.

33 **Dumouriez** (1739–1823). He won the battles of Valmy and of Jemmapes, in 1792, and conquered Belgium. Not having been completely successful at Neerwinde (1793) he lost the favor of the Convention and passed over to the enemy. His army refused to follow him, and he was branded as a traitor to his country.

68 33 **Augereau** (1757–1816). One of the most intrepid of Napoleon's marshals. He distinguished himself at Lodi, at Castiglione, at Arcola, at Iena, at Eylau, but he lacked the qualities of a general-in-chief. He was among the first to acknowledge the Bourbons in 1815.

Page line

69 1 **Ney** (1769–1815). Duke of Elchingen, Prince of la Moskowa, the "bravest of the brave." Napoleon said of him: "That man is a lion." Marshal Ney was sent by Louis XVIII to resist the advance of Napoleon, on his return from Elba, but went over to the emperor as soon as he met him. Ney behaved heroically at Waterloo and courted death. He was condemned for treason and shot on December 7, 1815. The execution of that hero was a crime against the glory of France.

71 18 **Blücher** (1742–1819). He served under Frederick the Great and displayed great energy in 1806. In 1813, 1814, 1815, he was general-in-chief of the Prussians. His arrival on the battlefield of Waterloo in the evening of June 18 gave the victory to the allies. Blücher was an implacable enemy of Napoleon and of the French.

73 16 **Dupont** (1765–1840). A general who was considered one of the most brilliant in the French army. He was sent to Spain in 1808 and capitulated disastrously, the same year, at Baylen. He was kept in prison by Napoleon until his abdication in 1814. He was for a few months minister of war of Louis XVIII.

77 1 **Jérôme Bonaparte** (1784–1860). King of Westphalia from 1807 to 1813, then Prince of Montfort. Napoleon III made him a marshal of France and governor of the *Invalides*. His son Prince Napoleon married Princess Clotilde, the daughter of Victor-Emmanuel, king of Italy; and their son Victor-Napoleon is now the Bonapartist pretender to the throne of France.

4 **Joseph Bonaparte** (1768–1844). King of Naples, then king of Spain. He was an excellent man, but ill suited to wear the crowns which his great brother placed on his head. After the fall of Napoleon he took the name of Count of Survilliers, and lived for eleven years in New Jersey in the United States. His wife was the sister of the queen of Sweden, Bernadotte's wife.

Louis Bonaparte (1778–1846). King of Holland from 1806 to 1810, then Count of Saint Leu. He abdicated, as he wished to govern his kingdom without having to consult Napoleon on every important question. He was a man of some ability, but of a morose and jealous disposition. He married Hortense, Josephine's daughter, and was the father of Napoleon III.

5 **Eugène de Beauharnais** (1780–1824). Napoleon's stepson, viceroy of Italy, Duke of Leuchtenberg after 1814. Prince Eugene

Page line

displayed great military talent in 1809 and in 1812, and was of a noble disposition.

12 **Junot** (1771–1813). Duke of Abrantès. Bonaparte noticed him at the siege of Toulon and made him his aid-de-camp during the Italian campaign of 1796–1797. Junot was devoted to the emperor. His wife the Duchess of Abrantès wrote most interesting memoirs.

15 **Ferdinand VII** (1784–1833). He was one of the most cruel and despicable kings that ever lived, and was surnamed the Spanish Nero. In 1813 he was liberated by Napoleon and returned to Spain, where he committed atrocious cruelties. In 1820 he was forced to grant a constitution to his subjects, but in 1823, with the help of Louis XVIII, he became again a despotic monarch, in spite of the Cortes. When he died he left his crown to his daughter Isabella and excluded his brother Carlos. This caused a terrible civil war, which lasted many years. Isabella II was the mother of Alfonso XII and grandmother of the boy king Alfonso XIII.

19 **roi de Rome** (1811–1832). Napoleon's son was called Napoleon II in 1815, but he never reigned. His grandfather, the emperor of Austria, gave him the title of Duke of Reichstadt.

78 **Chateaubriand** (1768–1848). One of the greatest French writers, author of *Atala*, *René*, *Le Génie du Christianisme*, *Les Martyrs*, *Mémoires d'Outre-Tombe*, and many other works. He opposed Napoleon after the execution of the Duke of Enghien in 1804, and wrote, in 1814, a violent pamphlet against the emperor, *Buonaparte et les Bourbons*. He was minister and ambassador during the reigns of Louis XVIII and Charles X, but was too independent to be popular with these kings. After the fall of Charles X, he remained faithful to the Bourbons and refused to serve Louis-Philippe. His *Mémoires d'Outre-Tombe* are admirably written, but show the selfish character of the author. His history of Napoleon's campaigns is forcible and poetic, but often partial.

24 **ost**, *army*, an obsolete word.

79 4 **les jeunes filles de Verdun.** During the Revolution a number of women and young girls were executed at Verdun for treason. Victor Hugo wrote an ode on that subject, *Les Vierges de Verdun*.

Page line

17 **Turenne.** One of the greatest generals of Louis XIV, the rival of Condé.

19 **Te, janitor orci,** *you, gatekeeper of hell.*

80 6 **Wellington** (1769–1852). Arthur Wellesley, the *Iron Duke*, distinguished himself in the Indies, vanquished Junot in Portugal, and resisted in Spain the most illustrious marshals of Napoleon. He displayed at Waterloo wonderful energy and courage. He formed part of the British ministry for some time, and was respected by all political parties.

81 7 **Lacépède** (1756–1825). A celebrated naturalist, who was a member of different political assemblies at the time of the Revolution and the Empire.

27 **Jacques Clément.** A monk who murdered Henry III of Valois in 1589.

82 8 **Condé.** The *Great Condé*, the ablest general of Louis XIV, with Turenne. He withdrew to the palace of Chantilly after his campaigns and was the protector of men of letters. Bossuet delivered his funeral oration.

26 **fait tête partout,** *resists everywhere.*

85 **Victor Hugo** (1802–1885). The great poet was also a great prose writer. His principal novels are *Notre Dame de Paris*, *Les Misérables*, *Les Travailleurs de la Mer*, and *Quatre-vingt-treize*. *Les Misérables* (1862) is a powerful work, and met with wonderful success. The chapter entitled *Waterloo* is admirable and written with extraordinary force; each phase of the battle is presented to us in a most striking manner, and all the personages of this great drama are real and animated.

7 **à contre-sens de la saison,** *unseasonably.*

86 24 **les Dantes.** Proper names take *s* when they mean men like those whose names are given: *les Dantes, great poets; les Annibals, great warriors.*

87 17 **Charras.** A French colonel who wrote a history of Waterloo in which Napoleon is severely criticised.

88 28 **un ravalement,** *a declivity in the plain.*

89 3 **un en-cas,** *a possible field.*

91 26 **les épopées orphiques,** *the Orphic epics*, referring to Orpheus.

27 **hippanthropes,** *men-horses.*

92 23 **à pic,** *vertical.*

93 29 **ces pléthores,** *these plethoras*, superabundance.

94 13 **à bout portant,** *point blank.*

Page line

25 **Ventre à terre,** *at full gallop.*

95 2 **Un tournoiement frénétique,** *a frenzied whirl.*

26 **Le joueur de cornemuse.** This episode is most poetically told.

96 27 **un vertigineux emportement d'âmes et de courages,** *a dizzy transport of souls and courage.*

97 9 **Talavera et Badajoz.** At Talavera Wellington defeated Joseph Bonaparte and Marshal Victor in 1809. Badajoz was taken by Marshal Soult in 1811, but recaptured by Wellington in 1812, after a memorable siege.

26 **la bascule du pesage des voitures,** *the scales for weighing carriages.*

33 **se sentait pencher,** *felt that he was losing ground.*

98 5 **le prince de Condé.** The grandfather of the unfortunate Duke of Enghien; he was the commander of the noblemen refugees (*émigrés*) during the Revolution. His son, known as the Duke of Bourbon, was found hung in his room (1830), and was the last Condé. The immense fortune of that family passed to the Duke of Aumale, one of the sons of Louis-Philippe.

Louis XVIII à Gand. The king withdrew to Ghent on Napoleon's return from Elba.

6 **échelonnée,** *ranged.*

27 **Lobau** (1770–1838). General Mouton distinguished himself during the campaign of 1809, when the French army crossed the Danube into the island of Lobau, and then fought on the other side of the river the battles of Essling and Wagram. Mouton was made Count of Lobau for his gallantry. He became a marshal of France in 1831.

pris en écharpe, *attacked on his flank.*

99 12 **On l'avait vu se lever à Austerlitz.** The sun of Austerlitz is often referred to in order to indicate the prosperous days of Napoleon's career.

28 **le sauve-qui-peut,** *the cry of alarm.*

100 6 **grand-aigle.** The highest degree of the Legion of Honor.

101 31 **d'enrayer,** *to stop.*

102 20 **d'une droite énorme,** *of an enormous right hand.*

22 **a donné,** *was felt.*

23 **le pli épouvanté,** *the terrified turn.*

34 **Bertrand** (1773–1844). He was devoted to Napoleon and took part in nearly all his campaigns. He succeeded Duroc as *grand maréchal du palais* in 1813, and followed the emperor to Elba

Page line

and to St. Helena, where he remained until the death of Napoleon. The latter dictated to him his campaigns in Egypt and Syria.

103 **Edgar Quinet** (1803–1875). A celebrated poet and historian. He wrote three epic poems: *Napoléon*, *Ahasvérus*, and *Prométhée*, and *Fondation de la République des Provinces-Unies*, and *Histoire de la Campagne de 1815*. Quinet was exiled by Napoleon III, and was an ardent republican. His *Histoire de la Campagne de 1815* is very well written but somewhat partial.

105 14 **Marchand.** Napoleon's favorite valet de chambre, whom the emperor treated at St. Helena more as a friend than as a servant.

16 **Élisa** (1774–1820). Princess of Lucca and Piombino, then Grand Duchess of Tuscany, wife of the Corsican Bacciochi. The other sisters of Napoleon were Pauline (1780–1825), Duchess of Guastalla in 1806, wife of general Leclerc, then of Prince Borghese; Caroline (1782–1839), wife of Murat, king of Naples.

106 15 **Montholon** (1783–1853). A man of tact and courage, one of the most faithful of Napoleon's followers at St. Helena.

27 **Hudson Lowe** (1770–1844). Governor of St. Helena during Napoleon's captivity. In executing the orders of his government he showed an utter lack of tact, and needlessly humiliated and vexed his illustrious prisoner. His name has acquired an unenviable notoriety.

29 **Longwood.** Napoleon's residence at St. Helena, situated in the bleakest portion of the island.

110 19 **les bords de la Seine.** Napoleon's body was carried to France in 1840, and he now rests at the *Hôtel des Invalides*, in a tomb worthy of his greatness.

114 **Madame de Rémusat.** Claire de Vergennes was born in 1780, and married in 1796 Augustin-Laurent de Rémusat. The husband was named *préfet du palais* in 1802, and the wife, *dame du palais*. Madame de Rémusat was, therefore, of the household of Napoleon, and well able to judge his character. Her *Mémoires* (1802–1808) were published by her grandson Paul de Rémusat, and are very interesting. They do not present Napoleon in a favorable light, and they served as a basis to Taine's terrible arraignment of the emperor, published in *La Revue des Deux Mondes;* they form the 5th vol. of *Les Origines de la France Contemporaine.* Madame de Rémusat's son

Page line

Charles was a distinguished writer and a member of the French Academy.

118 5 **Metternich** (1773–1859). A celebrated Austrian statesman, who was as wily and shrewd as Talleyrand.

30 **Talma** (1766–1826). One of the greatest French tragedians; he was the favorite actor of Napoleon.

121 16 **ce diable d'homme,** *that devil of a fellow.*

23 **dernière rupture avec l'Angleterre,** the rupture of the peace of Amiens in 1803.

123 14 **Corvisart** (1755–1821). Napoleon's physician.

Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: August 2006

PreservationTechnologies
A WORLD LEADER IN PAPER PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111

LIBRARY OF CONGRESS
0 003 109 598 0